

LA DYNAMIQUE DES PRINCIPALES POPULATIONS
du
NORD-CAMEROUN
(entre Bénoué et Lac Tchad)

PAR

André Michel PODLEWSKI

Expert démographe de l'Université de Paris
maître de recherches de l'O.R.S.T.O.M.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	7
Introduction	8
PREMIÈRE PARTIE : ÉTUDE DES DIFFÉRENTES ETHNIES	11
A — ETHNIES ISLAMISÉES	
Foulbé	13
Mandara ou Wandala	25
Kotoko	36
Arabes Choa	42
B — « PAIENS » DE PLAINE	
Moundang	47
Guiziga	59
Guidar	67
Populations riveraines du Logone et Toupouri	76
C — « PAIENS » DE MONTAGNE	
Mofou	87
Mafa ou Matakam	98
Daba	110
Hina	120
Goudé	131
Fali	139
Kapsiki	148
DEUXIÈME PARTIE : PLANCHES COMPARATIVES COMMENTÉES	
Préambule et présentation	158
Nombre de personnes par « saré »	166
Migrations internes	168
Régime matrimonial	169
Natalité - Fécondité	173
Mortalité	176
Accroissement naturel	181
Caractéristiques sociologiques diverses	182
Etude de la dot	184
Conclusion générale	187
Appendice : Provenance des sources	189
Bibliographie	190

AVANT-PROPOS

Ce travail est le résultat de nombreux mois passés dans le Nord-Cameroun. Il est, pour sa plus grande part, le fruit d'efforts personnels sur le terrain.

Les échantillons figurant dans cette étude ont été constitués par :

M. BROWNE pour les populations riveraines du Logone et les Toupouri.

M. NENERT pour les Guiziga et les Mofou de l'arrondissement de Méri.

M. de SACY pour les Kotoko et les Arabes Choa.

*Nous-mêmes pour les Matakam, Kapsiki et Goudé au sein de la MISOENCAM * coordonnée par M. CALLIES.*

Nous avons déterminé nous-mêmes, dans le cadre de nos activités à l'ORSTOM, et singulièrement à l'IRCAM, les échantillons pour :

les Mofou (cantons de Mokong et Mofou sud) ;

les Mandara ou Wandala ;

les Hina ;

les Daba ;

les Guidar ou Mbaïnawa ;

les Moundang ;

les Foulbé.

L'ensemble des dépouillements et des calculs, pour tous les groupes figurant dans cette étude, ont été effectués par nous-mêmes.

Le détail des sources est indiqué en Appendice, à la fin de cette étude.

*Mission socio-économique du Nord-Cameroun (1959-1961).

INTRODUCTION

Nous avons tenté, dans cette étude, de dégager la dynamique démographique de chacune des principales populations du Nord-Cameroun.

L'analyse des résultats et les comparaisons effectuées entre ethnies permettent d'entrevoir un certain mouvement, de donner un sens à une évolution en cours.

Dans notre domaine, le chiffre semble avoir pour principal intérêt de *situer une position par rapport à un mouvement général* ; le chiffre isolé risque de paraître inutile.

Or, comme en Afrique Noire il ne semble pas possible, pour de multiples raisons, d'observer des évolutions *dans le temps*, il paraît nécessaire de multiplier les mesures *dans l'espace*, pour que des échelles d'évolution soient établies.

Des relations apparaissent alors des données simples : si l'une se déplace l'autre semble suivre, sans que l'on puisse dire toujours laquelle précède et laquelle suit.

C'est ainsi que lorsque l'âge au premier mariage diminue chez la femme, le nombre d'enfants mis au monde diminue également ; c'est ainsi que le nombre des remariages féminins augmente alors que le nombre de personnes par habitation a tendance à diminuer (voir planches comparatives).

Ces mouvements paraissent être irréversibles et le passage d'un stade à l'autre ne se fait que progressivement : d'où l'intérêt perspectif qu'il y a à situer chaque groupe au sein de pareilles échelles.

De cette façon, il semble possible *de mesurer* l'évolution d'entités humaines bien déterminées en ne se reposant plus sur une masse de considérations, parfois précieuses mais non mesurables, et qui peuvent toujours être contredites.

Si avec la précédente optique l'ethnie paraît être la seule base d'observations possible, elle le demeure également dans le domaine de l'utilisation des résultats.

Indépendamment de toutes les données ethnologiques et linguistiques (qui pourtant seraient suffisantes ici), il est possible de justifier cette option — de l'ethnie comme base de travail — et de démontrer même qu'il n'en existe pas d'autre actuellement valable.

La dynamique démographique est la résultante de deux forces contraires : la fécondité et la mortalité. Or, est-il légitime d'étudier la fécondité sur un ensemble groupant des ethnies différentes ? Assurément non s'il n'existe pas de liens matrimoniaux suffisants entre ces ethnies. On obtiendrait des moyennes bâtarde qui effaceraient le mouvement naturel que l'on essaie de distinguer.

Or les ethnies sont, dans les régions qui nous préoccupent (et vraisemblablement dans la majorité des terroirs de la zone soudano-sahélienne), pratiquement endogames, c'est-à-dire que sur 100 épouses, 4 ou 5 seulement appartiennent à un groupe ethnique différent (encore s'agit-il généralement d'un groupe voisin).

Le lien matrimonial étant à la base de l'évolution numérique de groupe, c'est obligatoirement lui qui délimite notre champ d'action ; des analyses portant sur des populations hétérogènes risquent de ne pas conduire à une action précise et efficace, puisque c'est au niveau de l'ethnie que l'action s'exerce.

C'est donc en partant de cette base que l'on pourra distinguer, dans un deuxième stade, des ensembles groupant des ethnies qui évoluent de façon voisine, les unes caractérisées par un habitat et des modes de vie traditionnels, les autres par une religion monothéiste acquise depuis plus ou moins longtemps.

Entre la Bénoué et le Tchad, sur quelque 45 000 km², vivent plus d'un million d'habitants scindés en plus de vingt groupes ethniques différents (aux parlers distincts, et endogames) ; on peut y distinguer globalement différentes zones aisément identifiées par une série de caractéristiques propres ;

— les zones de montagnes où l'ancienne civilisation africaine (dite aussi paléonigritique) a été préservée (type mofou, mafa, guisiga de loulou) :

on y travaille le fer, mais non le cuivre ;
 les enfants ne reçoivent pas de prénoms selon le rang de naissance ;
 on ignore le « violon » ;
 il s'y rencontre peu de bovins ;
 on reconnaît l'autorité d'un « chef de la montagne » (maître des sacrifices collectifs) ;
 les forgerons sont endogames ;
 la stérilité est faible et le nombre d'enfants élevé ;
 l'âge au premier mariage de la femme est plus avancé qu'ailleurs.

— les zones de montagnes où des apports extérieurs sont venus se greffer sur une civilisation du type précédent pour la transformer (type kapsiki, daba, hina, goudé, fali (?)).

on y travaille le cuivre à la cire perdue ;
 les prénoms sont donnés aux enfants selon le rang de naissance, comme chez les Foulbé ;
 les bovins sont plus nombreux ;
 on y connaît le « violon » ;
 le tissage sur métier traditionnel est plus développé ;
 les forgerons sont toujours endogames ;
 la stérilité est par contre plus importante et la fécondité moindre que dans le cas précédent ;
 les dots sont légèrement plus élevées.

— les zones de plaine au contact immédiat des islamés et où la culture du coton est devenue importante (type guidar, moundang, guiziga de plaine) :

les artisanats locaux sont peu à peu abandonnés ;
 on constate généralement un déclin des valeurs traditionnelles, notamment l'effritement des croyances ancestrales au profit du christianisme et de l'islam ;
 les forgerons ne sont plus endogames, et les enterrements ne sont plus de leur seule conjecture ;
 les sarés sont moins peuplés ;
 la jeune fille se marie plus tôt, et le nombre des remariages de la femme tend à s'accroître ;
 la fécondité modérée, semble entrer dans une phase régressive, mais la mortalité est bien moins forte que précédemment aux jeunes âges (0 à 5 ans) ;
 les dots sont plus importantes et comprennent des bovins.

— les zones riveraines du Logone (dualité pêche-agriculture + élevage) :

données démographiques voisines des précédentes ;
 valeurs traditionnelles mieux préservées ;
 forgerons non endogames ;
 dots très importantes.

— des « secteurs » et régions diversement étendus et situés, peuplés de populations islamisées et comprenant :

des islamisés « récents » (Mandara, Kotoko), chez lesquels :

la fécondité est faible ;
 la démographie stationnaire ;
 le remariage des femmes est fréquent ;
 la dot est modérée.

les Foulbé que l'on peut ainsi caractériser :

c'est une société fondamentalement islamisée ;

leur civilisation a un caractère rayonnant (langue, coutume, religion) ;
 la fécondité y est très faible et la mortalité modérée ;
 la démographie y est stationnaire à tendance décroissante ;
 les saré sont peu peuplés ;
 les remariages des femmes sont très nombreux ;
 on constate un apport incessant d'éléments ex-païens absorbés en une génération ;
 les dots y sont modestes.

les Arabes (Choa) : pasteurs semi-nomades appartenant à une civilisation différente de l'Islam noir
 ils habitent l'extrême Nord, mais ont tendance à s'insérer également dans le pays mandara ;
 c'est le seul groupe islamisé en accroissement.

Le travail présenté dans les deux parties suivantes n'est pas fait pour être lu d'un bout à l'autre.

La première partie, consacrée à l'étude des différentes ethnies, a été rédigée pour les utilisateurs camerounais ou travaillant sur le Cameroun, et qui peuvent avoir besoin de renseignements au niveau de l'ethnie dans le concret.

Cette partie peut donc être considérée comme un lexique par les non-utilisateurs, et pour éviter des redites inévitables, il leur suffira de lire les paragraphes se rapportant par exemple aux ethnies suivantes :

- Islam noir : Foulbé
- Islamisés « récents » : Mandara
- Paléonigritiques (fer seul) : Mafa et Mofou
- Autres « païens » de montagne (fer et cuivre) : Kapsiki ou Daba
- « Païens » de plaine :
 d'origine sans doute sahélienne, évolués, cultivateurs de coton : Moundang.
 groupe composite, cultivateur de coton : Guidar.

Nous nous sommes toutefois efforcés de présenter chaque ethnie en faisant ressortir certaines de ses originalités, dans un paragraphe introductif intitulé « Généralités ». Les éléments contenus dans quelques-uns de ces paragraphes n'ont pas toujours été obtenus sans peine et n'ont pu être collectés que progressivement.

La deuxième partie comporte de nombreuses planches comparatives commentées. Ces planches permettent, pour chaque indice étudié, de situer différentes populations dans un contexte général, sans doute évolutif.

Comme nous avons pu pour certaines ethnies recueillir davantage d'informations que pour d'autres, c'est surtout sur ces ethnies que nous nous sommes fondés pour dresser la plupart des planches présentées.

Il convient finalement de dire que l'ensemble de ce travail est un « essai » qui (pour ces régions encore démunies de données permanentes) tente de situer *la démographie tropicale à mi-chemin des micro-descriptions de l'ethnologie et des vastes enquêtes statistiques*.

Mokolo — mars 1964.

Première partie

ÉTUDES DES DIFFÉRENTES ETHNIES

A. Islamisés

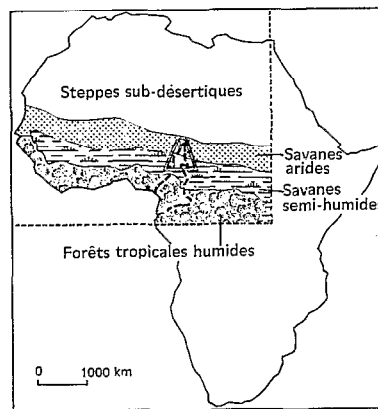
FOULBE
MANDARA
KOTOKO
ARABES CHOA

B. « Païens » de plaine

MOUNDANG
Riverains du Logone
et TOUPOURI
GUIDAR
GUIZIGA

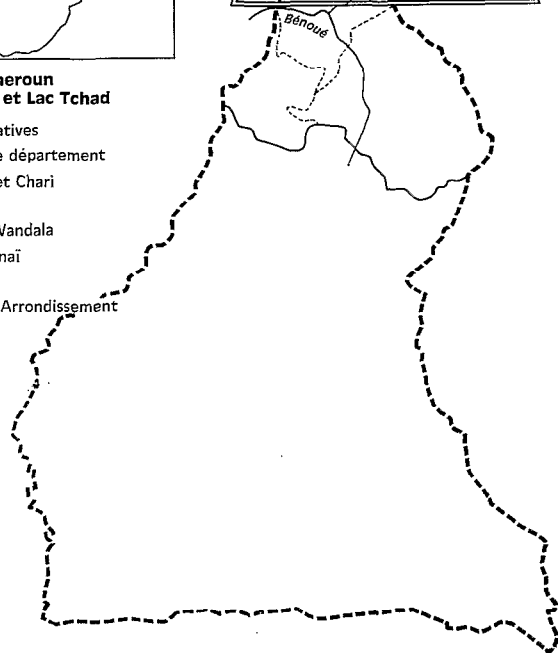
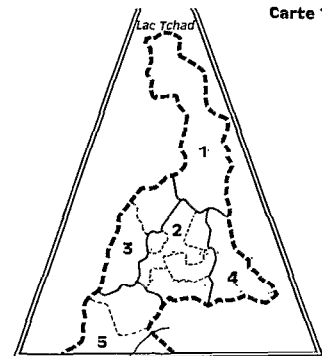
C. « Païens » de montagne

MOFOU
MAFA ou MATAKAM
DABA
HINA
GOUDE
FALI
KAPSIKI



Nord-Cameroun entre Benoué et Lac Tchad

Unités administratives
— Limite de département
1 Logone et Chari
2 Diamaré
3 Margui-Wandala
4 Mayo Danaï
5 Bénoué
- - - Limite d'Arrondissement

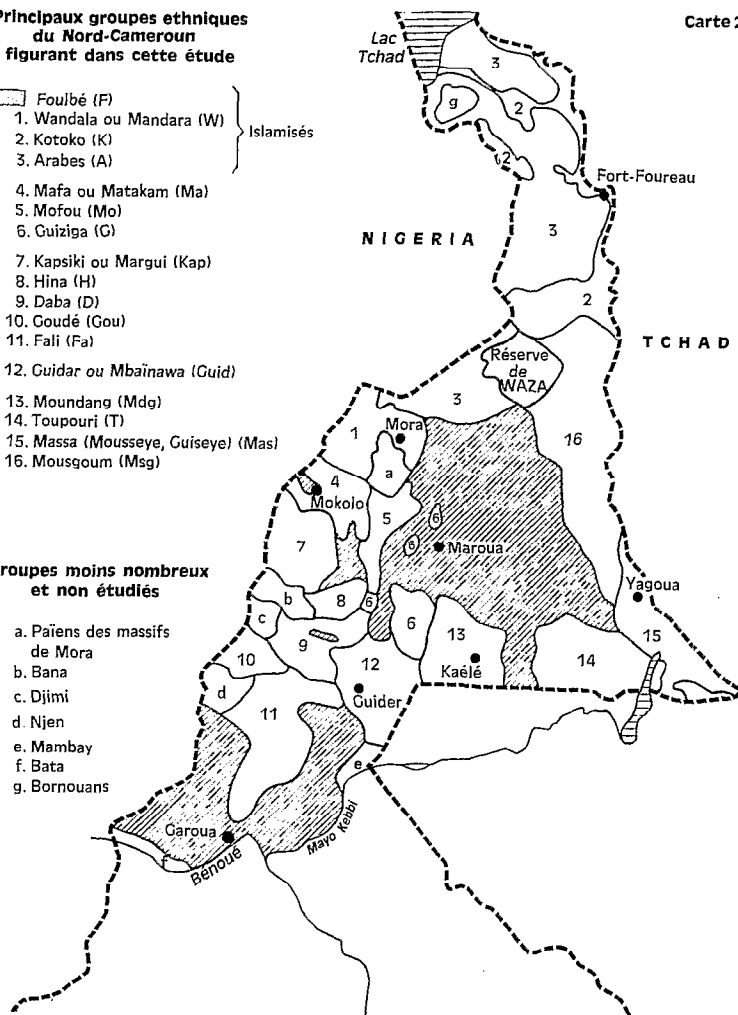


**Principaux groupes ethniques
du Nord-Cameroun
figurant dans cette étude**

- | | | |
|---|---------------------------------|-------------|
|  | Foulbé (F) | } Islamisés |
| 1. | Wandala ou Mandara (W) | |
| 2. | Kotoko (K) | |
| 3. | Arabes (A) | |
| 4. | Mafa ou Matakam (Ma) | |
| 5. | Mofou (Mo) | |
| 6. | Guiziga (G) | |
| 7. | Kapsiki ou Margui (Kap) | |
| 8. | Hina (H) | |
| 9. | Daba (D) | |
| 10. | Goudé (Gou) | |
| 11. | Fali (Fa) | |
| 12. | Guidar ou Mbainawa (Guid) | |
| 13. | Moundang (Mdg) | |
| 14. | Toupouri (T) | |
| 15. | Massa (Mousseye, Guiseye) (Mas) | |
| 16. | Mousgoum (Msg) | |

**Groupes moins nombreux
et non étudiés**

- | | |
|----|-------------------------------|
| a. | Païens des massifs
de Mora |
| b. | Bana |
| c. | Djimi |
| d. | Njen |
| e. | Mambay |
| f. | Bata |
| g. | Bornouans |



Carte 2

A — ETHNIES ISLAMISÉES

LES FOULBÉ

1 — GÉNÉRALITÉS

Les Foulbé représentent le groupe le plus important du Nord-Cameroun. Dans les cinq départements situés au Nord de l'Adamaoua, ils constituent une population d'environ 200 000 personnes dont la plus grande partie est établie dans la plaine du Diamaré (125 000 environ dans les arrondissements de Maroua, Mindif, Bogo et Kaélé).

Au début du XIX^e siècle, les Foulbé n'étaient le plus souvent que de pacifiques pasteurs nomades tributaires des multiples groupements « païens » autochtones. L'appel d'Ousman dan Fodio en a fait des guerriers conquérants, propagateurs de la foi islamique. Dans cette partie de la zone soudano-sahélienne leur cavalerie assura leur victoire dans les plaines où, après la conquête, ils se sédentarisèrent. Tandis que de nombreux « païens » qui refusèrent de se soumettre se réfugiaient dans les massifs environnants, d'autres réussirent des résistances heureuses et préservèrent leur territoire de l'invasion (Moundang).

Un équilibre précaire, entrecoupé de razzias, s'établit entre ces conquérants relativement unis et les multiples groupements épars qui conservèrent sur les massifs leur vie traditionnelle. L'administration européenne, après s'être appuyé sur les Foulbé, sanctionna cette séparation de fait en accordant aux « païens » le bénéfice de l'administration directe ; et une paix lentement gagnée permit aux différents modes de vie des affrontements moins meurtriers.

Alors que les « païens » amoureux d'une suprême indépendance s'agglomèrent difficilement, les Foulbé (1) se groupent ordinairement en villages qui méritent ce nom. Et les gros centres du Nord-Cameroun (Maroua et Garoua) ne doivent pas masquer la plus grande partie de la population peule qui réside dans ces villages de brousse.

Armés d'une solide hiérarchie, d'une religion universaliste très synchrétique, d'une civilisation enfin plus avancée, ces villages Foulbé ont attiré insensiblement une clientèle « païenne » qui, d'une génération à l'autre, s'islamise et fusionne totalement. Cet apport incessant représente, nous le verrons, une fraction relativement forte de la société peule, mais qui néanmoins ne semble pas dépasser 15 %.

Aux descendants des anciens captifs sont venus s'ajouter les enfants qui ont été confiés aux Foulbé lors de grandes famines, en particulier celle de 1931.

En période de disette ou de soudure, on part se ravitailler en mil chez les Foulbé plus prévoyants, plus commerçants, et non consommateurs de bière de mil. Enfin plus récemment de nombreux « païens » sont entrés volontairement en contact avec leurs ennemis d'hier, allant louer la force de leurs bras à certaines périodes de l'année (Mofou et Guiziga surtout). De ces premiers contacts dépendront des implantations futures dans l'orbite d'un chef amical.

De proche en proche, la langue des Foulbé — le fulfuldé — a gagné tous les marchés, et il ne sub-

(1) ou Peuls : désignation francisée.

siste que peu de « sarés » païens dans lesquels une personne au moins ne la parle, de telle sorte qu'elle peut être désormais considérée comme la langue véhiculaire du Nord-Cameroun.

Si les aspects précédents de la civilisation peule ainsi que son artisanat (travail de l'argent, travail des cuirs, lits, amples robes brodées nommées « boubous », ...) se présentent à tous, d'autres par contre, bien qu'aussi importants, ne s'imposent pas à première vue.

Si les Foulbé s'assemblent volontiers en villages, peut-être est-ce un correctif aux familles restreintes qu'ils constituent : nous verrons plus loin que les 2/3 des 663 sarés visités ne comprenaient qu'une, deux ou trois personnes, ce qui représente et de loin la société la plus individualisée du Nord.

De même convient-il de préciser, pour rectifier la vision des gros bourgs du Nord, que 80 % des Foulbé sont agriculteurs et 6 % éleveurs.

Nous verrons également, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, que la dot des Foulbé est une des plus faibles du Nord Cameroun et que la vénalité n'y a que peu de place.

Nous verrons aussi que bien qu'islamisés les Foulbé sont néanmoins moins polygames que les « païens », mais que par contre leurs épouses connaissent de nombreux remariages ; mais sans doute touchons nous là un des phénomènes les plus marquants de l'Islam Noir, celui qui risque de conditionner son avenir numérique si nulle action administrative ne l'entrave.

2 — DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

L'échantillon comprend 2 241 personnes représentant la population Foulbé de 663 sarés situés dans les villages de : Mayo Laddé, Mayo Kaouledji, Ouro Boki, Vindé Gawar, Gawar, Pomla, Couringuel, Mayo Sangué, Louguéréo, Ouro Mansour, Sabongari, Wafaké, Hoïdeko, Badaïdawa, Wandai, Ouro Iya, Yoborga, Alla Djaba, Zameï et Mokolo (quartiers Sarkilado et Gadamayo). Deux quartiers de Mokolo-Centre, de caractère urbain, figurent dans l'échantillon où ils représentent environ le 1/6^e des sarés visités (ce qui correspond approximativement à la proportion des Foulbé « urbanisés »).

Dans les villages de l'échantillon, seuls les sarés foulbé ont été visités, sans tenir compte des quartiers « païens » adjacents.

Nous verrons que la moitié de la population de ces sarés est née hors du village où elle réside actuellement. Les villages d'origines s'éparpillent dans **tout** le nord Cameroun, de telle sorte que l'échantillon, bien que relativement localisé, est représentatif de l'ensemble du groupe.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

Le côté masculin de la pyramide (graph. 1.) présente un profil que nous devons expliquer.

Si sur ce profil nous appliquons les taux de survie obtenus, nous constatons que notre pyramide pré-

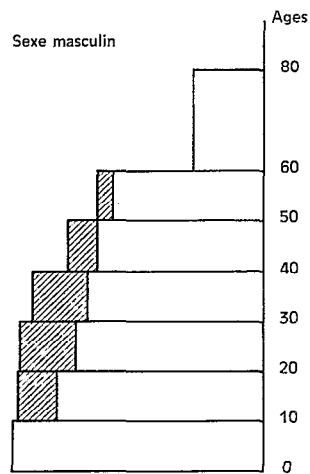
Note : De nombreuses théories contradictoires ont été avancées sur l'origine des Foulbé. Il semble qu'il leur soit reconnu actuellement par de nombreux auteurs une origine orientale (éthiopienne ?). Une étude du calendrier Foulbé aiderait peut-être à trouver la solution. Les Foulbé divisent en effet l'année en 4 saisons ; au cours de chaque saison ils observent 7 étoiles distinctes ayant chacune un nom bien déterminé ; chaque étoile était observée 13 jours, sauf une qui l'était 14 jours, ce qui donnait en fin de compte : $(4 \times 7 \times 13) + 1 = 365$ jours. Nous n'avons pas réussi à nous faire préciser, même auprès de marabouts, la position céleste des étoiles en question, mais il semble qu'elles donneraient une indication utile sur l'origine de ce groupe.

sente un excès de population (notons aussitôt que l'âge où la génération est réduite de moitié se situe, sur la Table de survie comme sur la pyramide entre 50 et 60 ans).

Cet excédent de population (en grisé) que l'on peut chiffrer à 12 % représente l'élément ex-païen intégré à la population Foulbé originelle (serviteurs exclus, peu nombreux du reste). Ce sont soit les jeunes gens adoptés, soit les islamisés récents absolument intégrés à la société peule.

Cette estimation de 12 % est recoupée par l'observation suivante : il a été demandé à 625 hommes de plus de 20 ans quelle était l'ethnie originelle de leur père. Or 76 d'entre-eux déclarent un père soit Mafa, soit Hina, soit Margui, ..., ce qui représente exactement également 12 % de l'ensemble.

Si nous observons maintenant la partie demeurée blanche de notre pyramide, nous constatons que son profil est celui d'une population stationnaire, ce que nous retrouverons plus loin.



Graphique 1

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Ils dénotent une faible proportion de jeunes, consécutive à une faible natalité.

Il est intéressant ici de comparer les Foulbé aux Mandara (islamisés « récents ») et aux Mafa (représentatifs des « Païens » de montagne) :

TABLEAU I

Grands groupes d'âges comparés (en %)

	FOULBÉ	MANDARA	MAFA
0 - 14 ans	24,5	32	45,5
15 - 59 ans	68	65	50
60 ans et +	7,5	3	4,5

2.1.3. SCOLARISATION - PROFESSION - RELIGION

Dans notre échantillon sur 291 enfants scolarisables (6 à 14 ans) 94 fréquentent l'école ce qui représente, après les MOUNDANG, le pourcentage le plus élevé (32 %) observé dans le Nord-Cameroun

(voir 2^e partie tableau 65). Il semble donc que les Foulbé incitent désormais leurs enfants à fréquenter l'école.

A titre indicatif également signalons que sur 663 chefs de sarés :

- 81 % sont cultivateurs
- 6 % pasteurs
- 4 % salariés ou artisans (boucher, tailleur, cordonnier, tisserand, tailleur, forgeron, chauffeur, ...)
- 3 % commerçants
- 3 % Marabouts
- 1 % fonctionnaires
- et 2 % divers (griots, sans profession, ...)

Notons la diversité des activités que l'on observe chez les Foulbé. Notons également que 28 aides « païens » permanents ont été enregistrés, ce qui représente 1 serviteur « païen » *permanent* pour 25 personnes.

En ce qui concerne la religion, tous les Foulbé sans exception (ou les personnes alliées aux Foulbé par mariage) pratiquent la religion musulmane.

2.1.4. NOMBRE DE PERSONNES PAR SARÉ

Comme nous l'avons déjà signalé, les Foulbé représente l'ethnie la plus individualisée du Nord, puisque la répartition du nombre de personnes par saré fait ressortir que 65 % *des sarés* ne contiennent qu'une, deux ou trois personnes.

En « pour mille » la répartition s'effectue comme suit :

1 personne	133	} 327 soit 64,9 %
2 personnes	189	
3 personnes	112	
4 personnes	95	
5 personnes	51	
6 personnes	30	
7 personnes	25	
8 personnes	12	
9 personnes	12	
10 personnes		

etc., (voir 2^e Partie, tableau 54 page 167).

2.1.5. ORIGINE ETHNIQUE DES PARENTS DU CHEF DE SARÉ ET DE SA PREMIÈRE ÉPOUSE

1 couple Foulbé sur 6 environ déclare avoir au moins un de ses ascendants directs au 1^{er} degré (père ou mère) d'origine non foulbé (Mafa, Margui, Fali, Hina, Mofou, ...).

Remarquons dans le tableau suivant que, contrairement à ce qui est généralement supposé, il y a *deux fois plus d'unions entre des hommes d'origine « païennes » et des femmes Foulbé (2P × 2F), qu'entre des hommes Foulbé et des femmes « païennes » (2F × 2P).*

2.1.6. ORIGINE GÉOGRAPHIQUE DU CHEF DE SARÉ ET DE SA PREMIÈRE ÉPOUSE

Avec les Mandara et les Fali, les Foulbé représentent, comme l'on pouvait s'y attendre, l'ethnie dans laquelle les migrations paraissent les plus nombreuses. (Voir 2^e partie, tableau 55, page 168).

En effet 46 % de la population totale de notre échantillon est née hors du village où elle réside

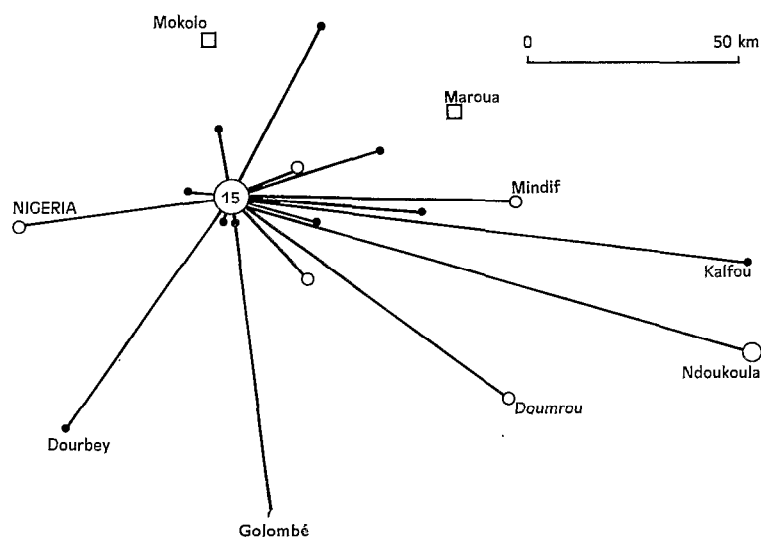
actuellement (contre 45 % chez les Mandara et les Fali, et de 20 à 30 % chez les Mafa, Mofou, Daba, ...).

Toutefois alors que dans les autres groupes les migrations ont presque toujours lieu à l'intérieur du terroir ethnique, elle balayent ici **tout** le territoire du Nord-Cameroun.

A titre indicatif, nous présentons ci-dessous une carte sur laquelle nous avons pointé le village d'origine de tous les chefs de saré Foulbé établis dans le petit village de Mayo Laddé.

TABLEAU 2

Ascendants de l'homme × Ascendants de la femme			
F = Foulbé			
P = non Foulbé			
mixte = F.P. ou P.F.			
2 F × 2 F		417	
2 F × mixte		1	
mixte × 2 F		11	Pour
2 F × 2 P		16	497
2 P × 2 F		34	couples
2 P × mixte		3	
mixte × 2 P		4	
2 P × 2 P		11	



Carte 4 : Villages d'origine des 50 Chefs de saré foulbé de Mayo Laddé (Hommes)

2.2. Régime matrimonial

Avant d'aborder directement l'étude du régime matrimonial qui est assurément révélateur quant aux effets de l'islamisation, nous présenterons d'abord un aperçu de la dot peule.

2.2.1. APERÇU SUR LA DOT

Signalons que cette étude de la dot n'a pas été effectuée auprès des notables ou lamibé (chefs) établis dans les gros centres, mais auprès des simples chefs de famille qui figurent dans notre échantillon. Que ceux qui ont entendu parler de versements considérables dans les centres du Nord se persuadent donc qu'il ne s'agit là que de cas d'exception, la majorité de la population peule vit « en brousse » du travail de la terre et se marie selon des normes absolument différentes.

Comme chez les Foulbé les différences de versement peuvent être assez fortes selon que la femme se marie pour la 1^{re} ou la Nième fois, nous n'avons retenu que les dots versées à l'occasion d'un premier mariage ; et comme dans ce groupe les remariages sont très fréquents (voir plus loin), nous n'avons réussi qu'à établir un échantillon portant sur 119 dots.

Encore convient-il de préciser que pour ces 119 premiers mariages aucune dot n'a été versée pour 16 d'entre-eux, la jeune fille ayant été remise « comme cadeau ». Cette pratique qui semble relativement fréquente (1 fois sur 7 environ) ou bien récompense un service important, ou bien résulte du seul choix du père de la jeune fille (ce dernier remettra sa fille sans exiger de dot à un homme digne d'estime et dont il suppose qu'il fera un bon époux).

Dans les cas les plus nombreux où une dot est effectivement versée aux parents de la jeune fille, elle représentera (en moyenne) : 8 000 francs en espèces, 200 kolas, 15 vêtements (dont une douzaine de pagnes, et 2 ou 3 gandouras), 1 mouton ou 1 chèvre (il est assez fréquent de continuer à offrir aux beaux-parents après le mariage un mouton pour célébrer chaque fin de Ramadan), ainsi que divers articles de parfumerie et deux paquets de cigarettes, l'ensemble pouvant être évalué à 20 000 francs environ.

Répétons qu'il s'agit là d'une moyenne portant sur plus de 100 dots, dont la plus importante représentait 80 000 francs environ (dont 45 000 en espèces).

Comme les épouses proviennent de régions très variées du Nord-Cameroun, de la Nigéria (surtout Madagali), et même du Tchad, il y a lieu de supposer que cette moyenne est valable pour l'ensemble de l'habitat peul du Nord-Cameroun (période 1952 à 1963).

Si nous considérons maintenant l'évolution de la dot dans le temps (toujours pour un premier mariage) nous observons que tous les éléments en ont augmenté à l'exception des animaux qui, comme presque partout, figurent de moins en moins souvent en fréquence et en quantité. (Voir le tableau 70, page 184 de la 2^e Partie).

Remarquons également (toujours sur le tableau 70 déjà cité) que les versements en espèces représentent chez les Foulbé (comme chez les Mandara, les Fali, les Guidar) environ 40 % de la dot, alors qu'ils interviennent pour moins de 15 % dans les autres groupes étudiés (Moundang, Daba, Hina, Mofou, Guiziga, Toupouri).

L'étude des bénéficiaires de la dot fait toujours apparaître au premier rang le père et la mère de la femme avec néanmoins, semble-t-il, une augmentation des versements effectués aux collatéraux (par rapport aux périodes antérieures à 1952).

En ce qui concerne la provenance des ressources ayant permis la constitution de la dot, la contribution de la famille de l'époux est d'environ de moitié (46 %), l'autre part venant des économies personnelles de l'époux (53 %). Bien que très modeste, signalons néanmoins l'apparition de l'emprunt à cet effet (1 %). (Voir 2^e Partie, tableaux 71 et 72 pages 185 et 186).

Pour clore cet aperçu rappelons que les mariages sont toujours religieux puisqu'un marabout les sanctionne en échange d'une modeste offrande (300 à 500 francs et 10 à 50 noix de kola).

Il ne semble pas que la constitution d'une dot provoque un retard au mariage chez les hommes comme nous allons le voir maintenant.

2.2.2. AGE AU PREMIER MARIAGE

Les graphiques 39 et 40 de la 2^e Partie (pages 169 et 170) indiquent que l'âge au premier mariage est centré sur :

- 14 ans pour les filles (échantillon de 797 femmes)
- et — 20 ans pour les garçons (échantillon de 575 hommes)

Remarquons que *les 3/4 des jeunes filles sont mariées avant l'âge de 15 ans* (1/4 chez les Mandara, rarement chez les « païens » de montagne) ce qui représente la plus forte précocité dans le mariage que nous ayons observée.

2.2.3. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Sur 575 hommes mariés figurant dans notre échantillon, 446 n'ont qu'une épouse, ce qui nous indique que la polygamie n'est que théorique dans les 3/4 des cas :

446 maris ont	1 épouse (77,5 %)
103 maris ont	2 épouses (18 %)
24 maris ont	3 épouses (4 %)
et 2 maris ont	4 épouses ou + (0,5 %)

soit une moyenne de 127 *femmes* pour 100 *hommes mariés*, ce qui représente la *plus faible polygamie enregistrée dans le Nord-Cameroun*.

Ainsi l'effet principal de l'Islam Noir n'est pas la multiplication des épouses, comme certains le supposaient, mais la multiplication des remariages des femmes (voir plus loin). De fait pour 7 ethnies étudiées sous cet angle, les résultats indiquent nettement que *ce sont les deux ethnies islamisées (Foulbé, Mandara) qui sont les moins polygames* Le tableau 56 de la 2^e partie (page 170) résume la question.

Si nous considérons maintenant l'*évolution du nombre des épouses selon l'âge du mari*, nous obtenons chez les Foulbé un maximum de 45 à 49 ans avec 141 femmes pour 100 maris. Le graphique 41 de la 2^e Partie (page 171) montre les deux types de courbes obtenues. La plus grande polygamie des « païens » par apport aux islamisés (Foulbé, Mandara) s'y inscrit de façon très nette au-delà de 30 ans.

Toutefois la signification de la faible polygamie des Foulbé est fortement tempérée par le nombre remarquable de remariages que l'on observe chez les femmes. Ceci pourrait se résumer de la façon suivante : les « païens » ont davantage d'épouses *simultanément*, alors que les islamisés en ont davantage *successivement* (voir indice de « polygamie relative tableau 58 de la 2^e Partie, page 173).

2.2.4. NOMBRE DE MARIAGES DE LA FEMME

Il nous semble que tout l'avenir de l'évolution numérique des Foulbé repose sur ce point.

Sur 797 femme mariées ou veuves :

236 ont été mariées 1 fois (30 %)
175 ont été mariées 2 fois (22 %)
183 ont été mariées 3 fois (23 %)
105 ont été mariées 4 fois (13 %)
et 98 ont été mariées 5 fois ou + (12 %)

ce qui donne 2 175 mariages pour 797 femmes, soit *en moyenne près de 3 mariages (2,73) par femme*, chiffre le plus élevé que nous ayons enregistré dans le Nord.

Pour se persuader que la *multiplication des remariages des femmes est un effet de l'Islam Noir*, il suffit de prendre connaissance du tableau 57 de la 2^e Partie (page 171). Les deux groupes islamisés sont ceux

pour lesquels le nombre de remariages est le plus élevé ; les Foulbé se détachent très nettement des autres groupes païens, alors que les Mandara (islamisés depuis un siècle et demi) se trouvent à mi-distance.

Pour donner une vision plus nette de ce phénomène, considérons le graphique 42 de la 2^e Partie (page 172) où figure la *progression du nombre de mariages de la femme selon son âge*. On est frappé par le parallélisme des courbes Mandara et Foulbé. La progression est très rapide jusqu'à 35 ans environ puis s'arrête. Pour les groupes « païens » la progression se prolonge jusque vers la fin de la période de procréation. Le renversement ultérieur peut être indicatif du fait que *les remariages des femmes ont tendance à s'accroître chez les populations « païennes » depuis une génération*. On retrouve bien sur ce graphique la place des Mandara entre l'Islam Noir et le paganisme. Rappelons également que passé l'âge de trente ans les femmes Foulbé ont été, en moyenne, mariées au moins 3 fois.

Cette situation peut avoir de telles incidences démographiques que nous pousserons l'analyse un peu plus loin, en nous demandant quelle est la *cause du 1^{er} remariage* (divorce ou décès) et l'âge auquel il intervient.

Nous avons vu que sur 797 femmes

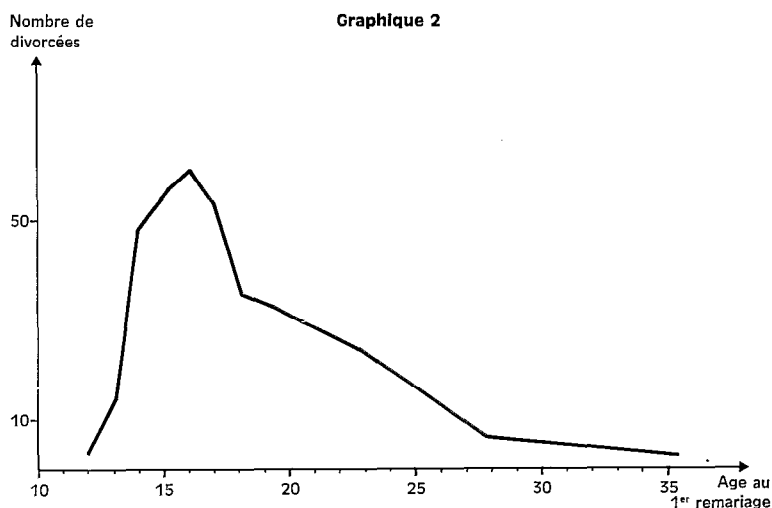
— 236 ne se sont mariées qu'une fois
et — 561 se sont mariées plus d'une fois

Pour ces 561 femmes remariées, 473 ont divorcé, et 88 se sont remariées à la suite du décès de leur 1^{er} mari.

Sur ces 473 « divorcées » plus de la moitié (53 %) ont divorcé après moins de quatre ans de mariage, et plus d'un tiers (35 %) après moins de 2 ans de mariage seulement.

Ce qui revient à énoncer ce fait stupéfiant qu'environ 1/3 (30 %) **des femmes foulbé ont divorcé et se sont remariées moins de 4 ans après la célébration du premier mariage**, ou encore que dans une proportion du 1/5 (20 %) de l'ensemble, **les femmes foulbé ont divorcé et se sont remariées moins de deux ans après la célébration du premier mariage**.

Ceci est également illustré par le graphique suivant, qui indique l'*âge au 1^{er} remariage pour les divorcées* ; le mode de la courbe est situé à 16 ans.



Bien que 18 % des femmes divorcées se séparent de leur 1^{er} mari avant l'expiration de la première année de mariage, certains pourraient se demander si les remariages ne sont pas provoqués par le désir d'avoir des enfants. Le fait ne semble pas l'affirmer puisque : sur 453 femmes ayant déjà eu des enfants

- 209 (46 %) ne se sont pas remariées après,
- 170 (38 %) ont divorcé par la suite pour se remarier
- et — 74 (16 %) se sont remariées après le décès du mari.

Pour résumer ce long exposé disons que *pour le tiers des femmes foulbé la notion de foyer est inexistante*.

C'est sur ce tiers qu'il conviendrait d'agir si les autorités désiraient redonner un essor démographique au groupe peul.

Pour ce faire, il nous semble que les mesures autoritaires suivantes s'imposeraient :

- 1) interdire tout mariage avant que la jeune fille atteigne l'âge de 15 ans.
- 2) interdire la dissolution du premier mariage avant deux ans de mariage (ceci toucherait 20 % des femmes comme nous l'avons vu), ou avant quatre ans de mariage (ceci toucherait 30 % des femmes).
- 3) il conviendrait, pour concourir au même but, de décourager les mariages trop ouvertement imposés (« femmes-cadeaux »).

Ces mesures contribueraient vraisemblablement à freiner la cascade des remariages multiples, qui prend généralement sa source dans les unions tôt brisées, et par là même à redresser la natalité des Foulbé qui est la plus faible du Nord-Cameroun.

(Voir au graphique 35 de la page 161, la corrélation qui existe entre le nombre de mariages des femmes et le nombre d'enfants mis au monde selon différentes ethnies).

2.3. Fécondité

2.3.1. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Si nous considérons les femmes de 16 ans et plus, et que nous observons celles n'ayant mis aucun enfant au monde après deux ans de mariage, nous obtenons un taux de stérilité relative de 35 %.

Pour mieux apprécier cette indication, il convient de la comparer à celles obtenues de façon identique auprès d'autres populations. Trois grands groupes se dégagent :

- a) pour les populations dites « païennes » cet indice est situé entre 10 et 13 % (Mafa, Guidar, Kapsiki, Hina, Daba, ...).
- b) pour les populations islamisées depuis quelques temps (Mandara) ou ayant été au contact de l'Islam (Goudé), il se situe entre 20 % et 25 %.
- c) enfin pour les Foulbé il est de 35 %.

2.3.2. FÉCONDITÉ TOTALE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Si par le procédé dit « de la fécondité totale », nous considérons le nombre total d'enfants mis au monde par les femmes de notre échantillon, nous obtenons une estimation de la vitalité du groupe. Cette mesure toutefois se rapportera à une fécondité « passée » (d'il y a quinze ans environ) de telle sorte que, par rapport au sens de l'évolution probable, le résultat obtenu est sans doute optimiste.

Il n'en est pas moins extrêmement bas, et même le plus faible du Nord-Cameroun, puisqu'une femme Foulbé ne met, en moyenne, que 3 enfants (2,90) au monde.

Par rapport aux autres ethnies islamisées du Nord-Cameroun nous obtenons la hiérarchie suivante :

TABLEAU 3

Nombre d'enfants mis au monde par femme chez les islamisés

Foulbé	2,9
Kotoko	3,26
Mandara	3,97
et Arabes	4,36

L'examen des taux de fécondité par groupes d'âges nous confirme que le moment de la plus forte fécondité se situe de 20 à 24 ans, mais elle demeure même à ces âges inférieure à 150 pour mille (voir la comparaison avec la fécondité française de 1957 au graphique 43 de la 2^e Partie, page 174).

L'âge moyen des maternités obtenu à partir des naissances survenues dans les 12 derniers mois se situe à 26 ans 3 mois.

2.4. Mortalité

2.3.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 1,42$$

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Pour un échantillon de 2 241 Foulbé nous avons obtenu 31 décès survenus dans les 12 derniers mois, soit un taux brut de mortalité de 14 pour mille.

Il nous semble toutefois que ce taux est légèrement inférieur à la réalité, car les taux obtenus aux premiers âges se distinguent sensiblement de ceux des autres groupes islamisés du Nord.

Il conviendrait mieux par conséquent de retenir simplement pour l'instant que ce taux est vraisemblablement *compris entre 15 et 20 pour mille* (Kotoko : 21 — Arabes : 25).

2.4.2. MORTALITÉ PAR AGE ET TABLE DE SURVIE

Afin de serrer d'aussi près que possible la survie Foulbé nous avons établi deux tables, l'une issue de décès survenus dans les 12 derniers mois (sans doute sous évalués) et l'autre résultant des enfants survivants par rapport à l'ensemble des enfants mis au monde par les femmes de notre échantillon (survie d'après fécondité totale).

Bien que les deux tables s'appliquent à des périodes différentes, elles se rejoignent toutes deux pour affirmer que *la génération est réduite de moitié entre 50 et 55 ans*. Une différence apparaît uniquement dans la mortalité aux jeunes âges (0 à 5 ans) et ensuite les courbes sont convergentes et les taux voisins.

Il nous apparaît donc légitime de nous appuyer sur une table de survie médiane (ci-après), issue des deux précédentes pour déterminer la mortalité Foulbé.

TABLEAU 4

Table de survie Foulbé

(pour 1 000 enfants nés vivants, il demeure « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS (S_x)
0	1 000
1	880
5	790
10	760
20	695
30	650
40	590
50	500
60	375
70	199

L'âge auquel pour 1 000 enfants nés vivants il en demeure 500 en vie se situe aux alentours de 50 ans (vie médiane). Cette mesure peut donner une idée des différences qui existent entre le cycle de vie des Foulbé et le cycle de vie des groupes « païens » de montagne dont la génération est réduite de moitié vers l'âge de 15 ans. Cette différence provient essentiellement de la plus forte mortalité « païenne » durant les 5 premières années de la vie (voir graphique 44 de la 2^e Partie, page 178).

La mortalité infantile Foulbé serait de l'ordre de 120 pour mille, c'est-à-dire sensiblement égale à celle qui était enregistrée en France au début du XX^e siècle.

De 1 à 4 ans le taux annuel de 28 pour mille paraît correspondre au précédent ; nous avons en effet remarqué que, dans ces régions, le nombre de décès de 0 à 1 an était généralement égal au nombre de décès de 1 à 4 ans, de telle sorte que le taux annuel de 1 à 4 ans est généralement égal au quart du taux de mortalité infantile.

Au delà de 5 ans les taux Foulbé sont très modestes et paraissent incompressibles dans l'immédiat.

2.5. Dynamique et conclusions

La comparaison des taux bruts de natalité et de mortalité indiquerait un état stationnaire.

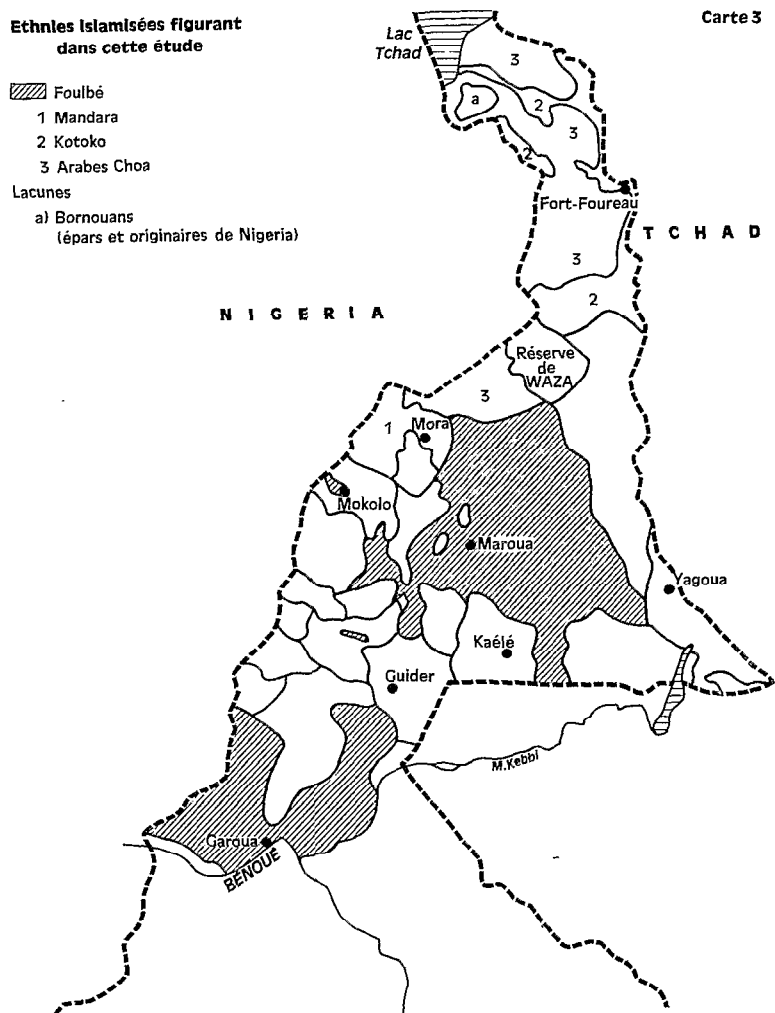
Mais le calcul abrégé du **Taux net de reproduction** fait toutefois ressortir une légère décroissance.

$$\begin{aligned}
 R_0 &= R_b \times S_{26} \\
 &= 1,42 \times 0,660 \\
 &= 0,94
 \end{aligned}$$

ce qui signifie que 1 000 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées à la génération suivante (dans 26 ans : âge moyen des maternités) par 940 femmes seulement aux mêmes âges.

Cette décroissance légère de 6 % en 26 ans, c'est-à-dire d'environ 2,5 pour mille par an ($r = \sqrt[25]{0,94-1}$) nous paraît être l'hypothèse la plus optimiste qui puisse être formulée sur la présente situation démographique des Foulbé.

Il ne semble pas que dans les années à venir on puisse miser sur une baisse de la mortalité Foulbé, qui paraît être parmi les plus faibles du Nord-Cameroun. De telle sorte, qu'à notre sens, les mesures



les plus propices pour revitaliser ce groupe devraient surtout s'orienter vers le redressement de la fécondité, en freinant les remariages successifs aux jeunes âges comme nous l'avons déjà longuement analysé.

LES MANDARA ou WANDALA (I)

1. GÉNÉRALITÉS

Les Mandara représentent une ethnie d'environ 17 000 personnes établies surtout dans l'Arrondissement de Mora et celui de Mokolo (canton de Mozogo), mais dont plus d'un millier séjournent également à Maroua-Ville.

Situé aux confins de la cuvette tchadienne, le terroir des Mandara offre (grossièrement) la forme d'un croissant de plaine qui enserme les massifs de Mora. Sur ces massifs vivent, cloisonnés, différents groupes de « païens » (2) que les administrations successives cherchent, avec plus ou moins de succès, à faire descendre en plaine depuis une trentaine d'années. Vers 1820 le Major DENHAM nous décrivait ces massifs et leurs pourtours comme une vaste réserve d'esclaves où de temps à autre les « Sultans » allaient faire quelques prises (3) ; mais ils pouvaient également présenter un refuge soit pour certains descendants de sultans tyranniques (4), soit pour ceux qui se refusaient à la foi nouvelle de l'Islam (5).

Sur les abords du terroir Mandara les principaux voisins sont : au Nord les Arabes Choa (surtout dans les cantons de Kolofata, Limani et Boundéri) (6) et les Bornouans (cantons de Kolofata, Limani, Boulamadéri et Magdémé) ; les Foulbé du Diamaré à l'extrémité orientale ; et les « païens » Mafa ou Matakam à l'extrémité occidentale.

(1) Ils sont nommés « Mandara » par les Foulbé. La légende dit que trois frères chasseurs émigrés du Yémen passèrent à Kérawa où régnait alors une femme « ne priant pas » et nommée Sougouda. Cette dernière se serait éprise du frère cadet qui serait ainsi devenu le premier chef des Wandala « païens ». Une autre origine donnée pour plus de 10 clans Wandala les rattache au massif Mofou de Goudour d'où serait venu leur lointain ancêtre commun (nous aurons souvent l'occasion de retrouver Goudour). Il semble bien que cette dualité d'origine, que nous avons recueillie sur le terrain, soit conforme à la réalité.

(2) Les Podokwo, Mouktélé, Mada, Moyengué, Palbara, Zoulgo, Gemschek, Mbokou, Ouldémé, Molkoa, Mokio, Vamé, Brémé, Hourza ; l'ensemble représente environ 60 000 personnes, les trois premiers groupes réunissant plus de dix mille personnes chacun.

(3) « Voyages et découvertes de l'Afrique » par le Major Denham — 3 tomes — Arthus Bertrand — 1826 — (qui semble apparemment être le premier Européen ayant voyagé dans cette région),

(4) Certains sultans pour être assurés que leur succession reviendrait au fils désigné faisait couper une oreille à leurs autres fils, afin que cette mutilation les empêche de contester par la suite le choix paternel. Certains descendants ne souhaitant pas connaître un tel sort préféraient s'enfuir sur les massifs avoisinants.

(5) On retrouve dans l'arrondissement de Guider (canton de Libé entre autre) soit à 200 km plus au sud, des descendants de ces réfractaires, toujours « païens » et émigrés disent-ils depuis 7 générations, ce qui nous ramène bien à la période décrite par Denham vers 1820 : « ... le fils du Sultant de Kérawa, celui qui règne actuellement, réussit à recouvrer le Mandara ; il a pu le conserver, selon ce qu'on affirme, en devenant musulman ... » (ouvrage cité -ci-dessus).

(6) Dans l'ouvrage précédemment cité de DENHAM, on peut lire : « ... on ne rencontre pas un seul Chouâa dans le Mandara, ni dans le sud de ce pays. ». Nous verrons en étudiant les Arabes qu'ils représentent le seul groupe islamisé en accroissement du Nord-Cameroun.

Après la destruction de Doulo (fin du XXI^e) Mora est devenu le centre principal (et également le centre géométrique) de cette ethnie qui, si elle s'urbanise volontiers, est demeurée néanmoins essentiellement agricole. (sur un échantillon de 378 chefs de sarés, 351 sont agriculteurs - 9 marabouts - 5 tisserands - 3 forgerons - 3 moniteurs agricoles (culture du coton) - 2 éleveurs - 2 teinturiers - 1 coiffeur - 1 fabricant de nattes et 1 chauffeur).

Les superficies cultivées sont de 3 à 4 ha par famille où le mil de saison des pluies conserve la première place (# 1,5 ha) devant le coton implanté depuis une dizaine d'années (# 1 ha), les arachides (# 0,5 ha) et le mil de saison sèche (muskuary # 0,5 ha) (1).

Il semble donc qu'à la limite les cultures industrielles (coton, arachide) s'équilibreront avec les cultures traditionnelles (mil et divers) dans ces régions où le cultivateur Mandara bénéficie souvent d'un apport de main-d'œuvre « païenne », embauchée saisonnièrement à bas prix.

Le village Mandara, comme le village peul, mérite le nom de village car les habitations y sont groupées en quelque lieu propice, contrairement aux villages « païens » dont les cases souvent dissimulées à travers la brousse ne forment nul agglomérat de population (2).

Entouré d'un clôture de tiges de mil, de seccos ou de terre, le saré Mandara comprendra, en général, 4 ou 5 personnes seulement ; le chef de famille, sa femme (3) (75 % des Mandara sont monogames, mais l'épouse a généralement déjà été mariée 2 ou 3 fois), un ou deux jeunes enfants, parfois la mère demeurée veuve ou un jeune frère, et de temps à autre un « aide agricole provisoire » d'un groupe païen avoisinant.

Il y a lieu de faire ici différentes remarques au sujet de cet « aide agricole » éventuel. Ce « païen » ne semble pas être uniquement un salarié anonyme, auquel on paie son dû une fois la besogne faite. Ce « païen » est accueilli dans la famille qui l'emploie ; il y tient certes la place la plus modeste, mais il participe de la sorte à une vie nouvelle et non seulement au labeur.

Il y découvre des pratiques inconnues dans ses massifs, une structure sociale différente, et surtout la prière à un Dieu unique peut-être moins lointain que celui qui se trouve au-delà du culte des ancêtres. Il fait connaissance avec les bijoux d'argent, les calebasses pyrogravées, les teintures. Il voit les morts enterrés par tous sans crainte de souillure, et il apprend à ne plus redouter le forgeron. Il entend parler des personnages qui ont la charge de conserver les livres ou les planchettes saintes. Il redoute moins les forces occultes de la brousse ou les démons des grands arbres. Il s'est éloigné des forces chtoniques pour se rapprocher des forces sociales.

Après deux ou trois mois, voire un an, il retournera chez les siens, resacrifiera aux ancêtres, mais son univers se sera agrandi.

Si ce dialogue, cette co-pénétration existe chez les Mandara, peut-être est-ce dû à leur islamisation relativement récente qui semble les placer à mi-chemin du paganisme et de l'Islam Noir. Et peut-être faut-il trouver ici l'explication de l'émigration Mafa qui s'établit volontiers plus définitivement en pays Mandara qu'ailleurs (4).

(1) D'après un rapport de la Circonscription Agricole du Département (année 1958-1959).

(2) Le village Mandara renferme parfois un rudiment de mosquée, murettes entourant une surface rectangulaire de vingt mètres carrés, avec une petite excroissance orientée vers le soleil levant qui désignera la place du marabout.

(3) La femme Mandara se reconnaît aisément à ses cheveux nattés et à son sourire qui découvre des dents rougies volontairement avec des fleurs de tabac.

(4) Comme nous l'avons fait ressortir dans une brève étude intitulée : « L'émigration des Mafa hors du pays Mata-kam » (in *Recherches et Etudes Camerounaises* 1961-62 - N° 5).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 1727 personnes (soit le 1/10 de l'ethnie) représentant la population Mandara de 379 sarés situés dans les villages de Mozogo (quartier Lgagoua), Gokoro, Maoua, Goldavi, Talakatchi, Walassa, Djibrilli et Assighassia.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

L'examen de la pyramide ci-après appelle trois observations :

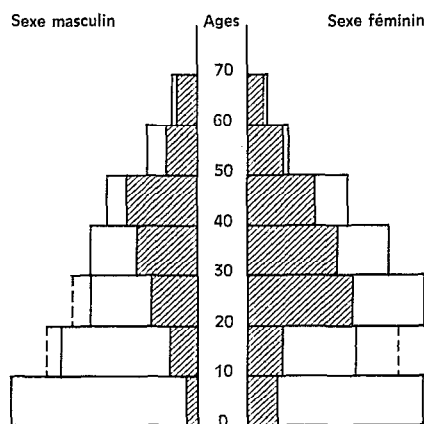
1) base relativement faible, indicatrice d'une fécondité modérée et profil général des populations peu dynamiques.

2) sous déclaration féminine pour le groupe 10 à 20 ans. Ce phénomène est général pour toutes les pyramides du Nord, et très fréquent en Afrique Tropicale. Il est sans doute provoqué par le fait que dès les premiers versements de la dot (qui se font souvent quand la future mariée est encore fillette) les parents ne comptent plus cet enfant comme le leur, et ceci peut-être en souvenir de l'impôt par tête qui existait jadis.

3) légère émigration masculine de 10 à 30 ans qui s'oriente de préférence vers Mokolo, Maroua et parfois Fort-Lamy.

4) migrations internes : nous avons figuré en grisé les personnes nées hors du village où elles résident actuellement (voir 2^e Partie, Tableau 55, page 168).

2.1.2. GRANDS GROUPES D'AGES



Graphique 3

Peu de vieillards et peu de jeunes :

32 % de 0 à 14 ans

65 % de 15 à 59 ans

3 % de « 60 ans et + »

Nous retrouvons des proportions d'adultes et de jeunes de ce style auprès des autres populations islamisées.

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Simple indice de vérification faisant généralement apparaître une légère surmortalité masculine ; sans rectification : 0,96 ; avec rectification : 0,92.

2.1.4. PROFESSION-SCOLARISATION-LANGUES-RELIGION

Nous avons déjà mentionné dans les « Généralités » que 92 % des chefs de sarés sont des cultivateurs, ce qui est la plus forte proportion que l'on puisse rencontrer chez une population islamisée du Nord.

25 % des enfants scolarisables de notre échantillon (6 à 14 ans) fréquentent l'école (18 % de garçons et 7 % de filles). (voir 2^e Partie Tableau 65, page 182).

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, on ne parle *que* le Mandara dans 4 sarés sur 10 ; le fulfuldé est également parlé dans les 6 autres sarés, et dans 1 saré sur 10 environ une personne comprend le français (c'est presque toujours un écolier).

La religion déclarée n'offre aucune exception : tous les Mandara de notre échantillon sont musulmans (le marabout donne un nom à l'enfant au 7^e jour de sa naissance).

Les principales fêtes de l'année sont :

- **Oumrin'dra**, équivalent du Ramadan et situé au 10^e mois de l'année musulmane,
- **Nadji Laïha**, équivalent du Laïha peul, fête du mouton située 2 mois et 10 jours après la précédente,
- **Nahoude**, (littéralement : « pour se remplir le ventre »), équivalent du Haram peul, un mois après la précédente.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. ETHNIE DE L'ÉPOUSE

Les Mandara représentent une ethnie pratiquement endogame puisque sur 607 épouses 12 seulement (soit 2 %) sont d'ethnies différentes (Mafa, Choa,...). Ici, comme ailleurs, l'unité vivante, la base sociale est l'ethnie.

2.2.2. APERÇU SUR LA DOT

Les dépenses faites à l'occasion du mariage peuvent se diviser en trois catégories :

a) les cadeaux que l'on fera aux parents de la femme avant la célébration du mariage ; ce sont eux qui précèdent ou accompagnent la demande en mariage. Ils sont généralement modestes : dix à vingt noix de kola, un peu de numéraires (100 francs ou quelques shillings), et peut-être une pièce de pagne ou un petit fagot de bois odoriférant (« cadjidji »).

b) la dot proprement dite qui est versée au père et à la mère de l'épouse, parfois à un frère consanguin ou à l'oncle maternel. Cette dot est, dans 8 cas sur 10, versée intégralement avant la célébration du mariage.

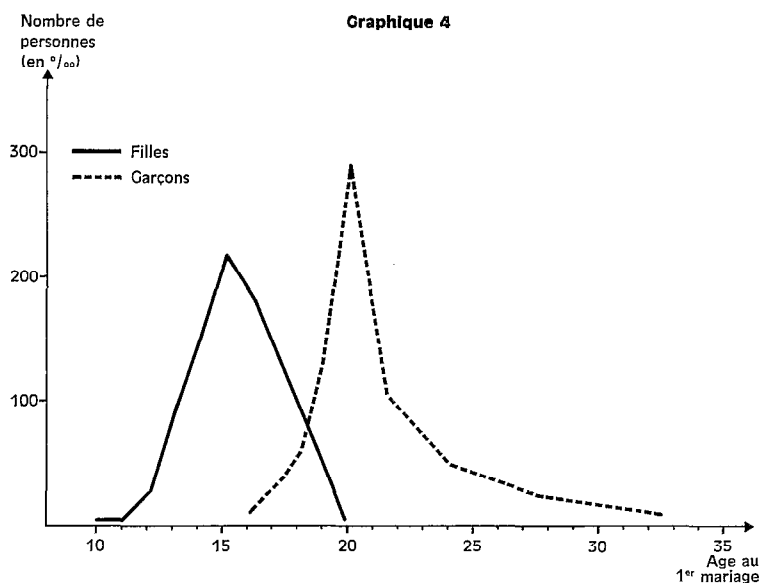
Son montant est modeste et donne pour l'essentiel (moyenne de 50 dots versées entre 1952 et 1962) : 2 880 francs + 17 shillings (pour les dots versées avant 1952 on rencontre assez souvent des « Goursa » qui sont les anciens thalers), 130 noix de kola, 3 pagnes, 1 barre de savon, 1 flacon de parfum et parfois une natte tressée, un foulard (très rarement un animal : chèvre ou bœuf) ; ce qui représente environ 8 000 francs CFA 1963.

c) enfin les cadeaux ou repas qui sont offerts à celles qui ont accompagné l'épouse au saré du mari, ainsi qu'au marabout qui a « attaché » le mariage. De nos jours on remet environ 100 francs au marabout et 50 à 100 kolas aux compagnes (1).

Mentionnons enfin, pour clore ce bref aperçu sur la dot Mandara, qu'en moyenne 84 % des ressources pour faire face au paiement de la dot proviennent des économies du fiancé, que l'aide de sa famille se monte à 13 %, et que la différence (3 %) est empruntée. (voir 2^e Partie Tableaux 70, 71 et 72 pages 184 à 186).

2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE

Le graphique, ci-contre, indique que le mode de l'âge au mariage est centré sur 15 ans pour les filles (moyenne 15 ans 7 mois), et sur 20 ans pour les garçons (moyenne 21 ans 2 mois).



Notons que 27 % des filles sont mariées avant l'âge de 15 ans. Remarquons également qu'un certain retard au mariage est visible chez les garçons, sans doute provoqué par la dot.

2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Sur les 401 hommes mariés de notre échantillon, 300 n'ont qu'une épouse, ce qui nous indique que la polygamie est théorique dans 75 % des cas :

300 maris ont 1 épouse (75 %)
 86 maris ont 2 épouses (21 %)
 12 maris ont 3 épouses (3 %)
 2 maris ont 4 épouses (1 %)
 et 1 mari a 5 épouses

ce qui donne 130 femmes pour 100 hommes mariés, proportion la plus faible observée dans le Nord après celle des Foulbé (127 : voir 2^e Partie Tableau 56 page 170).

(1) Signalons au passage la coutume, un peu matriarcale, qui consiste à placer la jeune fille sur un cheval lorsqu'elle va rejoindre son mari.

Si nous considérons maintenant le nombre d'épouses selon l'âge du mari, nous observons que jusqu'à 60 ans **plus un homme est âgé et plus il a d'épouses** ; le maximum s'obtient de 50 à 59 ans ou 56 maris totalisent 81 épouses (voir 2^e Partie, Graphique 41 page 171).

2.2.5. NOMBRE DE MARIAGES DE L'ÉPOUSE

Le fait démographique le plus marquant chez les Mandara, comme chez les Foulbé, est le nombre de remariages des épouses.

Sur 607 femmes mariées ou veuves :

— 269 ont été mariées	1 fois (44 %)
— 156 ont été mariées	2 fois (26 %)
— 91 ont été mariées	3 fois (15 %)
— 34 ont été mariées	4 fois (6 %)
— 31 ont été mariées	5 fois
— 13 ont été mariées	6 fois
— 5 ont été mariées	7 fois
— 5 ont été mariées	8 fois
— 2 ont été mariées	10 fois
et 1 a été mariée	13 fois

} 9 %

ce qui donne 1 331 mariages pour 607 femmes, soit *en moyenne* plus de 2 mariages par femme (2,18 contre 2,73 chez les Foulbé).

Rappelons ici, comme nous l'avons déjà dit précédemment, que la multiplication des remariages de la femme paraît être une des caractéristique de l'Islam Noir.

Si nous considérons le *pourcentage des femmes qui n'ont été mariées qu'une fois* nous obtenons pour différents échantillons :

Foulbé (islamisés) : 30 % - Mandara (islamisés plus récents) 44 %

Moundang (plaine) : 61 % et Mofou (montagne) 79 % (voir 2^e Partie Tableau 57 et Graphique 42 page 171).

Les pouvoirs publics devraient donc ici également chercher à limiter cette cascade de remariages féminins successifs (voir le chapitre sur les Foulbé).

La source de cette inconstance provient sans doute chez les Mandara de la coutume suivante : le premier mari est imposé par les parents mais la jeune femme devient libre d'agir à sa guise dès qu'elle a honoré la parole des siens, et passé un ou deux jours chez son premier mari désigné.

Cette rigueur et cette extrême liberté ne peuvent valablement se concilier. Si la coutume du choix de l'époux par les parents doit être maintenue, il convient de lui donner plus de portée et d'exiger que le mariage ne puisse être dissous avant un certain temps (quelques années). Sinon, il conviendrait au contraire de laisser à la jeune fille toute liberté dans le choix de son époux.

2.2.6. NOMBRE D'ENFANTS SELON LE NOMBRE DE MARIAGES

Si nous considérons les 607 femmes mariées ou veuves de notre échantillon nous constatons que **plus le nombre de mariages augmente et plus le nombre d'enfants mis au monde par femme diminue**.

Ceci mérite d'être noté car on ne le rencontre dans aucune autre ethnie du Nord Cameroun étudiée sous cet angle.

Les autres groupes aussi bien islamisés que païens présentent un maximum d'enfants au 2^e mariage,

TABLEAU 5

Nombre de mariages	Nombre d'enfants mis au monde
1	3,19
2	2,59
3	2,28
4	1,73
5 et +	1,65

ce qui s'exprime tout simplement par le fait que les femmes mariées 1 fois sont, en moyenne, plus jeunes que les autres. Mais comme cette remarque peut également s'appliquer aux Mandara, il semble d'autant plus nécessaire, pour cette ethnie à tendance décroissante, d'avoir à lutter contre la multiplication des remariages de la femme.

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE - NOMBRE DE NAISSANCES ANNUELLES

Pour notre échantillon de 1727 personnes, nous obtenons 70 naissances vivantes survenues dans les 12 derniers mois, soit un taux de natalité générale de 40 pour mille.

Sur la base de ce taux nous pouvons évaluer à environ 650 le nombre d'enfants qui naissent chaque année sur le territoire Mandara (émigration exclue).

L'âge moyen des maternités est d'environ 26 ans (25 ans 9 mois), ce qui nous laisse supposer que nos âges ont été sous-évalués d'une ou deux années.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR AGE - NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

TABLEAU 6

Taux de fécondité par groupe d'âges (en ‰)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans
166	234	131	125	76	29	—

Ces taux de fécondité « actuelle » par groupes d'âges nous montrent que l'âge de la plus forte fécondité se situe de 20 à 24 ans, ce qui est généralement observé dans le Nord-Cameroun (ainsi que dans les pays à économie agricole ; les pays industrialisés connaissent leur maximum de 25 à 29 ans).

Par rapport aux populations « païennes » (voir 2^e Partie - graphique 43) la fécondité est relativement modérée après 30 ans ; le sens de l'évolution en ces régions est l'abaissement des taux de 30 à 49 ans et leur accroissement de 14 à 29 ans (surtout de 14 à 19).

A l'aide de ces taux il est aisé de calculer le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme au cours de sa période de procréation. Le résultat est chez les Mandara de 3,97, soit environ 4 enfants par femme, ce qui est peu pour une population d'Afrique Noire, mais relativement élevé pour une population noire islamisée (Foulbé : 2,9 - Kotoko : 3,26).

Nous retrouvons une fois de plus ici les Mandara à mi-chemin des « païens » et des Foulbé. (voir Carte 13 - 2^e Partie page 175).

2.3.3. COMPARAISON AVEC LA FÉCONDITÉ « TOTALE »

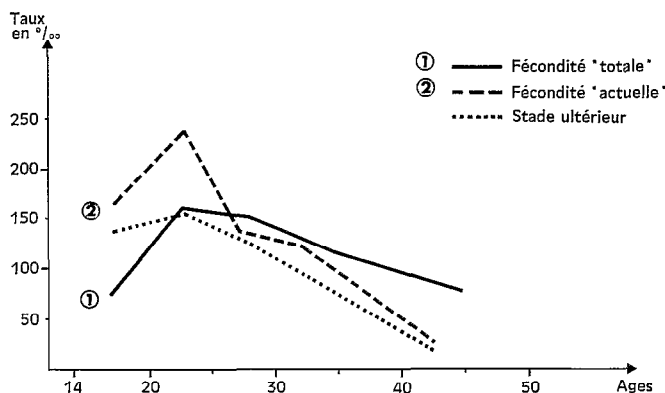
Il est toujours intéressant d'éprouver la valeur des résultats obtenus, au moyen d'autres procédés.

Nos taux de natalité et de fécondité ont été obtenus d'après les naissances survenues dans les 12 derniers mois. C'est la raison pour laquelle nous avons parlé de fécondité « actuelle ».

Mais on peut procéder de façon absolument différente en demandant à chaque femme le nombre total d'enfants mis au monde, et non seulement les naissances survenues dans les 12 derniers mois. Si nous interrogeons ainsi des femmes de 14 à 49 ans, nous obtiendrons donc des résultats qui nous indiqueront, *en moyenne*, la fécondité d'il y a une quinzaine d'années environ (selon la structure par âge de notre échantillon, et les taux de fécondité par groupe d'âges). Les résultats obtenus par cette voie ne devraient pas être trop lointains des premiers ; ils devraient même pouvoir donner des indications sur le sens de l'évolution.

En procédant de la sorte (donc d'après la « fécondité totale ») nous obtenons 3,96 enfants par femme, ce qui est un résultat remarquablement voisin du précédent ; mais les taux par âge sont à des niveaux différents et nous font discerner, comme nous le disions précédemment, le sens de l'évolution qui est vers l'accroissement des taux durant les premières années de la procréation et leur abaissement ultérieur. Nous avons discerné cette tendance auprès de toutes les populations pour lesquelles nous avons procédé à ces doubles calculs. Dans l'évolution générale, ce phénomène paraît être la première étape au-delà de laquelle la fécondité décroît par étalement des taux des trois premiers groupes d'âges. (en pointillé sur le graphique ci-dessous - voir également le graphique 43 de la 2^e Partie).

Graphique 5 : Taux de fécondité par groupes d'âges ('totale' et 'actuelle')



2.3.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 1,94$$

2.3.5. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Si nous considérons les femmes de 16 ans et plus, et que nous observons celles n'ayant pas mis d'enfants au monde après deux ans de mariage, nous obtenons un indice de stérilité relative de 20 % (Foulbé 35 %, Mafa 10 %).

Ici encore les Mandara se situent à mi-chemin du paganisme et de l'Islam Noir. (voir 2^e Partie Tableau 53 page 159).

2.4. Mortalité - Survie

2.4.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Pour notre échantillon de 1727 personnes nous observons 49 décès survenus dans les 12 derniers mois, soit un taux de mortalité générale de 28 *pour mille* (0,028).

Ce taux est inférieur à ceux des populations « païennes » de montagne, mais voisin de ceux généralement observés chez les ethnies païennes de plaine (Moundang, Guidar). Il est un peu plus élevé que ceux des autres populations islamisées du Nord-Cameroun (Foulbé : 20, Arabes : 23, Kotoko : 21).

Sur la base de ce taux, nous pouvons évaluer à 450 le nombre de décès qui surviennent chaque année en pays mandara (émigration exclue).

2.4.2. MORTALITÉ PAR AGE — TABLE DE SURVIE

Le taux de *mortalité infantile* (0 à 1 an) est au niveau de ceux que l'on rencontre en général dans le Nord-Cameroun, à savoir 157 *pour mille* (0,157).

Ce taux est proche de ceux observés en Espagne vers 1920, en Italie au début du siècle, en France vers 1885, en Angleterre en 1851, et en Russie durant la deuxième guerre mondiale. (Entre 1957 et 1959 les taux de ces pays étaient les suivants : Espagne 47, Italie 45, France 29, Angleterre 23, Russie 40).

La mortalité de 1 à 4 ans est également très élevée ($t = 0,063$) de telle sorte que pour 1 000 enfants nés vivants, il n'en subsistera que 500 vers l'âge de 20 ans.

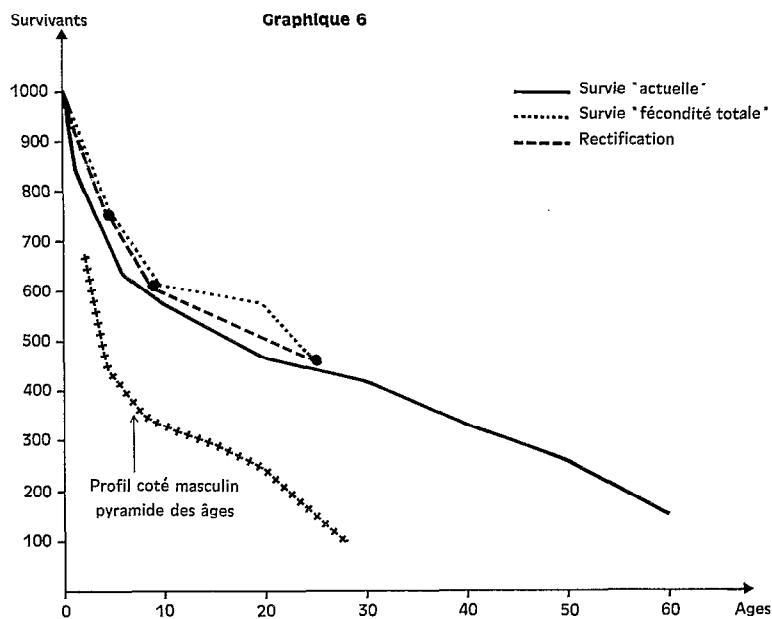
TABLEAU 7

Table de survie Mandara
(pour 1 000 enfants nés vivants, il demeure « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS (S_x)
0	1 000
1	843
5	637
10	570
20	473 rectifié à 500
30	421
40	328
50	253
60	144

La table abrégée de survie figurant ci-dessus, peut être recoupée au moyen d'une autre table : celle déduite des enfants survivants par rapport au nombre total d'enfants mis au monde (fécondité totale). Comme pour la fécondité, c'est par des voies tout à fait différentes que l'on fait le recoupement. Ces deux tables correspondent à des époques un peu différentes (15 à 20 ans d'écart environ). Nous les avons reproduites toutes deux sur le graphique suivant. Nous constatons que sur 5 points de la 2^e table, 3 recourent parfaitement la table « actuelle », que l'on peut donc supposer être proche de la réalité. Nous

avons également indiqué (en pointillé croisé) le profil du côté masculin de la pyramide des âges, de telle sorte qu'en tournant la feuille d'un quart de tour à droite on puisse comparer l'allure générale des deux profils.



Une table de survie de cette composition donne une *espérance de vie à la naissance* $E_0 = 26$ ans et une *espérance de vie à 5 ans* $E_5 = 35$ ans,

Vues sous l'angle de la mortalité aux premiers âges et de la table de survie, les populations Mandara sont plus proches des populations « païennes » que des populations islamisées.

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La comparaison des taux bruts de natalité et de mortalité laisse apparaître un accroissement de l'ordre de 0,01 (1 % l'an).

Toutefois l'étude du taux intrinsèque d'accroissement naturel, issu du taux net de reproduction, (dit de Lotka) contredit cette indication.

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION ET « VRAI » TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{26} \\ &= 1,94 \times 0,436 \\ &= 0,85 \end{aligned}$$

ce qui revient à dire que 100 femmes de 14 à 49 ans ne seront remplacées dans une génération que par 85 femmes aux mêmes âges.

Ceci signifie que *l'ethnie Mandara est décroissante en puissance*, même si cette décroissance est actuellement masquée par un taux brut d'accroissement positif.

Les auteurs s'accordent pour dire que « là où le taux brut d'accroissement, est encore positif, tandis que $R_0 - 1$ est devenu négatif, ceci nous avertit que les indications du taux brut sont trompeuses » « le taux intrinsèque nous donne précisément le critère et la mesure qui doit remplacer le taux brut » (1). Nous pouvons donc supposer que l'accroissement enregistré par la comparaison des taux bruts aura tendance à s'effacer sous l'effet de la structure par âge, et que l'ethnie est dès l'instant décroissante en puissance.

2.5.3. CONCLUSIONS

Faits démographiques saillants :

- Ethnie à tendance décroissante
- Nombreux remariages des femmes
- Taux de mortalité proches des populations païennes de montagne durant les 5 premières années de la vie
- De nombreux indices situent les Mandara à mi-chemin du paganisme et de l'Islam noir (nombre de mariages hommes et femmes, âges au 1^{er} mariage, stérilité « relative », fécondité, mortalité).

(1) In Alfred LOTKA : *Théorie analytique des associations biologiques*, Paris 1939, pages 102 et 103.

POPULATIONS RIVERAINES DU LAC TCHAD

KOTOKO et ARABES

Le département du Logone et Chari qui est situé à l'extrême Nord du Cameroun et débouche sur le Lac Tchad comprend principalement deux populations islamisées d'origine bien différentes : les Kotoko et les Arabes Choa (1).

Comme des études détaillées ont été consacrées à ces deux ethnies (2), et comme dans le domaine des « Généralités » nous n'avons aucun élément nouveau à apporter, nous nous contenterons de les présenter sommairement avant de passer à l'étude de leur dynamique démographique respective.

LES KOTOKO

1. GÉNÉRALITÉS

Les Kotoko représentent au Cameroun une population d'environ 21 000 personnes, et forment avec ceux établis sur l'autre rive du Logone et du Chari une ethnie d'environ 31 000 personnes.

Leur habitat se situe de préférence le long des voies d'eau et les populations s'agglomèrent parfois en de réelles cités (Goulfeï, Makari, (3) où apparaissent même des constructions à un étage).

Si les ressources essentielles proviennent de la pêche où les Kotoko sont maîtres (4), les cultures (mil, maïs, arachides) et l'élevage (bovins, caprins, ovins) (5) ne sont néanmoins pas négligés.

Bien qu'islamisés depuis relativement peu de temps, les Kotoko présentent tous les traits démographiques que l'on rencontre dans le Nord-Cameroun auprès des populations de l'Islam Noir. Ils subissent même un régime démographique plus proche de celui des Foulbé que de celui des Mandara qui, nous l'avons vu, présente encore des résurgences « païennes ».

(1) Les Bornouans ne représentent dans ce département que 4 000 personnes environ (canton de Makari surtout) et leur habitat principal est situé en Nigéria. De même les Mousgoum, qui depuis trente ans s'insèrent insensiblement le long du Logone et poussent vers le Nord (cantons de Hinalé, Zina, Lahaï et Ngodéni : 6 000 Mousgoum environ), ont leur habitat principal dans le département voisin du Mayo Danai.

(2) Pour les Arabes Choa particulièrement l'étude de H. CARBOU : « *La région du Tchad et du Ouadaï* », Paris 1912 ; pour les Kotoko et leurs précurseurs présumés les Sao, nombreuses études de J.P. LEBEUF, ainsi que « *Les populations du Tchad* » de A.M.D. LEBEUF P.U.F.-Paris-1959.

(3) Sur la symbolique de ces cités, leurs divinités protectrices, les sacrifices qui y étaient effectués, les buttes sao, les urnes funéraires, ..., voir les études de J.-P. LEBEUF dans « *Etudes Camerounaises* » et le « *Journal de la Société des Africanistes* »

(4) Voir « Le commerce du poisson dans le Nord-Cameroun » de Ph. COUTY, *mémoires ORSTOM* n° 5, Paris 1964.

(5) Voir « *L'élevage et le commerce du bétail dans le Nord Cameroun* » de H. FRÉCHOU, IRCAM, Yaoundé 1963.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

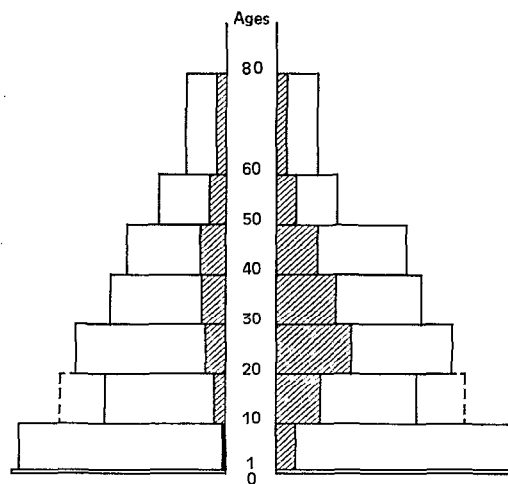
Echantillon Misoencam de 1 406 personnes (soit environ le 1/15^e des Kotoko du Cameroun) représentant une fraction de la population des villages de Goulfeï, Oulamsao, Glokotoko, Lareski, Makari, et Massaki.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

La pyramide des âges nous révèle :

- a) base étroite indicatrice d'une faible fécondité.
- b) sensible émigration de jeunes gens (groupe 10 à 20 ans) sans doute en vue d'amasser une dot suffisante (grâce à la table de survie on peut l'estimer à 500 jeunes environ).
- c) traditionnelle sous-déclaration féminine aux âges proches du mariage (estimée également à 500 environ).
- d) comme chez les Foulbé, un nombre plus important de personnes dépassant le cap des 60 ans (9,5 %), contre 5 % généralement dans les autres groupes.
- e) si sur cette pyramide nous inscrivons en grisé les personnes qui ne résident plus au village où elles sont nées, nous constatons que les Kotoko sont une des ethnies les plus casanières du Nord-Cameroun, puisque 76 % de la population totale vit toujours au village d'origine. (voir 2^e Partie, Tableau 55 page 168).



Graphique 7

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

La comparaison avec les Foulbé et un groupe de « païens » montagnards, nous montre bien que les régimes démographiques peuvent être bien différents même pour des populations voisines :

	FOULBÉ	KOTOKO	MOFOU
0-14 ans	24,5	31	43
15-59 ans	68	60	53
60 ans et +	7,5	9	4

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Indice devant laisser apparaître une légère surmortalité masculine : ici 90 hommes pour 100 femmes (0,90), ce qui dénote une émigration ou une sous-déclaration masculine de 3 à 4 % le rapport habituel se situant aux alentours de 0,94.

2.1.4. DOT ET AGE AU PREMIER MARIAGE

Nous n'avons pu malheureusement, pour ce groupe, recueillir de données précises dans ce domaine mais simplement des indications générales.

La dot moyenne dont le jeune Kotoko doit disposer pour pouvoir se marier peut s'évaluer de 15 à 20 000 francs environ (un peu moins sur Logone Birni, Mazéra) les versements en numéraires ne représenteraient qu'environ le dixième de la dot.

Il semble que la constitution de cette dot entraîne un léger retard au mariage chez les hommes, alors que les jeunes filles sont généralement mariées vers 14 ou 15 ans.

2.2. Natalité - Fécondité

2.2.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour l'échantillon considéré il a été déclaré 42 naissances vivantes survenues dans les 12 derniers mois, soit un taux de natalité générale de 29,9 *pour mille*.

Sur la base de ce taux nous pouvons évaluer à environ 600 le nombre d'enfants vivants qui naissent annuellement chez les Kotoko du Cameroun.

L'âge moyen des maternités se situe à 25 ans ce qui peut laisser supposer que les âges ont été sous-évalués de 1 à 2 ans.

2.2.2. NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME ET TAUX DE FÉCONDITÉ PAR AGE

En procédant ici également, par deux voies différentes nous arrivons à des résultats très voisins.

Si nous considérons le nombre total d'enfants mis au monde par l'effectif des femmes de 14 à 49 ans (fécondité *totale*), nous obtenons 328 naissances pour 100 femmes (3,28). Si au contraire, nous considérons les naissances survenues dans les 12 derniers mois (fécondité *actuelle*) et que, par groupes d'âges, nous les rapportons aux effectifs féminins, nous obtenons 326 naissances pour 100 femmes (3,26).

Ces résultats nous indiquent d'une part que la fécondité d'ensemble paraît étale depuis une vingtaine d'années et d'autre part que la fécondité Kotoko s'insère bien parmi celles observées auprès des deux autres représentants de l'Islam Noir au Cameroun :

Foulbé : 2,90, Kotoko : 3,26 Mandara : 3,96

L'étude des taux par groupe d'âges nous apprend que les taux s'élèvent pour les jeunes femmes du premier groupe (14-19 ans) et s'affaissent nettement après 30 ans, ce qui est également observé auprès des autres populations islamisées du Nord-Cameroun. (voir 2^e Partie, Tableau 59, Graphique 43 et Carte 13, pages 173 à 175).

2.2.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 1,59$$

2.3. Mortalité

La faible fécondité des Kotoko est heureusement compensée par une faible mortalité comme cela s'observe également chez les Foulbé.

2.3.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Pour l'échantillon considéré nous obtenons 29 décès survenus dans les 12 derniers mois, soit un taux de mortalité générale de 20,6 *pour mille*.

Ce taux est après celui des Foulbé le plus bas parmi ceux enregistrés dans le Nord-Cameroun.

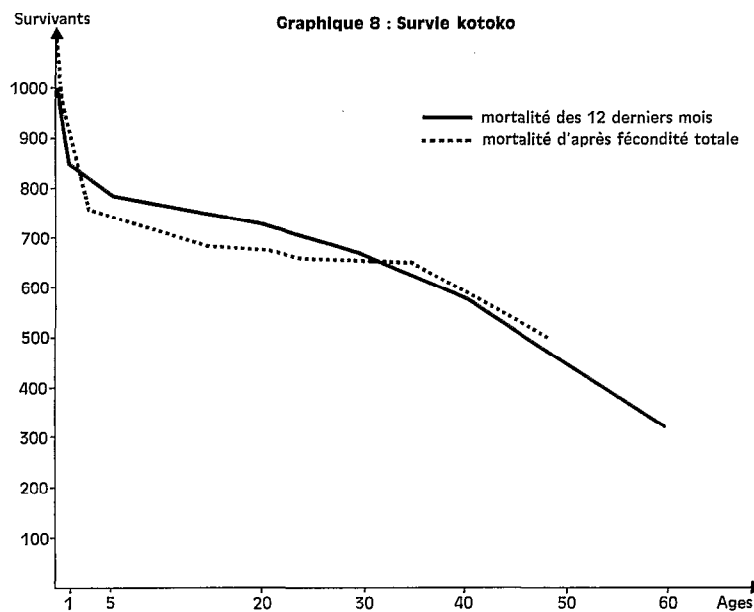
Comme pour le nombre d'enfants mis au monde par femme, la mortalité kotoko est plus proche de celle des Foulbé que celle des Mandara :

Foulbé : -20 Kotoko : 20,6 Arabes : 23 Mandara : 28

2.3.2. MORTALITÉ PAR AGE — TABLE DE SURVIE

Bien qu'offrant une mortalité générale plus faible la *mortalité infantile* (0 à 1 an) des Kotoko s'élève au niveau de celles habituellement observées dans le Nord-Cameroun, à savoir ici : $M_0 = 167$ *pour mille*. Un enfant sur six décède avant d'atteindre son premier anniversaire (1).

De 1 à 4 ans, la mortalité est nettement inférieure à celle enregistrée auprès des populations « païennes » : elle oscille entre 15 et 20 pour mille chez les Kotoko et chez leurs voisins Arabes Choa.



Les gros risques de mortalité se présentent donc pour ces groupes islamisés surtout de 0 à 1 an, alors que les populations païennes (surtout en montagne) sont décimées jusqu'à 5 ans environ.

Au-delà de 5 ans et jusqu'à 40 ans les taux sont inférieurs à 15 pour mille.

La Table de Survie suivante nous indique que la génération est réduite de moitié aux environs de 45 ans.

(1) Signalons que l'ombilic du nouveau-né est recouvert de beurre soit pendant 40 jours (Goulfeï), soit pendant 7 jours (Logone-Birni, Mazéra, où l'on donne ensuite à manger à l'enfant du beurre fondu jusqu'au 40^e jour).

TABLEAU 8

Table de survie Kotoko

(pour 1 000 enfants nés vivants, il demeure « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS
0	1 000
1	833
5	786
20	727
30	669
40	575
50	448
60	318
70	140

Si nous établissons une autre table de survie en partant, non plus des décès survenus dans les 12 derniers mois, mais de l'ensemble des enfants survivants par rapport aux enfants nés vivants (survie d'après fécondité totale), nous obtenons des courbes relativement voisines (dénotant un léger amoindrissement de la mortalité de 1 à 4 ans), ce qui plaide en faveur des résultats obtenus.

2.3.3. ESPÉRANCE DE VIE A LA NAISSANCE ET A 5 ANS

Une table de survie de la composition précédente (Tableau 8) donne une espérance de vie : à la naissance.

$$e_0 = \frac{1}{2} + \frac{2,5.S_1 + 9,5.S_5 + 12,5.S_{20} + 10(S_{30} + S_{40} + S_{50} + S_{60} + S_{70})}{S_0} = 40 \text{ ans } 7 \text{ mois}$$

et à 5 ans de

$$e_5 = 7,5 + \frac{12,5.S_{20} + 10(S_{30} + S_{40} + S_{50} + S_{60} + S_{70})}{S_5} = 47 \text{ ans } 8 \text{ mois}$$

2.4. Dynamique démographique et conclusions

2.4.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La comparaison des taux bruts de natalité et de mortalité laisse apparaître un mince accroissement annuel de 6 pour mille.

Toutefois, en tenant compte de la structure par âge de la population, cet avantage disparaît pour nous placer devant une *ethnie parfaitement stationnaire*.

2.4.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{25} \\ &= 1,59 \times 0,698 \\ &= 1,009 \end{aligned}$$

ce qui revient à dire que 100 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées, à la génération suivante, exactement par 100 autres femmes aux mêmes âges, si les conditions de fécondité et de mortalité demeurent ce qu'elles sont actuellement.

2.4.3. CONCLUSIONS

Comme il ne semble pas que la fécondité puisse s'améliorer (et que, d'autre part, elle paraît éteinte depuis une génération) seule une baisse de la mortalité pourrait permettre un léger accroissement. Mais nous avons vu que les taux de mortalité obtenus étaient très modérés pour des populations noires, à l'exception toutefois de la mortalité de 0 à 1 an.

Nous nous trouvons donc devant un groupe parfaitement stationnaire, qui ne semble avoir devant lui nulle chance d'accroissement futur.

Cette perspective est d'autant plus importante que les populations kotoko vivent au contact de populations Arabes qui, comme nous allons le voir maintenant, sont les seules populations islamisées du Nord-Cameroun à s'accroître.

LES ARABES CHOA

1. GÉNÉRALITÉS

Les Arabes Choa représentent au Cameroun une ethnie d'environ 45 000 personnes établies principalement dans l'Arrondissement de Makari (34 000) et de Fort-Foureau (4 000) mais dont certains éléments sont insensiblement descendus jusque dans l'Arrondissement de Mora (environ 6 000) et au nord de la plaine du Diamaré (plus de 1 000).

Ils déclarent être divisés en de nombreux groupes dont le plus important semble être celui des Salamat : sous-groupes : Darbiguéli, Oulat Brahim (Oulki), Oulat Heili (Amchilga), Oulat Rimen (Goulfeï), Oulat Fodé (Afadé), Oulat Migaibeul (surtout Nigéria), Oulat Habidjiné (Maltam et Ngamé).

Les autres groupes importants sont les Kawalmé (entre Makari et Massaki), les Hamadié (région de Bodo), les Sabara (riverains de l'El Beïd), les Béni-Sed, les Garadaya, les Oulat Esséla (Kousséri), les Djarafin (région de Maltam), les Oulat Issel, et les Balgé dans les yaérés au Sud de Kala Kafra.

Au point de vue démographique les Arabes Choa se distinguent des autres populations islamisées du Nord-Cameroun, car ils sont les seuls à présenter un taux net de reproduction sensiblement supérieur à l'unité (1,31), et ceci non sous l'action d'une plus faible mortalité, mais sous l'effet d'une fécondité non altérée.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

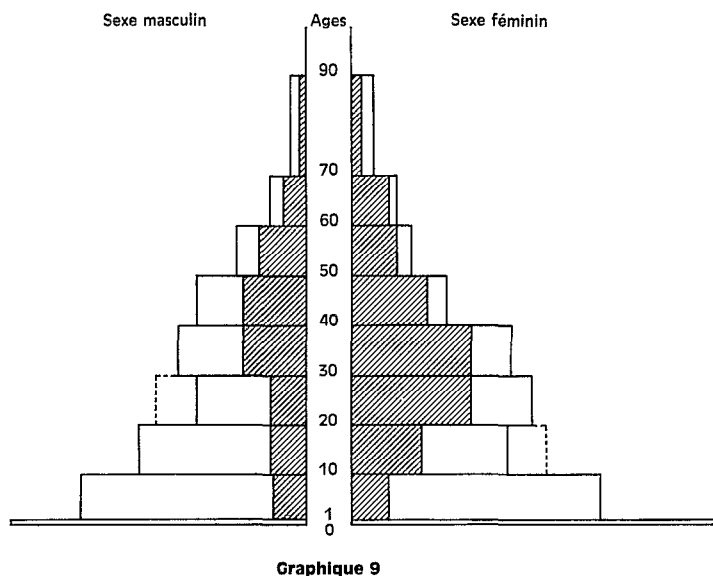
Echantillon Misoencam de 2 368 personnes (soit environ le 1/19 des Arabes Choa établis dans le Nord-Cameroun) représentant la population des villages de : Adda, Kriga, Mahana II, Manache, Ténéri I et II, Galam, Anderni I, II et III, Djimini, Doubébé Ras, Fadja, Bri-Banisset, Tagawa I, II et II, Midané, Ngamé I, Ngout I et II, Noara, M'Gré I, Niolio, Mayo Koundjo, Mélawa, Lissenié, Mour, Madina, Mafandé, Mafoulso I et II et Nagaya.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

- a) elle présente le profil élancé des populations en expansion,
- b) on remarque toujours la sous-déclaration féminine aux âges avoisinant le mariage (groupe 10 à 20),
- c) une certaine émigration masculine de 20 à 30 ans peut graphiquement être estimée à 900 personnes environ pour l'ensemble du groupe,

d) si nous inscrivons en grisé sur cette pyramide les personnes nées hors du village où elles résident actuellement nous remarquons que les Arabes se déplacent beaucoup à l'intérieur de leurs territoires (pasteurs suivant leurs troupeaux). Par rapport à la population masculine de plus de 15 ans, 47 % des hommes résident dans un village autre que celui d'origine, ce qui les classe avec les Foulbé, les Mandara, les Guidar et les Fali parmi les populations les plus mobiles du Nord-Cameroun. (voir 2^e Partie, Tableau 55 des migrations internes, page 168).



Graphique 9

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Un peu plus de jeunes que chez les Foulbé et les Kotoko (fécondité supérieure) :

0-14 ans :	34 %
15-59 ans :	58,5 %
60 ans et + :	7,5 %

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Pour l'ensemble de l'échantillon nous obtenons 90 hommes pour 100 femmes, ce qui dénoterait (comme chez les Kotoko) une émigration ou une sous-déclaration masculine de 3 à 4 % (le rapport habituel paraissant osciller autour de 0,94).

2.2. Natalité - Fécondité

2.2.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour l'échantillon considéré de 2 368 personnes il a été déclaré 96 naissances vivantes survenues dans les 12 derniers mois, soit un taux de natalité générale de 40,5 *pour mille*.

Ce taux est le plus élevé parmi les populations islamisées du Nord-Cameroun.

Sur cette base nous pouvons estimer à 1 800 environ le nombre d'enfants qui naissent annuellement chez les Arabes du Cameroun (naissances vivantes).

L'âge moyen des maternités est exactement de 27 ans, ce qui laisse supposer que les âges ont été correctement évalués à un an près.

2.2.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Le calcul des taux par âge nous montre que le moment de la plus forte fécondité se situe toujours, chez les Arabes Choa comme dans les autres groupes, de 20 à 24 ans.

La fécondité du premier groupe d'âges (14-19 ans) demeure nettement inférieure à celle du groupe suivant (20-24 ans), ce qui d'après les observations faites par ailleurs, nous laisse supposer que les Arabes ne sont pas entrés dans le cycle des fécondités décroissantes. (voir tableau suivant).

TABLEAU 9

Taux de fécondité par âge (en pour mille)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans
105	220	217	122	102	46	39

Ces taux nous permettent de calculer le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme au cours de l'ensemble de la période de procréation.

100 femmes mettent au monde 436 enfants vivants ce qui donne une mesure de la fécondité arabe au contact des populations de l'Islam Noir.

Foulbé : 290 Kotoko : 326 Mandara : 396

Signalons, à titre comparatif, que le même calcul effectué pour les populations musulmanes de l'Algérie donne un chiffre supérieur à 700 (7 enfants par femme) (1).

2.2.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 2,12$$

2.3. Mortalité

La mortalité des populations Arabes du Nord-Cameroun ne se distingue pas de celle des autres populations islamisées de ce pays.

2.3.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Pour un échantillon de 2 368 personnes, il a été observé 55 décès survenus dans les 12 derniers mois, soit un taux de mortalité générale de 23 pour mille.

(1) Etude de Léon TABAH : « La population algérienne », in *Revue Population*, Paris 1956, n° 3, page 432.

Ce taux est du même niveau que celui observé chez les Kotoko (20,6 pour mille).

A titre comparatif signalons que pour les populations musulmanes d'Algérie il a été estimé à 20 pour mille. (période 1948-1954) (1).

2.3.2. MORTALITÉ PAR AGE — TABLE DE SURVIE

La *mortalité infantile* (de 0 à 1 an) demeure élevée puisque nous obtenons un taux de 146 *pour mille*.

Mentionnons ici que les Arabes, contrairement aux autres populations du Nord, nous ont déclaré ne rien appliquer sur l'ombilic du nouveau-né après la section du cordon ombilical, et se contenter de lui laver le corps à l'eau chaude.

Toujours à titre comparatif signalons que pour les populations musulmanes d'Algérie il a été obtenu « dans trente *villes* où l'enregistrement est satisfaisant » un taux de 200 pour mille. (2).

De 1 à 4 ans mortalité bien inférieure à celles enregistrées auprès des populations païennes puisqu'elle se situe à 18 pour mille ; puis les taux sont voisins de 10 pour mille jusqu'à l'âge de 49 ans.

La table de survie nous indique que la génération est réduite de moitié à 45 ans environ ; ce résultat qui élimine les effets de la structure par âge, est voisin de ceux obtenus pour les Kotoko et les Foulbé.

A 27 ans, âge moyen des maternités de notre échantillon, il demeure 621 survivants pour 1 000 enfants nés vivants.

TABLEAU 10

Table de survie Arabe Choa

(pour 1 000 enfants nés vivants il demeure « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS
0	1 000
1	854
5	792
10	776
20	679
30	597
40	567
50	459
60	262
70	139

2.4. Dynamique démographique et conclusions

2.4.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La comparaison des taux de natalité et de mortalité laisse apparaître un accroissement annuel supérieur à 1,5 %. Il convient toutefois d'éliminer les effets de la structure par âge qui faussent la portée des taux bruts de natalité et de mortalité.

(1) Article déjà cité de M.L. TABAH.

(2) Etude citée précédemment.

2.4.2. TAUX NET DE REPRODUCTION ET « VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL »

Le calcul nous indique que 100 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées, à la génération suivante par 131 femmes aux mêmes âges, si la fécondité et la mortalité demeurent constantes :

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{27} \\ &= 2.12 \times 0,621 \\ &= 1,31 \end{aligned}$$

Si l'accroissement total est de 31 pour cent en 27 ans, ceci représente pour cette période un *accroissement annuel* de :

$$\begin{aligned} (1+x)^{27} &= 1,31 \\ \log.(1+x) &= \frac{\log. 1,31}{27} \\ 1+x &= 1,01 \\ x &= 0,01 \\ \text{soit } 1 \text{ pour cent l'an} \end{aligned}$$

2.4.3. CONCLUSIONS

Nous nous trouvons donc devant la seule population musulmane du Nord-Cameroun dont la virtualité d'accroissement paraisse assurée.

Bien que moyen, cet accroissement ne semble pas menacé dans l'immédiat par une régression de la fécondité.

La rapport numérique entre les Kotoko et les Arabes Choa du Logone ira donc de plus en plus au détriment des premiers. En supposant les émigrations nulles, les Arabes du Cameroun qui sont déjà deux fois plus nombreux que les Kotoko, le seront trois fois plus environ dans 34 ans environ, c'est-à-dire vers la fin du siècle.

B — « PAIENS » DE PLAINE

LES MOUNDANG

1. GÉNÉRALITÉS

Les Moundang représentent à plus d'un titre une des ethnies les plus complexes du Nord-Cameroun. Si leur habitat s'étend de part et d'autre du 10^e parallèle (frontière Cameroun-Tchad) ils ne constituent toutefois, dans la République Fédérale du Cameroun, qu'un ensemble d'environ 35 000 personnes établies principalement dans l'Arrondissement de Kaélé (1).

Leur origine retient d'abord l'attention. Les Moundang se seraient établis à Kaélé depuis treize générations nous a-t-il été précisé. Mais ceci n'explique pas certains caractères de leur civilisation : souvent une case *à toit plat*, tout à fait inadaptée à la pluviométrie locale, subsiste dans les « sarés » et vient incontestablement du « Nord » (elle peut, de plus, être séparée en deux ou trois pièces grâce à un pilier central où sont façonnées des étagères, ce qui ne se rencontre pas ailleurs) ; des calebasses teintées en rouge et décorées, comme celles que l'on rencontre chez les Mandara ; les danses (où quelques femmes tournent en rond en chantant à l'intérieur d'un cercle d'hommes) certains chants (mélopées) accompagnés au violon (2) ; le fait que même jadis les forgerons semblent n'avoir jamais eu la charge de l'enterrement et n'avoir jamais constitué un groupe endogame ; ces éléments et d'autres encore (tel l'ancien Zabou Léré, sorte de « Ramadan » où il faut observer durant une lune certaines règles de conduite ayant un sens moral : ne pas trop boire, ne pas battre sa femme, etc...) pourraient dénoter une ancienne origine sahélienne et même un contact prolongé avec l'Islam (3).

Un vieux chef Moundang nous a confirmé dans notre impression en nous citant les six emplacements successifs où ses ancêtres se seraient établis avant d'arriver dans la plaine de Kaélé.

L'étape la plus lointaine dont on parle est située dans le Bornou à Birni Gizirgama, puis viennent toujours dans le Bornou, Birni Mogono, Birni Koukawa (« Birni » signifie « ville » en bornouan), puis après Dikoa, Maïdougouri, et enfin Léré (via Guider ?).

(1) Où il en est dénombré 30 000 environ ; 5 000 autres Moundang se répartissent dans les Arrondissements de Garoua, Mindif, Guider, Maroua et Tcholliré (chiffres administratifs de 1959). Les Moundang du Tchad étaient au nombre d'environ 60 000 à la même période, ce qui représenterait, pour l'ensemble du groupe, une importante ethnie de 95 000 à 100 000 personnes.

(2) Voici la traduction d'un chant d'amour Moundang :
« Où as-tu été ma fille au long cou (long comme un toit de case)
Où as-tu été ma fille au cou plissé
Tes yeux brillent comme l'étoile au petit matin »

(3) Les groupes du Nord qui semblent avoir conservé avec le plus de pureté la civilisation dite « paléonigritique » (Mafa, Mofou) n'attribuent pas à l'enfant un prénom déterminé à l'avance qui indique son rang de naissance. Par contre les Foulbé donnent à l'enfant un prénom selon son rang de naissance ; et certains groupes « païens » font de même : Kapsiki, Hina, Daba, Goudé, certains Fali et les Moundang.

Mais de nombreux caractères authentiquement « païens » apparaissent également, par exemple, certains anciens (Passiri) sont enterrés avec une peau de mouton autour des reins et seuls d'autres anciens peuvent manger la viande de l'animal sacrifié ; les jumeaux, jadis tués, étaient à l'époque suivante souvent confiés à des forgerons.

Mais dans quelle catégorie mettre le mécanisme de la dot qui n'offre dans aucune ethnie un caractère aussi mercantile ? Le principal de la dot (mais il y a beaucoup d'accessoires comme nous le verrons plus loin) consiste en un versement de 4 bœufs. Si une femme quitte son mari de sa propre autorité, ses parents ou son nouveau mari sont obligés de restituer la dot versée. Mais on soustraira un bœuf par enfant mis au monde, de telle sorte qu'au quatrième enfant il n'y a plus de remboursement à effectuer (ce système se rencontre également ailleurs de façon plus ou moins accentuée). Toutefois l'originalité consiste ici dans le fait, qu'après un quatrième enfant, le père peut reprendre sa fille pour la remarier à un nouveau candidat ou même à son précédent mari, contre à nouveau un versement de 4 bœufs en principal. Le système est tellement ancré qu'il se prolonge de la façon suivante : il est rare qu'un jeune homme puisse, lors de son mariage, payer l'intégralité de la dot, mais il espère pouvoir le faire après son mariage s'il a la chance d'être le père d'une fille grâce à la dot qu'il percevra à son tour (souvent lorsque la fille est encore toute enfant).

Païens de plaine figurant dans cette étude

- 1 - Moundang
- 2 - Riverains du Logone
 - 2^A Massa
 - 2^B Mousgourm
 - 2^C Toupouri
- 3 - Guidar ou Mbaïnawa
- 4 - Guiziga (thors Loulou)

Lacunes:

- a - Mambay
- b - Bata



Ainsi donc les Moundang nous apparaissent comme un groupe composé en majeure part d'anciens éléments sahéliens ou même « islamisés en dissidence » qui se seraient greffés sur différents groupes « païens » locaux (1).

Les Moundang conservent toujours le souvenir de leurs nombreux clans (2), mais nous ne nous y aventurerons pas car la règle d'exogamie ne paraît plus uniformément observée contrairement à ce qui se rencontre par ailleurs.

On peut se demander si ces dérogations de plus en plus nombreuses, de même que la possibilité nouvelle de mariages entre cousins germains (fait exceptionnel chez des « païens »), ne proviennent pas de l'influence peule.

On ne peut parler des Moundang sans signaler l'engouement étonnant de ce groupe pour ce qu'il est convenu d'appeler l'évolution. Le taux de scolarisation y est le plus élevé du Nord. Le christianisme s'y est développé bien plus vite qu'ailleurs, et la religion musulmane aussi. La culture du coton semble s'y être étendue au point d'avoir, en certains lieux, chassé le mil nourricier (qui est « importé » assez souvent de l'arrondissement voisin de Mindif). La charrue et les bœufs attelés ne sont plus des nouveautés. En contre-partie les cases peu soignées donnent une apparence d'abandon, et de l'artisanat local il reste bien peu de choses (3).

Pour conclure cette présentation d'un groupe en pleine évolution, on ne saurait trop souhaiter une particulière attention des pouvoirs publics et privés à l'égard de ceux, qui ayant jeté par dessus bord tout leur passé, se sont offerts avec un caractère et une tenacité remarquable au renouveau qui leur a été proposé (4).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 3 069 personnes (soit environ le 1/11^e des Moundang du Nord-Cameroun) représentant la population de 604 sarés (moyenne de 5 habitants par saré) situés dans les villages de : Boboyo, Goudjoing-Passiri, Goudjoing-Kissing, Zakalang Ouro, Gaban, Bamaguidjiné, Mopomarbé, Djamboutou, Magrogong, Dougour-bé, Léra, Lara, Gohing Zoua et les quartiers Kilimendéré (urbain) et Tchabiel (rural) de Kaélé.

Villages tirés « au hasard » (avec une table de Fisher et Yates) sur une base de sondage donnant la liste des villages et quartiers, en laissant à ces derniers une chance de sortie proportionnelle à leur importance numérique.

(1) Un ancien auteur, M. BRUSSEaux, parle des « Souméia » (in Lembezat : « *Les populations païennes du Nord-Cameroun* » P.U.F. 1961). Pour notre part signalons le clan des « Soumoïda » au village de Goudjoing Passiri (canton de Boboyo) composé de ceux qui auraient été jadis asservis par les Foulbé. Peut-être s'agit-il des mêmes.

(2) A titre de curiosité signalons qu'à Gaban il existe un clan nommé Zatoké qui groupe les gens d'origine Mofou (nous en retrouverons partout) et qui sont « forgerons ».

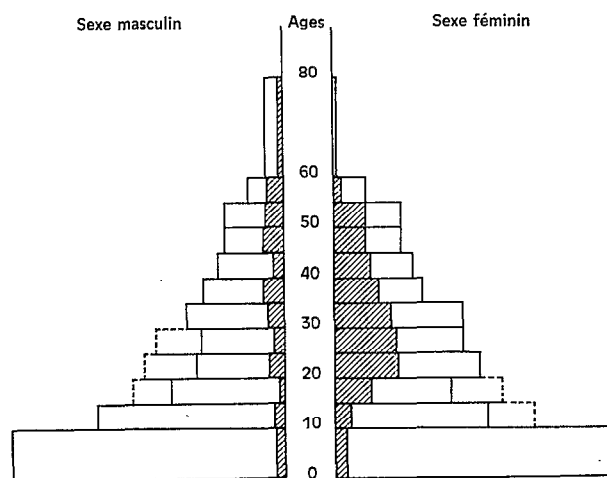
(3) Quelques tabourets taillés dans une seule pièce de bois et décorés en pyrogravure, ainsi que la belle poterie Moundang au long col.

(4) Ceci n'empêche par les Moundang de se distinguer également par une habitude étrange : de nombreux Moundang — hommes ou femmes — vont régulièrement à l'hôpital adventiste de Koza (et même dans des hôpitaux situés en Nigéria) — ce qui représente de longues distances — pour obtenir un certificat médical attestant qu'ils « ne sont pas sorciers » ; un papier de ce genre leur permettant de vivre dans leur village sans être suspectés de pratiques troubles par leurs concitoyens.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

La pyramide Moundang ne se distingue pas particulièrement de celles des autres groupes « païens » en accroissement :



Graphique 10

On y remarque toujours :

a) une sous-déclaration féminine aux âges voisins du mariage, qui peut être estimée graphiquement à environ 1 000 jeunes filles pour l'ensemble du groupe (au Cameroun).

b) une émigration bien marquée d'hommes jeunes (15 à 30 ans) que nous pouvons tenter d'estimer (grâce à la table de survie) à 1 400 personnes environ pour l'ensemble des Moundang camerounais. D'après nos questionnaires, cette émigration paraît très diffuse ; elle s'orienterait toutefois principalement sur les villes du sud (armée, gendarmerie), puis sur le Tchad, ensuite sur le centre de Garoua, et enfin sur l'arrondissement de Mora.

c) si sur notre pyramide nous inscrivons en grisé les personnes qui ne sont plus établies au village où elles sont nées, nous nous apercevons que les Moundang se déplacent très peu à l'intérieur de leur terroir camerounais ; on peut même, en comparant avec les migrations internes d'autres ethnies, dire qu'elles paraissent plus faibles chez les Moundang que dans les autres groupes (voir 2^e Partie, tableau 55). Cette fixité relative est surtout remarquable chez les femmes. Nous retrouvons dans ces chiffres ce que nous disions dans nos « Généralités » au sujet de l'affadissement de l'exogamie clanique.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'AGES

Les proportions rejoignent celles des groupes en expansion :

0 - 14 ans	47 %
15 - 59 ans	49 %
60 ans et +	4 %

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Dans notre échantillon il s'établit à 93 hommes pour 100 femmes (0,93).

En tenant compte des sous-déclarations féminines et de l'émigration masculine, il monte à 0,94.

Ces rapports sont conformes à ceux enregistrés auprès des principales populations du Nord.

2.1.4. SCOLARISATION — LANGUE PARLÉE — RELIGION

Dans notre échantillon, sur 739 enfants scolarisables, 342 déclarent fréquenter l'école. Cette scolarisation « approximative » (1) de 46 % des effectifs scolarisables est la plus forte du Nord-Cameroun (voir 2^e Partie, tableau 65 page 182).

Langue parlée : seuls parmi les 604 sarés visités, tous les habitants de 55 d'entre-eux ne s'expriment qu'en Moundang (9 %). Dans tous les autres sarés (91 %) une personne au moins parlait le fulfuldé ou le français.

Par rapport à la population totale (de notre échantillon de 3 069 personnes) :

- 40 % des habitants ne parlent que le Moundang
- 46 % parlent également le fulfuldé
- et 14 % parlent de plus le français.

Ces proportions nous indiquent, une fois de plus, que les Moundang sont, parmi les ethnies « païennes » du Nord-Cameroun, ceux qui sont entrés le plus en contact avec l'« extérieur ».

Religion déclarée dans notre échantillon :

- 77 % des Moundang sont demeurés « païens »
- 13 % sont chrétiens (catholiques ou protestants)
- et 10 % sont musulmans

Près d'un quart des Moundang de notre échantillon a donc abandonné la religion ancestrale, ce qui représente également le record du Nord-Cameroun. (à l'échelon ethnique).

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. ETHNIE DE L'ÉPOUSE

Sur 838 épouses ou veuves de notre échantillon, 33 seulement appartenaient à des ethnies différentes (4 %). Nous trouvons donc, également chez les Moundang, une *ethnie presque exclusivement endogame*, puisque : 96 % des épouses ou veuves sont Moundang

- 2 % des épouses ou veuves sont Foulbé
- 1 % des épouses ou veuves sont Toupouri
- 1 % des épouses ou veuves sont Guisiga ou Mousgoum

(voir 2^e Partie, tableau 69, page 183).

(1) Nous parlons de scolarisation « approximative » car souvent des jeunes de plus de 14 ans vont à l'école primaire. Nous avons toutefois adopté pour tous les groupes le système suivant : faire le rapport de ceux déclarant fréquenter l'école aux effectifs 6-14 ans.

2.2.2. ETUDE DE LA DOT

Le dépouillement de 300 dots moundang (100 versées avant 1939, 100 versées de 1940 à 1951, et 100 versées de 1952 à 1963 (1)), nous apporte les enseignements suivants :

a) *Composition* (pour la période 1952-1963)

Comme dans les autres groupes la dot se compose

de numéraire : bien que l'importance des versements en argent ait sensiblement augmenté depuis 1940 (voir 2^e Partie, tableau 70, page 184) la part du numéraire reste faible par rapport à la valeur totale de la dot (1/18^e environ) : au cours de la période 1952-1963, la moyenne des versements (pour 100 dots) s'établit à 2 730 francs par dot ;

d'animaux : le principal de la dot moundang consiste en un versement de 4 bœufs (en moyenne), mais on trouve également dans presque toutes les dots des offrandes de chèvres (moyenne de 18 par dot), de boucs et de poulets ;

d'aliments : principalement le mil (moyenne de 60 kgs par dot) et le sel, puis des versements symboliques de gombo, césame, piment, huile d'arachide, tabac.

Il convient de faire une place particulière à la noix de kola qui prend une place de plus en plus importante dans la dot moundang : 56 noix de kola en moyenne par dot (chez les Foulbé, la noix de kola constitue un des éléments importants de la dot) ;

de pièces d'habillement : les pagnes, boubous, gandouras, occupent également une place de plus en plus grande (10 en moyenne par dot).

de travail pour la belle-famille : ces prestations de fréquence variable, consistent essentiellement en construction de case (1 dot sur 8), journées de culture dans les champs de la belle famille, confection de bandes de « paille » pour la couverture des toits, de seccos, de fagots de bois, de perches.

Mentionnons ici les offrandes traditionnelles de houes qui demeurent importantes (moyenne de 14 houes par dot) ;

d'offrandes nouvelles : elles consistent principalement en parfums, pommades, chaussures, savons et parapluies. Ces offrandes apparaissent beaucoup plus fréquemment chez les Moundang que dans les autres groupes « païens » du Nord. (notons toutefois que chez les islamisés, foulbé et mandara, les présents de parfumerie sont un élément important de la dot).

b) *évaluation*

Durant la période 1952-1963, la valeur *moyenne* d'une dot moundang peut être évaluée à 50 000 francs C.F.A. Les offrandes qui ont le plus de valeur sont : les bœufs (25 à 30 000), les boucs et les chèvres (9 à 10 000) et les pagnes (3 à 4 000).

c) *évolution dans le temps*

La lecture du tableau 70 de la 2^e Partie indique :

augmentation notable et constante du numéraire (de 118 F à 2 730 F), *des pagnes* (de 1 à 10), et *de la kola* (de 1 à 56).

Ces accroissements se rencontrent également dans les autres groupes « païens » du Nord (mais dans des proportions différentes) ; par contre contrairement aux autres groupes « païens », les moundang accroissent leurs offrandes *de mil* : ceci paraît être lié à la diminution de la culture traditionnelle du mil (au profit du coton) et à la crainte de disette que cet abandon engendre (nous avons déjà signalé que le mil provient de plus en plus souvent de l'arrondissement voisin de Mindif (Foulbé)).

(1) La coupure de 1952 a été retenue car cette date correspond à l'introduction de la culture du coton dans le Nord, dans la plupart des groupes.

régression du nombre des caprins offerts (de 26 à 18) ; ceci se constate également chez les voisins Guiziga de façon plus notable encore (de 18 à 9), ainsi que dans de nombreux autres groupes (Guidar, Hina, Daba, Fali).

si au sein de chaque ethnie, il existait une relation entre le niveau de vie et la valeur de la dot, on pourrait dire que le niveau de vie des Moundang a sensiblement augmenté depuis 25 ans (ceci ne se remarque pas dans de nombreux groupes).

d) périodes de versement et bénéficiaires

Ici l'évolution vers le mariage « à crédit » est également bien marquée. Alors qu'en 1939, 66 dots sur 100 étaient payées *intégralement* avant le mariage, il n'en était de même que pour 28 d'entre elles durant la dernière période. Ceci se remarque dans de nombreux groupes : (voir 2^e Partie, tableau 71, page 185). Les bénéficiaires sont toujours le père et la mère, mais les offrandes faites aux collatéraux de la jeune fille semblent augmenter en fréquence.

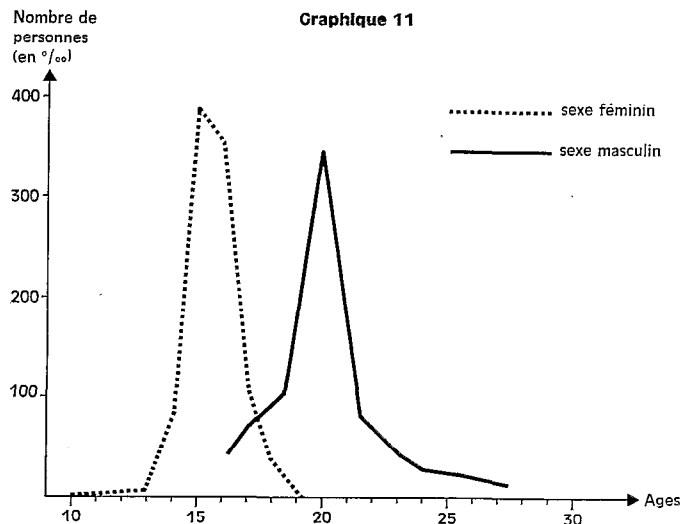
e) ressources

La participation de la famille de l'époux au paiement de la dot semble demeurer constante et peut s'évaluer à environ la moitié des versements. Notons l'apparition (très faible) du recours à l'emprunt. Voir 2^e Partie, tableau 72, page 186.

Le montant de la dot ne semble pas avoir une répercussion sur l'âge au 1^{er} mariage des hommes, comme nous allons le voir maintenant.

2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE

Le mode de l'âge au mariage se situe à 15 ans pour les femmes et 20 ans pour les hommes. Bien que le montant de la dot soit relativement élevé il ne semble pas en résulter un retard au mariage pour les hommes ainsi qu'en témoigne le graphique suivant. Notons pour les « hommes » sur le graphique 39 de la 2^e Partie la similitude de la courbe moundang et foubé ; et pour les « femmes » sur le graphique 40 de la 2^e Partie la position médiane des Moundang entre les « paléonigritiques » et les Foubé (p. 169-170).



2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Environ 2/3 (64 %) des hommes mariés sont monogames, ce qui s'observe généralement chez les autres groupes « païens »,

Sur 554 hommes mariés :

354 ont	1 épouse	(64 %)
154 ont	2 épouses	(28 %)
31 ont	3 épouses	(5 %)
9 ont	4 épouses	(2 %)
et 6 ont	5 épouses ou +	(1 %)

ce qui représente, *en moyenne*, 149 femmes pour 100 hommes mariés (Guidar 142, Daba 159). Voir 2^e Partie, tableau 56, page 170.

On observe ici comme auprès des autres populations « païennes », que plus un homme est âgé et plus il a tendance à être polygame.

TABLEAU 11

Nombre d'épouses pour 100 hommes mariés selon l'âge du mari

— de 20 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 - 59 ans	60 ans et +
100	102	117	142	158	174	194

Alors que nous avons eu parfois l'occasion de noter des similitudes avec les Foulbé, il convient ici de remarquer qu'en ce qui concerne la polygamie le comportement des Moundang est identique à celui des « païens » en général. Voir 2^e Partie, graphique 41, page 171.

2.2.5. NOMBRE DE MARIAGES SELON L'ÂGE DE LA FEMME

Sur 480 femmes mariées ou veuves :

518 ont été mariées	1 fois	(61 %)
184 ont été mariées	2 fois	(22 %)
92 ont été mariées	3 fois	(11 %)
22 ont été mariées	4 fois	(3 %)
et 4 ont été mariées	5 fois et +	(3 %)

Ce qui représente, *en moyenne*, 167 mariages pour 100 femmes mariées ou veuves.

Notons ici la position médiane des Moundang bien situés entre les islamisés et les montagnards (Foulbé : 273, Mandara : 218, Moundang : 167, Daba : 153, Hina : 142, Mofou : 124) ; voir 2^e Partie tableau 57.

Le nombre des remariages croît évidemment avec l'âge ; à partir de 30 ans les femmes moundang ont, en moyenne, été mariées 2 fois, ce qui est également un chiffre intermédiaire entre ce qui s'observe auprès des groupes islamisés et des groupes de montagne (voir 2^e Partie graphique 42, page 172).

Il convient peut-être ici de rappeler qu'après un quatrième enfant mis au monde les parents de la femme n'ont pas à rembourser la dot perçue (voir « généralités ») ; la suppression autoritaire de cet abus contribuerait peut-être à la stabilité des unions.

2.2.6. NOMBRE D'ENFANTS SELON LE NOMBRE DE MARIAGES

Comme pour les autres groupes, ce sont les femmes mariées 2 fois qui ont mis le plus d'enfants au monde.

Rappelons que cette observation est simplement due au fait que les femmes mariées 2 fois sont, en moyenne, plus âgées (et par conséquent plus avancées dans le cycle de procréation) que les femmes mariées une seule fois.

100 femmes mariées 1 fois ont mis au monde 409 enfants

100 femmes mariées 2 fois ont mis au monde 449 enfants, et

100 femmes mariées 3 fois ou davantage ont mis au monde 366 enfants.

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour un échantillon de 3 069 personnes nous obtenons 116 naissances vivantes survenues dans les 12 derniers mois, soit un taux de natalité générale de 37,8 *pour mille*.

Sur la base de ce taux nous pouvons évaluer à 1 150 environ le nombre d'enfants vivants qui naissent annuellement parmi les Moundang de l'arrondissement de Kaélé.

L'âge moyen des maternités est de 26 ans.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR AGE

L'examen des taux de fécondité par âge nous indique, comme par ailleurs, que c'est de 20 à 24 ans que les taux sont les plus élevés.

Toutefois passé l'âge de 30 ans les taux décroissent fortement ce qui s'observe également dans les groupes dont la fécondité est menacée (Mandara, Fali, Foulbé) contrairement aux « païens » de montagne où elle demeure élevée jusqu'aux derniers âges de la procréation. (Voir 2^e Partie graphique 43, page 174).

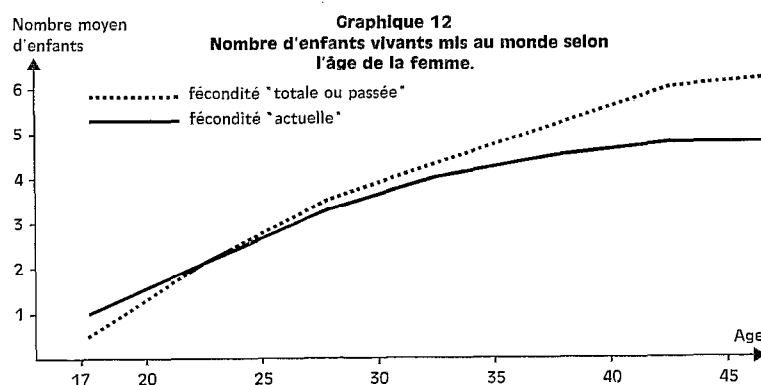
TABLEAU 12

Taux de fécondité par âge (en pour mille)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans
163	232	224	147	70	52	10

A l'aide de ces taux il est possible de calculer que de 14 à 49 ans 100 femmes moundang mettent au monde actuellement, et en moyenne, 465 enfants.

Ce résultat est modéré pour une population « païenne ». Il semble bien que ce groupe soit entré dans la phase des fécondités décroissantes, ce qui s'observe lorsque les taux aux premiers âges s'élèvent, alors que ceux des derniers âges s'abaissent. Ce phénomène (également observé chez les Guidar, proches des Moundang à de nombreux points de vue) apparaît sur le graphique ci-dessous où la fécondité « actuelle » est mise en parallèle avec la fécondité « totale ou passée » (d'il y a 20 ans environ).



2.3.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 2,27$$

2.3.4. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Sur 801 femmes âgées de plus de 16 ans, 75 sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage, ce qui nous donne un indice de stérilité « relative » d'environ 10 %, ce qui s'observe auprès de nombreuses populations « païennes » (Mafa : 10 %, Hina : 11 %, Daba : 13 %).

2.4. Mortalité

Pour cet échantillon nous avons dû renoncer à utiliser le nombre de décès survenus au cours des 12 derniers mois, car les résultats, trop optimistes, ne s'accordaient pas au profil de la pyramide Moundang.

Nous avons déjà vu toutefois qu'il est possible de procéder par une autre méthode qui consiste à déterminer les coefficients de survie en calculant les enfants demeurés survivants par rapport à la fécondité « totale ». Mais cette méthode ne donne qu'une mesure de la mortalité ayant affecté la dernière génération, et non de la mortalité de l'instant.

Les résultats des deux procédés s'accordent néanmoins pour dire qu'à l'âge de 5 ans il ne subsiste que 750 enfants sur 1 000 nés vivants.

La *vie médiane* des Moundang (âge auquel la génération est réduite de moitié) se situerait d'après cette table à 26 ans, ainsi que le montre l'amorce de la table de survie suivante :

TABLEAU 13

Table de survie Moundang

(pour 1 000 enfants nés vivants il demeure « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS
0 ans	1 000
3 ans	812
6 ans 5 mois	692
9 ans 6 mois	667
15 ans 3 mois	589
19 ans 2 mois	559
24 ans	509

Il semble bien, d'après cette table, que nous soyons, chez les Moundang, à un niveau de mortalité situé à mi-chemin de la mortalité massa et de la mortalité guidar, ce qui donnerait un taux de mortalité générale compris entre 25 et 29 pour mille

Quelques précisions sur l'accouchement et l'allaitement moundang (à titre d'information).

Pour un échantillon de 301 accouchements nous avons obtenu les résultats suivants :

- le cordon ombilical a été tranché
 - 266 fois par la matrone locale
 - 14 fois par un membre de la famille (grand-mère, père, etc...)
 - 11 fois par une amie
 - 6 fois par la mère elle-même
 - et 4 fois seulement (1 %) par une infirmière (dispensaire, hôpital).
- l'instrument utilisé est ici comme ailleurs :
 - 216 fois une tige de mil fendue
 - 78 fois une paille de secco fendue
 - 5 fois une paire de ciseaux
 - et 2 fois un couteau.

Ces chiffres nous indiquent que les Moundang ne se distinguent pas des autres groupes « païens » dans ce domaine.

Alors que les populations du Nord-Cameroun enduisent le corps et l'ombilic de l'enfant d'une composition qui leur est particulière (1), les Moundang semblent mêler indistinctement tous les procédés connus. A titre de curiosité voici le résultat des différentes combinaisons obtenues :

- 99 charbon de bois + huile d'arachide
- 62 charbon de bois + beurre
- 61 terre ocre + charbon de bois + huile d'arachide
- 43 terre ocre + huile d'arachide

(1) Les « païens » utilisent généralement de la terre ocre mêlée à de l'huile de caïlcédrat (plaine ou montagne) ou à une huile de poissons (riverains du Logone) ; les islamisés, du beurre fondu et du charbon de bois pilé.

12 cendres + huile d'arachide
 5 beurre fondu seul
 4 terre ocre + beurre
 4 médicaments dispensaire
 3 médicaments hôpital
 3 huile d'arachide seule
 2 terre ocre + huile de caïlcédrat
 1 charbon de bois + huile de caïlcédrat
 1 terre ocre + huile de césame
 et 1 cendre seule

Comme ailleurs cette application est principalement effectuée le 3^e ou 4^e jour après la naissance, et est renouvelée durant une période très variable allant de 5 jours à 1 mois.

Notons de suite que ces compositions huileuses ont également pour rôle de protéger l'enfant du froid et des mouches.

En ce qui concerne l'allaitement, le premier lait est toujours rejeté et l'allaitement ne commence en général qu'entre le 3^e et le 7^e jour après la naissance. Avant l'enfant est, presque toujours, alimenté avec de l'eau bouillie et du lait de vache bouilli, mais parfois aussi par une autre femme.

La durée totale de l'allaitement varie principalement de 2 à 3 ans, mais l'enfant reçoit un aliment complémentaire (bouillie de mil) à partir du 6^e mois (35 %) ou du 12^e mois (65 %).

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX NET DE REPRODUCTION

$$R_0 = R_b \times S_{26}$$

où R_b est le taux brut de reproduction

et S_{26} le nombre de survivants à l'âge moyen des maternités

$$= 2,27 \times 0,500 = 1,14$$

c'est-à-dire que 100 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées, aux mêmes âges, à la génération suivante par 114 femmes.

Le *taux intrinsèque d'accroissement naturel* annuel extrait de ce résultat, qui élimine les effets de la structure par âge, est égal à environ 0,005, soit 0,5 % l'an.

2.5.2. CONCLUSIONS

Il semble donc que les Moundang offrent l'image d'un groupe qui s'accroît mais de façon modérée.

Cette ethnie, avide de savoir et de nouveautés, gagnerait par conséquent beaucoup à recevoir régulièrement et en brousse les conseils éclairés d'hygiène et de puériculture de personnes qualifiées.

Paraissant être entrés dans la période où leur fécondité devient décroissante, ils ne pourront d'ici une génération maintenir un accroissement de leurs effectifs que dans la mesure où la mortalité reculera, surtout durant les 5 premières années de la vie.

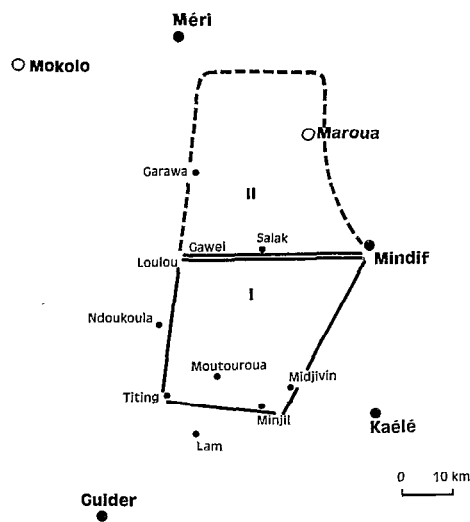
LES GUIZIGA

1. GÉNÉRALITÉS

Les Guiziga représentent un groupe « païen » d'environ 55 000 personnes (1), ce qui les situe au point de vue numérique au cinquième rang des populations camerounaises du Nord après les Foulbé, les Mafa, les Toupouri et les Massa.

Etablis presque exclusivement (2) dans la partie occidentale du département du Diamaré, leur habitat peut se scinder en deux grandes zones.

Une zone purement Guiziga inscrite dans le quadrilatère Loulou-Mindif-Minjil-Titing (et englobant les cantons de Moutouroua, Midjivin, Ouzal Loulou, Gawel et Ndoukoula) dont les abords sont peuplés de Foulbé à l'Ouest (Ndoukoula, Gawel) et au Nord (Zongoya, Salak, Yakang, Djappaï), de



CARTE 6

Moundang à l'Est (Boboyo, Kaélé) et de Guidar ou Mbaïnawa au Sud (Mbourou, Lam). La densité de ce terroir (voir carte ci-contre zone I), où vivent environ 30 000 Guiziga, peut être évaluée à 25 Hbs au km².

(1) Estimation de la population actuelle d'après les données administratives antérieures à 1960.

(2) A l'exception des 2 000 Guiziga descendus de Loulou et établis dans les cantons de Boula, Mofou Sud, Hina et Gawar de l'arrondissement de Mokolo.

Dans la deuxième zone (II) située au Nord de l'axe Mindif-Loulou, et qui s'étend jusqu'au nord du département, le peuplement est beaucoup plus hétérogène ; quelque 23 000 Guiziga y vivent enchevêtrés aux Foulbé et aux Mofou de plaine.

Avant la conquête Foulbé au début du siècle dernier, les Guiziga étaient très vraisemblablement les maîtres du sol de ces deux zones dont les chefs-lieux devaient être Roum (Moutouroua) au Sud et Marva (Maroua) au Nord.

Mais depuis la domination peule, la pureté ethnique de ce groupe, sans doute surtout chasseur à l'époque (1), semble s'être fortement altérée.

D'incontestables brassages avec les Moundang et peut-être les Mbaïnawa ont effacé de nombreuses coutumes originelles. Si on retrouve vivantes quelques traditions sur le massif de Loulou, escarpement rocheux qui prolonge le pays Mofou au-delà de la passe de Boula, par contre dans la plaine (cotonnière) où la plupart vivent, les tabous d'hier ont disparu.

Ce n'est plus le « forgeron » qui a seul la charge des enterrements, ce qui est encore vrai à Loulou, et il n'est par conséquent plus défendu de s'allier aux familles « forgeronnes » hier encore endogames (les chefs des villages de Zibou et de Moumour par exemple ont des épouses « forgeronnes »). Les poteries sont modelées par tous. De plus la circoncision fait son apparition bien que le paganisme demeure. Aux lanières de cuir qui gardaient la pudeur des femmes sont substitués des linges souvent loqueteux. Mais les scarifications du visage et des bras, les dents taillées en pointe, et les cheveux rasés au-dessus des tempes se rencontrent encore souvent (2).

Les principales fêtes annuelles sont nommées Mogouldom et Mobsar. Les danses qui les animent sont des piétinements de groupe animés par un maître du chant. Comme chez les Mafa et les Mofou on ne donne pas un prénom à l'enfant selon son rang de naissance, mais ici le sacrifice tri-annuel d'un bovin (maraï) n'a pas lieu (pas de bœuf de case).

Certains hauts-fourneaux, aujourd'hui délabrés, rattacheraient également les Guiziga à l'ancienne civilisation africaine (paléonigritique), ainsi que la tradition selon laquelle un des rameaux Guiziga serait issu de Goudour (encore) en pays Mofou.

Mais il semble bien que ces éléments « paléonigritiques » ont été noyés sous des apports différents chassés des plaines par les cavaliers Foulbé.

La harpe pentacorde de taille moyenne, comme chez les Mofou, mais dont la caisse est renflée comme chez les Toupouri, égrène des airs que l'on retrouve chez les Toupouri et les Moundang, et qui évoquent plus les vastes perspectives des plaines inondées que la rude aridité des massifs.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon Misoencam de 1 294 personnes (soit environ le 1/42^e de l'ensemble du groupe) représentant la population des villages et quartiers de Bololo Madoura Pilem Makalta Kom, Pilem Mazaphir, Pilem Ligazang, Roum Yiwa, Zibou Gourmoy et Ganaha Tahaye. (tous ces villages sont situés dans la « zone 1 » décrite dans nos « Généralités »).

(1) Souvent les clans qui ne sont pas d'origine Moundang sont des clans de chasseurs. Des auteurs (Frobénus) considèrent également l'étui pénien comme un des éléments des anciens groupes de chasseurs.

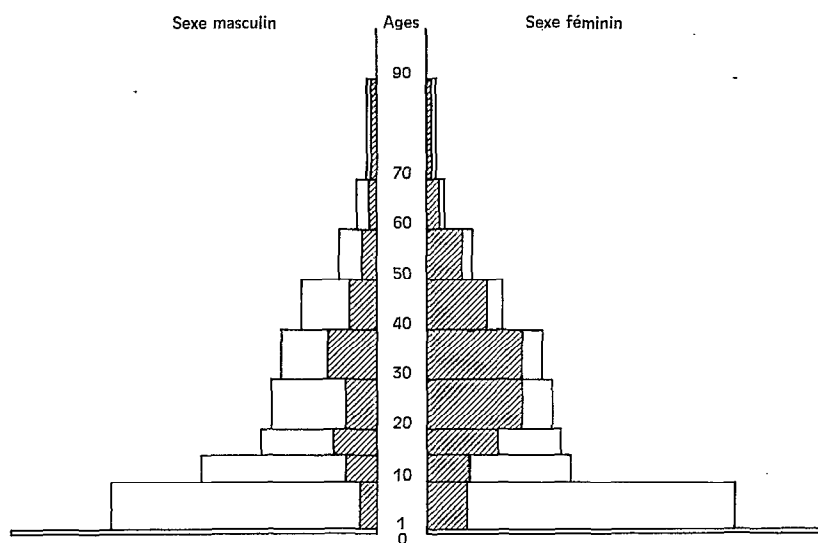
(2) Le chef du massif de Loulou, qui est également le maître des sacrifices de la montagne (descendant du premier occupant), n'a pas de scarifications, car le fils aîné du maître de la montagne en est dispensé.

Parfois des enfants ont de longues chevelures car, leurs frères aînés étant décédés, la mère pour préserver son dernier enfant, ne lui rase plus les cheveux.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

La pyramide des âges Guiziga offre l'aspect général des groupes « païens » en nette expansion :



Graphique 13

On remarque plus particulièrement

- a) une large base indicatrice d'une forte fécondité,
- b) une sous-déclaration des femmes aux âges voisins du premier mariage (groupe 10 à 20), moins marquée toutefois que dans les autres groupes,
- c) si sur cette pyramide nous inscrivons en grisé les personnes qui ne résident plus au village où elles sont nées, nous observons que les Guiziga sont, pour la population masculine, plus mobiles que les Guidar (voisins du Sud), et que les Moundang. (voir 2^e Partie, Tableau 55, page 168).

2.1.2. GRANDS GROUPES D'AGES

Voisins de ceux obtenus chez les Moundang :

0-14 ans	45,5 %
15-59 ans	50 %
60 ans et +	4,5 %

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Il s'établit exactement à 94 hommes pour 100 femmes (0,94), ce qui représente la proportion généralement enregistrée dans le Nord-Cameroun (Moundang idem).

2.2. Étude de la dot

Une étude portant sur 167 dots versées au cours de trois périodes distinctes (avant 1939 - de 1940 à 1951 - de 1952 à 1963) nous apporte les enseignements suivants :

a) composition (voir 2^e Partie, Tableau 70 page 184)

la dot est généralement constituée par :

- du numéraire (moyenne de 2 200 F par dot durant la dernière période),
- des animaux : bœufs (1 à 2), chèvres (nette régression), poulets et boucs (comme chez les Moundang également),
- des offrandes ou prestations traditionnelles : mil, bière de mil, morceaux de tabac, houes, seccos, « pailles », journées de culture ou construction de case pour les beaux-parents.

Ceci ne distingue pas la dot Guiziga des dots « païennes » de montagne, à l'exception des bœufs (1 à 2) qui, sans doute sous l'influence Moundang, se retrouvent pour les trois périodes dans 80 % des dots versées.

b) évaluation

Durant la période 1952-1963, la valeur de la dot Guiziga (voir le détail au tableau suivant) peut être évaluée, en moyenne, à 21 000 F CFA, ce qui la situe au-dessus des dots de montagne (Mofou 10 000) et en dessous des dots moundang (50 000).

TABLEAU 14

Variations des éléments constitutifs de la dot guiziga dans le temps

(la colonne « F » indique le nombre de dots — sur 100 — où l'article considéré est représenté)

	Argent	Bo-vins	Chèvres	Poulets	Boucs	Houes	Vêtements	Mil (kg)	Bière de mil (canaris)	Morceaux tabac	Seccos	« Paille »	Construction case	Culture
	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F
Avant 1939	351	1,4	17,9	3	0,6	10,8	1	25,7	8,8	2,9	1,8	2	0,2	2,9
	19	81	97	53	14	31	30	30	47	75	42	14	16	72
1940 à 1951	1 180	1,5	16,5	3	0,5	8,2	0,6	49,5	10,7	3,4	1,5	3,7	0,2	3,3
	48	78	92	66	10	70	28	50	44	82	46	22	16	74
1952 à 1963	2 188	1,7	9	1,6	0,5	4,6	1,9	30	10,6	3	0,9	0,7	0,06	2,2
	68	80	82	38	16	62	34	20	34	76	22	10	6	65

↗ = ↘ ↘ = ↘ ↗ ~ = = ↘ ↘ = ↘

c) *évolution dans le temps*

Avec une grande régularité, et comme pour tous les autres groupes auprès desquels nous avons fait une étude semblable, nous constatons que les deux *seuls postes en accroissement sont le numéraire et les vêtements* (pagnes, boubous, gandouras,...), et que les deux postes en nette régression sont les chèvres et les houes (ancienne monnaie de fer).

Si l'on tentait de comptabiliser ces accroissements et ces diminutions, il en ressortirait une diminution de valeur de l'ordre de 3 000 F.

Le tableau 14 permettra d'apprécier l'évolution des quantités moyennes et les fréquences d'apparition de l'objet (la fréquence « F » est calculée sur 100 dots : les bœufs par exemple figurent dans 81 % des dots d'avant 1939, dans 78 % des dots 1940-51, et dans 80 % des dots 1952-1963).

d) *périodes de versement et bénéficiaires*

La tendance à régler de plus en plus souvent tout ou partie de la dot après le mariage est très bien marquée chez les Guiziga (idem Moundang). Cette évolution se rencontre dans la plupart des groupes étudiés sous cet angle (Fali, Guidar,...), et ne saurait être fortuite. (voir 2^e Partie, Tableau 71, page 185).

En ce qui concerne les bénéficiaires de la dot, il apparaît que chez les Guiziga, les collatéraux de l'épouse peuvent de moins en moins prétendre à ce titre. Cette tendance à l'individualisation ne s'observe pas partout, car il est des ethnies au contraire (Moundang) où les collatéraux de la femme semblent prendre une place de plus en plus importante.

e) *ressources*

Cet affaiblissement du rôle de la famille se confirme également par l'observation des ressources qui ont permis à l'époux d'honorer sa dot : les économies personnelles de l'époux représentent une part de plus en plus grande, alors que l'aide de la famille s'amenuise. (voir 2^e Partie, Tableau 72 page 186 pour les autres groupes).

TABLEAU 15

*Evolution de la provenance des ressources
ayant permis la constitution de la dot
(en %)*

	Avant 1939	de 1940 à 1951	de 1952 à 1963
Economies de l'époux	56	61,7	74,3
Emprunts	—	—	—
Aide de la famille ...	44	38,3	25,7

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour cet échantillon il a été déclaré 71 naissances vivantes survenues dans les 12 derniers mois, ce qui représente un taux de natalité générale de 54,8 *pour mille*. Ce taux est celui d'une des fortes fécondité du Nord ainsi que nous l'évaluerons plus loin en supprimant les effets de la structure par âge.

Sur la base de ce taux nous pouvons évaluer à 1 600 environ le nombre d'enfants qui viennent annuellement au monde dans la zone purement Guiziga (zone I).

L'âge moyen des maternités est de 26 ans 7 mois, ce qui peut laisser supposer que l'ensemble des âges a été correctement recueilli à un an près.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR AGE

L'examen des taux de fécondité par groupe d'âges nous montre que la fécondité est étalée de 14 à 30 ans : (en pour mille) :

TABLEAU 16

14-19 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans
285	288	291	211	84

Il nous a déjà semblé en étudiant d'autres groupes que cet étalement est annonciateur d'une fécondité à tendance décroissante ; tendance qui, rappelons le, paraît faire pivoter les taux autour de l'axe de 30 ans, les rabaisant au-delà de cet âge et les relevant de 14 à 19 ans.

Si cette observation est justifiée, les Guiziga (de la zone I) ont dû avoir à la génération précédente la plus forte fécondité du Nord-Cameroun avec les Mafa.

Le calcul du *nombre moyen d'enfants mis au monde par femme* les situe, actuellement encore, immédiatement après les groupes de montagne les plus féconds, puisque 1 000 femmes Guiziga mettent actuellement au monde, en moyenne, 7 690 enfants vivants (contre 8 780 chez les Mafa, et 7 700 chez les Kapsiki).

2.3.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 3,75$$

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Pour cet échantillon il a été déclaré 34 décès survenus durant les 12 derniers mois, ce qui nous donnerait un taux de 26,3 pour mille. Etant donné la modicité anormale des taux entre les âges de 5 à 49 ans (aux alentours de 10 pour mille), il y a tout lieu de relever ce taux de mortalité de quelques points et de l'estimer à *environ 30 pour mille*.

La *mortalité infantile* (0 à 1 an) est au niveau habituellement observé dans le Nord-Cameroun puisqu'elle s'élève à 197 pour mille (niveau montagnard) c'est-à-dire que chez les Guiziga également 1 enfant sur 5 décède avant d'atteindre son premier anniversaire.

De 1 à 4 ans le taux de 47 pour mille peut-être estimé pour valable (le quart du précédent).

2.4.2. TABLE DE SURVIE

A l'aide de ces indications, et en relevant les taux à 15 pour mille de 5 à 9 ans, 20 pour mille de 10 à 19 ans, et 10 pour mille de 20 à 29 ans, nous pouvons esquisser la Table de Survie suivante :

TABLEAU 17

Table de survie abrégée Guiziga

(pour 1 000 enfants nés vivants il demeure « X » survivants aux âges suivants)

AGE	SURVIVANTS
0	1 000
1	803
5	655
10	606
20	485
30	436

D'après cette table la *génération* serait *réduite de moitié* (vie médiane) *aux alentours de 20 ans*, ce qui ne contredit pas les indications de la pyramide des âges, et est proche de ce qui a été observé chez les Guidar (ethnie voisine où se trouvent des éléments Guiziga émigrés, et également « cotonnière »).

Comme pour la dot, la mortalité Guiziga se situerait donc à mi-chemin de celle des groupes montagnards et de celle des ethnies franchement de plaine.

2.4.3. ACCOUCHEMENT — ALLAITEMENT

Lorsqu'un enfant vient au monde, son cordon ombilical est tranché soit avec une tige de mil, soit avec une paille de secco (sectionnées (1)). Cette opération est presque toujours effectuée chez les Guiziga par une personne appropriée (forgeronne, féticheuse ou matrone de quartier) et presque jamais par la mère elle-même (2 %).

Dans 60 % des cas (sur 50 accouchements) l'enfant est lavé avec de l'eau bouillie, puis comme ailleurs son corps est enduit de terre ocre mêlée soit à de l'huile de caïlcédrat, soit plus souvent ici à de l'huile d'arachide (parfois mais rarement charbon de bois et huile d'arachide).

L'allaitement débute en général le 2^e ou 3^e jour après la naissance (64 %), parfois après, et plus rarement le premier jour (16 %). Il ne semble pas qu'il y ait de règles fixes au sujet du rejet du premier « lait » car les réponses se partagent.

Les femmes déclarent presque toujours allaiter l'enfant durant 2 à 3 ans, mais lui donne un aliment complémentaire (boule) généralement aux environs de 1 an.

Les renseignements recueillis sur ce sujet chez les Guiziga ne diffèrent pas tellement de ceux obtenus dans les massifs voisins.

(1) Chez les Mafa, « païens montagnards », le cordon est sectionné *après* l'expulsion du placenta (pour éviter une hémorragie). Il en est vraisemblablement de même chez les Guiziga.

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX NET DE REPRODUCTION

Le calcul nous indique que 1 000 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées à la génération suivante et aux mêmes âges (à mortalité et fécondité égales) par 1 690 femmes :

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{27} \\ &= 3,75 \times 0,451 \\ &= 1,69 \end{aligned}$$

2.5.2. TAUX INTRINSÈQUE D'ACCROISSEMENT NATUREL

Issu du taux net de reproduction, il nous indique la virtualité d'*accroissement annuel* des Guiziga durant la génération à venir :

$$\begin{aligned} (1+a)^{27} &= 1,69 \\ \lg(1+a) &= \frac{\lg 1,69}{27} \\ 1+a &= 1,019 \\ a &= 0,019 \\ &\text{soit environ } 2 \text{ pour cent} \end{aligned}$$

2.5.3. CONCLUSIONS

Nous trouvons donc chez les Guiziga un des plus forts taux d'accroissement du Nord-Cameroun (voir 2^e Partie, Carte 15, page 181).

Si ce rythme d'accroissement est également valable pour les Guiziga de la zone nord (où la fécondité risque d'être plus menacée), les 55 000 Guiziga du Cameroun seront au nombre de 77 000 en 1980, et doubleront leur effectifs actuels vers la fin du siècle.

LES GUIDAR ou MBAINAWA

1. GÉNÉRALITÉS

Les Guidar forment un groupe d'environ 40 000 personnes implantées dans l'arrondissement de Guidar au Nord du département de la Bénoué.

Leur habitat s'étend sur les quelque 1 300 km² du triangle formé par les villages de Balia-Libé-Figuil, ce qui représente une densité moyenne de 30 Hbs au km². Toutefois la moitié de la population guidar (20 000 environ) se localise principalement dans le canton de Lam jusqu'aux rives du Mayo Louti ce qui représente 70 Hbs au km² sur cette superficie d'environ 300 km².

Contrairement à la plupart des autres ethnies qui sont étudiées ici, les Guidar ne constituent manifestement pas un groupe cohérent, et toutes les informations que l'on peut recueillir sur eux font ressortir des origines différentes.

Il semble que le groupe guidar soit un « melting-pot » où sont venus se fondre principalement des Wandala, Moundang, Guiziga et Daba.

Presque tous les habitants du petit canton de Libé disent que leurs ascendants, d'il y a 7 générations, sont venus de la plaine de Mora et étaient Wandala (ou Mandara). Cette émigration aurait été sans doute provoquée par l'islamisation des Wandala, que certains auraient refusée (1). De Libé d'autres départs ultérieurs auraient rayonné en direction de l'Est : c'est ainsi que le père de l'actuel chef de quartier de Djongui-Bô (canton de Lam) est venu de Libé (où ses ascendants venus du pays Mandara s'étaient établis il y a six générations).

Des éléments Moundang sont également bien apparents dans le groupe Guidar : la grande case à toit plat, certains noms de clans, tel le clan des Passiri, la possibilité pour tous d'épouser les enfants du forgeron, d'enterrer un mort, etc...

D'autres, assez nombreux, se disent issus des Guiziga de Moutouroua, et de ceux de Marva (Maroua).

Des éléments Daba apparaissent également ainsi qu'en témoignent certains prénoms attribués aux enfants selon leur rang de naissance : (il existe des variantes locales).

Certains linguistes rattachent le Guidar aux langues Hamito-sémitiques dans le groupe « Logone-Tchad » avec le Haoussa, le Kotoko, le Massa et le Toupouri.

Signalons enfin que la plupart des Guidar pratiquent la circoncision.

Ces multiples apports différents ont, sans doute, eu en commun le refus de se soumettre à la foi musulmane propagée au début du XIX^e siècle.

Il est probable toutefois qu'une population réellement autochtone ait accueilli ces éléments nouveaux principalement aux voisinages des îlots montagneux ou accidentés de Lam, Kong-Kong, Boudva.

(1) Voir les « Généralités » de l'étude sur les Mandara.

	GARÇONS		FILLES	
	<i>Daba</i>	<i>Guidar</i>	<i>Daba</i>	<i>Guidar</i>
1 ^{er}	Tizi	Tizi	Kissa	Kza
2 ^e	Zourmba	Zourmba	Massoumba	Misté
3 ^e	Toumbaya	Toumba	Karmba	Tougou
4 ^e	Naï	Voudou	Naï	Naïké
5 ^e	Brivi	Madi	Brivi	Madiké
6 ^e	Toudou	Todou	Todou	Toudoukou
7 ^e	Sounou	Dawaï	Sounou	Dawaïké
8 ^e	Douva	Damba	Douva	Dambouké
9 ^e	Yanga	Troumba	Yanga	Tourmbouké
10 ^e	Tsoubou	Baïma	Tsoubou	Baïma

Dans les villages de Kong-Kong, Djongui-Bô et Houmbal nulle dîme n'est annuellement perçue par le chef (de village ou de quartier) sur la récolte, même si les champs ont été attribués à un nouvel arrivant. Il en va par contre différemment dans le petit village de Bébéré, tout proche de Guider-Centre, où chaque cultivateur est tenu de donner annuellement le 1/10^e de sa récolte (pratique peule et arabe de la Zakat).

L'hétérogénéité de cette ethnie se traduit également dans les résultats démographiques obtenus, qui sont moins cohérents ici qu'ailleurs.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 1 897 personnes (soit environ le 1/21^e du groupe entier) représentant la population Guidar de 402 sarés situés dans les villages de Bébéré, Ouro Téra, Bang, Libé, Yapéré, Larbak, Kong-Kong, Koussoum, Balia, Lam, Nioua, Houmbal, Djongui-Bô et Boudva. (moyenne de moins de 5 personnes par saré — voir Graphique 38 et Tableau 54 de la 2^e Partie — les Guidar sont intermédiaires des Moundang et des Mandara).

Villages tirés « au hasard » (avec une table de Fisher et Yates) sur une base de sondage donnant la liste des villages et quartiers en laissant à ces derniers une chance de sortie proportionnelle à leur importance numérique.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

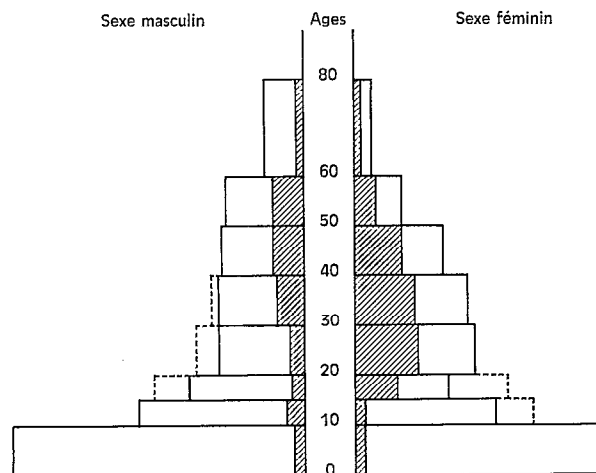
On y note particulièrement :

a) toujours une sous-déclaration des jeunes filles aux alentours de l'âge du mariage (environ 1 200 pour l'ensemble du groupe),

b) une certaine surmortalité féminine aux âges avancés (au delà de 50 ans),

c) un excédent anormal d'enfants de sexe masculin par rapport au sexe féminin ; nous ne pouvons donner aucune explication de ce déséquilibre,

- d) une légère émigration d'hommes de 15 à 40 ans (vers les centres de Guider, Garoua et Maroua),
 e) migrations internes : nous avons figuré en grisé les personnes nées hors du village où elles résident actuellement (voir 2^e Partie, Tableau 55).



Graphique 14

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Ils dénotent une fécondité assez forte (voir plus loin), et une proportion légèrement plus élevée de « plus de 60 ans » que chez les « païens » de montagne :

0 - 14 ans	43 %
15 - 59 ans	50 %
60 ans et +	7 %

2.1.3. SCOLARISATION - LANGUE PARLÉE - RELIGION

Si nous estimons à 438 le nombre d'enfants scolarisables de notre échantillon (6 à 14 ans) et que nous rapportons à cet effectif les enfants déclarant fréquenter l'école nous trouvons un taux de scolarisation de 0,16 (16 %) — (Moundang : 46 — Foulbé : 32 — Mandara : 25. Voir 2^e Partie, tableau 65).

Sur 402 habitations on ne parle *que* le Guidar dans 130 d'entre elles, soit dans 32 % des sarés (voir 2^e Partie, tableau 66).

Dans tous les autres sarés une personne au moins s'exprime également en fulfuldé.

Par rapport à l'ensemble de la population (enfants compris) :

68,8 % ne parlent que le Guidar
 26 % parlent également le Fulfuldé
 et 5,2 % parlent également le Français
 (voir 2^e Partie, tableau 67).

La religion déclarée est :

- la religion traditionnelle pour 94 % de la population
- la religion chrétienne pour 5 % de la population.
- la religion musulmane pour 1 % de la population.

Notons ici que pour 7 ethnies étudiées sous cet angle, les Guidar sont avec les Moundang les seuls où les religions chrétiennes (toutes obédiences) ont plus d'adeptes que la religion musulmane (voir 2^e Partie, tableau 68).

2.1.4. RÉPARTITION DU NOMBRE DE PERSONNES PAR SARÉ (voir 2^e Partie, graphique 38 et tableau 54).

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. ETHNIE DE L'ÉPOUSE

Les Guidar sont fortement endogames (de façon plus accentuée qu'ailleurs) puisque sur 512 épouses ou veuves, 6 seulement appartiennent à des groupes ethniques différents, soit 1 % (Guiziga, Daba, Foulbé). Voir 2^e Partie, tableau 69.

2.2.2. APERCU SUR LA DOT GUIDAR

Etude portant sur 279 dots versées durant les périodes suivantes : 83 avant 1939 — 96 de 1940 à 1951 — et 100 de 1952 à 1963.

a) Composition de la dot :

le tableau 19 (voir plus loin) nous indique que la part du numéraire est devenue prédominante dans les dots guidar, puisqu'elle représente plus du tiers de la valeur totale des prestations (idem Foulbé, Mandara et Fali du Peské Bori). Viennent ensuite les animaux : surtout chèvres, parfois un bœuf (dans 1 dot sur 3), poulets. Puis les prestations traditionnelles : culture pour les beaux-parents, mil, bière de mil, houes, etc. Notons par rapport aux autres groupes la faible part que représentent les vêtements : on leur préfère l'argent. (Voir 2^e Partie, tableau 70).

b) Évaluation actuelle et évolution :

actuellement la dot guidar peut être, *en moyenne* évaluée de 15 à 16 000 francs CFA 1963, dont le principal élément est désormais, comme nous le disions précédemment, le numéraire.

Le tableau 19 de la page suivante nous indique, en contre-partie, la nette régression des chèvres ainsi que des offrandes traditionnelles.

c) Période de versement :

ici, comme ailleurs, la tendance est d'effectuer davantage de versements après le mariage. Alors qu'en 1939 il n'était rien versé **après** la célébration du mariage dans 52 % des cas, cette proportion tombe à 30 % durant la période 1952-1963.

TABLEAU 18

Période du versement de la dot (en %)

		Av. 1939	1940-1951	1952-1963
Versements	<i>Rien</i>	52	40	30
<i>après</i>	<i>tout</i>	20	30	26
le mariage	<i>Divers</i>	28	30	44

d) Ressources dont on a disposé pour faire face au paiement de la dot :

les 4/5 proviennent des économies personnelles de l'époux (81 %) — Participation modérée de la famille (18,5 %) — Apparition modeste de l'emprunt (0,5 %).

TABLEAU 19

Variation des éléments constitutifs de la dot guidar dans le temps

(la colonne « F » indique le nombre de dots — sur 100 — où l'article considéré est représenté)
Moyenne par dot

	Argent (Frs)	Bœufs	Chèvres	Poulets	Vête- ments	Houes	Mil (kg)	Bière de mil (jarres)	Tabac (mor- ceaux)	Fagot Bois	Seccos
	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F
Avant 1939	590 17	0,5 41	19,1 99	4,9 66	0,6 17	10,1 86	26,9 29	10,5 53	2,4 81	8 40	2,4 23
1940 à 1951	4 071 38	0,6 42	15,8 96	3,9 61	0,4 10	6,4 59	38,6 25	7,1 37	1,6 63	6,4 34	1,8 26
1952 à 1963	6 182 76	0,5 35	10,9 85	3,7 53	0,3 8	6 43	20,6 17	5,9 35	1,5 54	2,7 25	1,4 20

2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE

Centré sur 17 ans pour les filles (voir graphique 40, 2^e Partie) et 20 ans pour les garçons (voir 2^e Partie, graphique 39).

Signalons le faible pourcentage de jeunes filles mariées avant l'âge de 15 ans : environ 5 %.

2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Sur 328 hommes mariés :

231 ont	1 épouse	(70 %)
67 ont	2 épouses	(20 %)
22 ont	3 épouses	(8 %)
6 ont	4 épouses	(1,5 %)
et 2 ont	5 épouses ou +	(0,5 %)

ce qui donne 142 femmes pour 100 hommes mariés.

Ces données représentent, pour une population « païenne », une des plus faible polygamie du Nord-Cameroun (voir 2^e Partie, tableau 56).

Comme dans les autres groupes « païens », le nombre des épouses augmente avec l'âge du mari (voir 2^e Partie, graphique 41) :

TABLEAU 20

Nombre d'épouses selon l'âge du mari

20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans
1	1,11	1,38	1,53	1,62

2.2.5. NOMBRE DE MARIAGES SELON L'ÂGE DE LA FEMME

Sur 512 femmes mariées ou veuves de notre échantillon :

255 ont été mariées	1 fois	(50 %)
152 ont été mariées	2 fois	(29,5 %)
58 ont été mariées	3 fois	(11 %)
30 ont été mariées	4 fois	(6 %)
10 ont été mariées	5 fois	(2 %)
et 7 ont été mariées	6 fois ou +	(1,5 %)

ce qui représente une *instabilité féminine* assez élevée puisque *100 femmes totalisent*, en moyenne, *184 mariages* (comparer le nombre de mariages des hommes et des femmes avec ceux enregistrés chez les Mandara, tableaux 56 et 57 de la 2^e Partie).

Le nombre des remariages augmente évidemment avec l'âge ; notons ici également qu'ils paraissent légèrement plus nombreux qu'auparavant depuis une génération. Dès l'âge de 30 ans le nombre *moyen* de mariages avoisine 2, ce qui est très élevé pour une ethnie « païenne » (voir graphique 42 de la 2^e Partie : courbe comprise entre celle des Mandara et celle des Moundang).

TABLEAU 21

Nombre de mariages selon l'âge de la femme

— de 20 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 - 59 ans	60 ans et +
1,12	1,47	1,61	1,98	2,15	1,93	2,04

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour notre échantillon nous obtenons un taux de natalité modéré de *33 pour mille*.

Sur cette base nous pouvons estimer à 1 300 environ le nombre d'enfants vivants qui viennent annuellement au monde chez les Guidar.

L'âge moyen des maternités est de 29 ans 8 mois, ce qui peut laisser supposer que nos âges ont été surévalués d'un an et demi environ.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE

Nous trouvons chez les Guidar des taux par âge

— faibles avant 20 ans (69 *pour mille* — rappelons que le mode de l'âge au 1^{er} mariage est à 17 ans pour les jeunes filles).

— sensiblement égaux de 20 à 35 ans (aux environs de 200 *pour mille*),

— et assez faibles, pour un groupe « païen » au-delà de 35 ans (132 pour mille de 35 à 39 ans, et 66 pour mille de 40 à 49 ans).

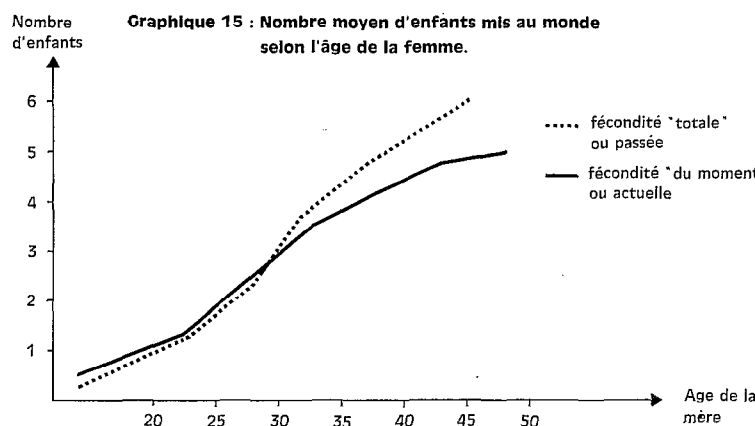
Ces indices (fécondité étale de 20 à 35 ans) peuvent être interprétés comme une tendance à la baisse de la fécondité générale.

Le calcul nous permet de chiffrer aux environs de 5 (4,89) le *nombre moyen d'enfants mis au monde par femme guidar* durant l'ensemble de la période de procréation. Ce chiffre, modéré pour un groupe « païen », est très voisin de celui qui a été obtenu chez les Moundang (4,65). (Voir 2^e Partie, carte 13).

2.3.3. COMPARAISON AVEC LA FÉCONDITÉ TOTALE

Si nous faisons les mêmes calculs en partant cette fois de l'ensemble des enfants qui ont été mis au monde par les femmes de notre échantillon (fécondité totale), nous arrivons à un total de 6 enfants en moyenne par femme (6,06).

Cette comparaison peut nous permettre de fixer le sens de l'évolution de la fécondité guidar (ce dernier chiffre s'appliquant à la génération précédente), qui est orienté vers la baisse de la fécondité, avec légère élévation des taux de 15 à 35 ans et abaissement bien marqué au-delà de cet âge ; voir le graphique suivant et le comparer avec le graphique 12 du chapitre « Moundang », où la même évolution est observée.



2.3.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 2,38$$

2.3.5. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

La tendance à l'abaissement de la fécondité ne paraît pas être due à une augmentation de la stérilité, puisqu'ici comme chez d'autres groupes « païens » avoisinants 10 % des femmes de plus de 16 ans sont demeurées sans enfant après plus de 2 ans de mariage (Moundang 10, Daba 10 et Hina 11).

2.4. Mortalité - Table de survie

Les Guidar se distinguent aussi des autres groupes « païens » par une mortalité infantile relativement modérée : 104 pour mille. Un enfant sur 10 environ décède avant d'atteindre son premier anniversaire (comparable aux Foulbé) ; alors que dans les autres groupes les taux varient généralement de 150 à 200 pour mille.

La table de survie établie d'après la fécondité totale (nombre d'enfants survivants par rapport au nombre total d'enfants mis au monde par les femmes de 14 ans et + de notre échantillon) situerait cette mortalité infantile entre 110 et 150 pour mille, ce qui est plus vraisemblable, puisqu'à 3 ans et 4 mois il ne subsiste, pour 1 000 enfants nés vivants, que 731 survivants.

TABLEAU 22

Amorce de la Table de Survie Guidar d'après la « fécondité totale »
(pour 1 000 enfants nés vivants il subsiste « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS
0 an	1 000
3 ans 4 mois	731
5 ans 10 mois	713
7 ans 9 mois	668
10 ans 4 mois	615
12 ans 10 mois	610
17 ans 6 mois	536

A titre comparatif signalons qu'en France (1960) il subsistait 590 survivants à 70 ans, alors qu'en Guinée (1956) il en subsistait 498 à l'âge de 20 ans.

D'après la table précédente, la génération serait réduite de moitié aux environs de l'âge de 20 ans, c'est-à-dire que sur 1 000 enfants nés vivants 500 atteindraient leur vingtième anniversaire. Cette observation est à peu près semblable à celle donnée par l'observation du côté masculin de la pyramide des âges.

Une table de cette composition est légèrement plus favorable que celle des Guiziga (485 survivants à 20 ans). Etant donné toutefois qu'elle repose sur une appréciation de la mortalité « passée » (20 ans environ), on peut valablement supposer qu'elle est un peu pessimiste et qu'actuellement la mortalité guidar « du moment » doit être voisine de la mortalité daba, ethnie voisine où la génération est réduite de moitié entre 25 et 30 ans. (Voir 2^e Partie, carte 14).

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La différence des taux de natalité (33 pour mille) et de mortalité (# 25 pour mille), indiquerait un modeste accroissement annuel de l'ordre de 8 pour mille. (0,008).

Si nous corrigeons les effets de la structure par âge (voir paragraphe suivant), il semble toutefois que cette ethnie doit plutôt être classée dans la catégorie des *ethnies stationnaires*. (Voir 2^e Partie, carte 15).

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{29} \\ &= 2,38 \times 0,425 \\ &= 1,01 \end{aligned}$$

ce qui signifie que 100 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées à la génération suivante et aux mêmes âges (avec une fécondité et une mortalité constantes) par 101 femmes.

2.5.3. CONCLUSIONS

Les Guidar sont d'après ce dernier résultat virtuellement stationnaires au point de vue numérique.

Comme il n'est pas assuré que les tendances à la baisse de la fécondité soient compensées par une baisse égale de la mortalité, on peut craindre pour l'avenir le déclenchement d'un processus décroissant.

LES POPULATIONS RIVERAINES DU LOGONE (MASSA, MOUSGOUN, MOUSSEYE, GUISEYE) et les TOUPOURI

1. INTRODUCTION

Le chapitre consacré à ces populations est une reprise, en condensé, d'une étude que nous avons rédigée en 1961 (publication ronéo — I.R.CAM. - Yaoundé — 1962).

Lors de l'examen des différentes caractéristiques démographiques de l'ensemble « Riverains du Logone », nous indiquerons les traits principaux de la démographie des Toupouri, ethnie mitoyenne présentant des résultats voisins. L'étude de la dot milite également en faveur du rattachement des Toupouri à « l'ensemble » en question : en effet chez les Toupouri, comme chez les Massa et les Mousgoum, la dot est très importante et son élément principal demeure l'offrande d'une dizaine de bœufs. (voir plus loin l'étude de la dot toupouri).

Nous traiterons donc ici de la démographie de « l'ensemble » Massa - Mousgoum - Mousseye - Guiseye, *considéré comme une unité*, en signalant s'il y a lieu aux différents paragraphes les particularités propres à chacune de ces ethnies (1), ainsi que celles concernant les Toupouri (2).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

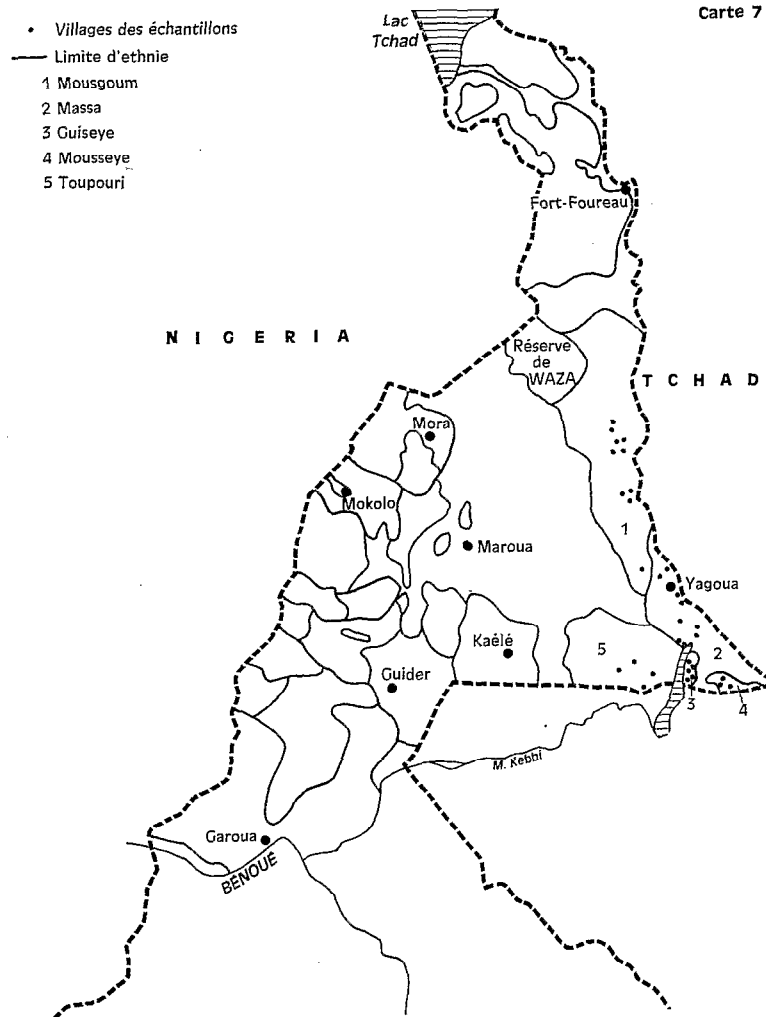
L'échantillon observé représente près de 6 000 personnes pour une population Massa-Mousgoum-Mousseye-Guiseye qui, sur le territoire camerounais, peut-être évaluée à 115 000 personnes.

Cet échantillon représente 33 villages ou quartiers des ethnies considérées (voir leur répartition sur la carte suivante).

Nous avons dû pondérer chacun des échantillons massa, mousgoum, mousseye et guiseye, de telle sorte que *l'échantillon de l'ensemble* (que nous appelons « Riverains du Logone ») respecte l'importance numérique respective de chacun de ces groupes.

L'échantillon toupouri auquel nous nous référerons de temps à autre a été établi par la MISOEN-CAM. Il représente 1 160 personnes établies dans les villages de Doubané, Damlao, Lara et Youaye.

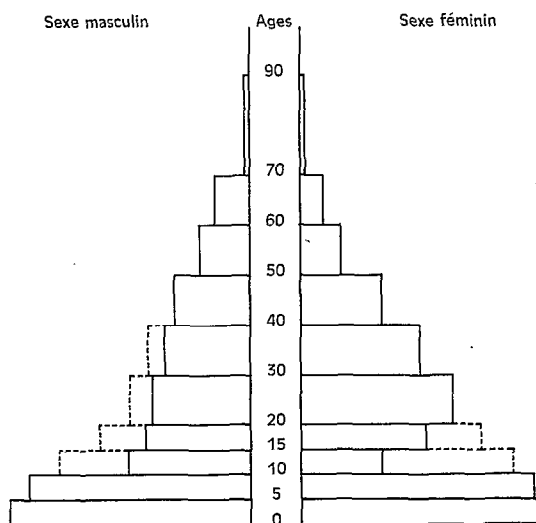
(1) (2) Les terroirs massa, mousgoum, mousseye et toupouri s'étendent sur le Cameroun et le Tchad. Au Cameroun les Massa groupaient en 1960 environ 65 000 habitants, les Mousgoum 37 000, les Mousseye 4 000 et les Toupouri 70 000. Les Guiseye essentiellement camerounais seraient 8 000.



2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

La pyramide des âges de l'ensemble « Riverains du Logone » présente les caractéristiques suivantes



Graphique 16

a) Profil élancé caractérisant les populations en expansion,

b) échancrure sur le côté féminin de la pyramide aux âges compris entre 10 et 20 ans.

Rappelons que ce phénomène (qui est vraisemblablement lié au passage de la jeune fiancée d'une famille dans une autre) se remarque sur de nombreuses pyramides africaines. Nous l'avons retrouvé dans tous les groupes ethniques du Nord-Cameroun, islamisés ou « païens », croissants — stationnaires — ou décroissants. Il a également été observé dans de nombreux autres Etats africains.

Pour l'ensemble « riverains du Logone » nous pouvons, par extrapolation graphique, estimer à 7 000 environ le nombre des jeunes filles non déclarées. (même phénomène chez les Toupouri).

c) usure des groupes d'âges masculins de 10 à 40 ans due à une émigration de longue durée (plus de 2 ans). Une rectification graphique (en pointillé) nous amène à évaluer cette émigration masculine à 8 000 personnes environ.

Ces remarques s'appliquent à chacun des groupes composant l'ensemble « Riverains du Logone » tel que nous l'avons défini. (ainsi qu'aux Toupouri).

2.1.2. EMIGRATION

L'émigration dont nous avons parlé ci-dessus s'oriente de préférence dans les directions suivantes :

— gros centres du Nord-Cameroun et du Tchad (pour les Mousgoum et les Massa)

- zones de pêche vers Fort-Lamy et au-delà (surtout Massa)
- partie septentrionale de la Nigéria (surtout Mousseye).

Cette émigration est souvent provoquée par le désir de rassembler une dot suffisante en vue du mariage (voir plus loin, à titre d'exemple, l'importance de cette dot chez les Toupouri).

2.1.3. GRANDS GROUPES D'AGES

Pour l'ensemble « Riverains du Logone », la répartition de la population selon les trois grands groupes s'établit comme suit :

0 - 14 ans :	39 %
15 - 59 ans :	56 %
60 ans et + :	5 %

Ces proportions varient sensiblement selon les groupes composant cet échantillon :

- les Massa présentent une répartition identique,
- les Moussey et les Guiseye offrent davantage de « moins de 15 ans » (45 %), et moins d'adultes (51 %) — idem Toupouri —
- les Mousgoum moins de jeunes (33 %) et un peu plus d'adultes (59 %) et de vieillards (8 %).

2.1.4. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Signalons pour clore cet état de la population que le rapport des sexes s'établit à 93 hommes pour 100 femmes ; il s'établirait à 95 hommes pour 100 femmes si nous tenions compte des émigrations masculines et des sous-déclarations féminines.

Ce rapport (de 93 à 95) est celui que l'on enregistre généralement dans le Nord-Cameroun.

2.2. Etude de la dot toupouri

Etude portant sur 150 dots toupouri versées durant les trois périodes suivantes : 50 avant 1939 - 50 de 1940 à 1951 - et 50 de 1952 à 1963.

2.2.1. COMPOSITION DE LA DOT

Le tableau 23 de la page suivante nous indique que le principal de la dot toupouri consiste en un versement de 10 bœufs (fréquence allant de 100 % à 96 % pour les trois périodes considérées).

La part du numéraire est infime par rapport à l'ensemble des autres versements (environ 2 %), contrairement à ce qui s'observe auprès de certaines populations (Foulbé, Mandara, Fali, Guidar). Voir 2^e Partie, tableau 70.

2.2.2. EVALUATION ACTUELLE ET ÉVOLUTION

Actuellement la dot toupouri peut être évaluée à 70 000 francs CFA 1963.

Le tableau de la page suivante nous montre que, contrairement à ce qui a été observé auprès d'autres groupes, la plupart des différents éléments constituant la dot toupouri n'ont pas évolué en quantité dans le temps.

Le numéraire a un peu augmenté (de 284 à 1 362 francs) alors que les prestations de mil ont diminué (de 25 « tasses » à 12 « tasses ») ; cette diminution peut être interprétée comme le signe d'une bonne

gestion agricole qui, chassant la hantise d'une disette, se répercute sur les offrandes de mil devenant de moins en moins nécessaires. Nous avons déjà vu que le phénomène inverse s'observe chez les Moundang.

Les prestations traditionnelles (lances, houes, tabac, culture pour les beaux-parents, ...) ne semblent pas en régression contrairement à ce qui s'observe généralement dans les autres groupes.

2.2.3. PÉRIODE DE VERSEMENT

Ici par contre, comme partout ailleurs, la tendance est d'effectuer *d'avantage de versements* après le mariage, ainsi qu'en témoigne le tableau suivant :

VERSEMENTS APRÈS LE MARIAGE (pour 100 dots)

	Avant 1939	1940-1951	1952-1963	
1 bœuf ou +.....	12	14	44	↗
Rien	58	62	36	↘

TABLEAU 23

Variations des principaux éléments de la dot toupouri, dans le temps
(Moyenne par dot)

(La colonne « F » indique le nombre de dots — sur 100 dots — où l'article considéré est représenté)

	Argent (en F)	Bœufs	Chèvres	Poulets	Pagnes	Houes	Lances	Mil (kg)	Bière de mil (jarre)	Tabac (mor- ceaux)	Seccos
	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F
Avant 1939	284	9,8	4,5	1,3	0,1	0,9	0,5	25	1,2	6,8	1
	74	100	94	80	10	32	52	20	20	90	38
1940 à 1951	956	10,3	5,2	1,2	0,2	0,9	0,5	18,2	0,7	7	0,8
	82	98	94	72	12	22	52	14	16	92	32
1952 à 1963	1 362	10	4,8	1,2	0,4	0,8	0,5	12,6	1	8,9	0,9
	86	96	100	76	18	30	48	8	34	90	40

↗ = = = ↗ = = ↘ = ↗ =

2.2.4. RESSOURCES DONT ON A DISPOSÉ POUR FAIRE FACE AU PARLEMENT DE LA DOT

Sensible augmentation de la part provenant des économies personnelles de l'époux, et diminution correspondante de la part provenant de l'aide familiale.

QUI A PAYÉ LA DOT (en %)

	Avant 1939	1940-1951	1952-1963
Epoux (Economies)	38,5	43	51
Famille (Aide)	61,5	57	49

2.3. Natalité - Fécondité**2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE**

Durant les douze derniers mois il a été observé dans l'échantillon « Riverains du Logone » 232 naissances vivantes pour 5 839 habitants, soit un taux de natalité générale de 40 pour mille.

Notons que les Mousseye et les Guiseye présentent des taux plus élevés (Mousseye : 47 ; Guiseye : 50). Le taux toupouri, également plus élevé, est de 49 pour mille ;

Ce taux de 40 pour mille sensiblement supérieur à ceux observés chez les Islamisés du Nord-Cameroun, est nettement inférieur à ceux observés chez certains groupes « païens » de montagne (Matakam, Kapsiki, Mofou) ou de plaine (Guiziga) Voir 2^e Partie, tableau 59.

Ce taux nous permet d'évaluer à 4 600 environ le nombre d'enfants qui naissent annuellement dans l'ensemble « Riverains du Logone » (et le taux toupouri à 3 400 le nombre de naissances vivantes annuelles dans ce dernier groupe).

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR AGE

Il est évidemment intéressant de connaître l'importance de la fécondité des femmes aux différents âges de la procréation.

TABLEAU 24

Taux de fécondité par âge de l'ensemble « riverains du Logone » (en pour mille)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans
202	193	188	129	102	45	6

Il ressort du tableau précédent que la fécondité, sensiblement stationnaire de 14 à 30 ans, diminue assez brusquement au-delà de cet âge. Nous avons déjà rencontré ce phénomène en étudiant d'autres groupes : il est annonciateur d'une fécondité décroissante (pour les Massa et Mousgoum).

Notons également que les taux par âge des « Riverains du Logone » (Massa et Mousgoum) sont relativement modérés pour des populations « païennes » (voir 2^e Partie, graphique 43, courbe du type 3).

En ce qui concerne la fécondité les Toupouri présentent des résultats différents qui indiquent une fécondité non altérée (courbe du type 2, du graphique 43, de la 2^e Partie).

2.3.3. INFLUENCES DE QUELQUES COUTUMES SOCIALES SUR LA FÉCONDITÉ DES « RIVERAINS DU LOGONE »

Les conséquences de différentes coutumes sociales se répercutent sur la fécondité. Nous retrouvons chez les « Riverains du Logone » les effets de certaines d'entre-elles.

Importance de la dot : ici, comme chez les Toupouri, la dot exigée par les parents de la promise est généralement très élevée. De 8 à 10 bœufs chez les Massa (7 à 9 chez les Mousseye, 6 à 8 chez les Guiseye, 5 à 10 chez les Mousgoum), parfois davantage lorsqu'il se présente de nombreux prétendants, auxquels il convient d'ajouter certains présents d'usage (chèvres, étoffes, parures, ...) ; elle peut représenter environ 70 000 frs, qui ne se trouvent évidemment pas dans la bourse de la plupart des jeunes gens. Même si le paiement intégral de la dot n'est pas exigé immédiatement, le jeune homme doit néanmoins posséder un certain pécule initial.

Age au premier mariage : du fait de la dot ne pourront se marier aux environs de 20 ans que les favorisés de la fortune ; la plupart ne pourront se marier avant 25 à 30 ans, et certains même au-delà de cet âge. Sous l'influence de ce facteur, les unions grouperont des couples où les différences d'âge peuvent être sensibles, ce qui peut se répercuter sur la fécondité (1).

Précisons, pour mieux fixer les idées, que chez les Mofou (par exemple), « païens de montagne », la dot peut être évaluée à environ 8 000 frs, et qu'à 20 ans presque tous les garçons sont mariés.

Chez la jeune fille, par contre, l'âge au mariage paraît relativement précoce : aux environs de 14 à 15 ans, et parfois même avant cet âge.

Autres comportements influençant la fécondité :

- chez les Massa : une certaine liberté de mœurs et les néfastes conséquences qui lui font suites sont à signaler comme frein à la fécondité,

- chez les Mousgoum notons une émigration de jeunes femmes vers les centres urbains avoisinants ainsi que le désir de certaines de demeurer célibataires,

- par contre la durée de l'allaitement et l'interdit sexuel qui l'accompagne, ne paraissent plus être des obstacles à la fécondité. L'allaitement dure un an chez les Massa, Mousseye et Guiseye, et l'interdit sexuel peut être ramené à six mois si le mari n'a qu'une seule épouse. Toutefois les Mousgoum semblent observer encore l'allaitement de 2 ans (il durait, nous a-t-il été précisé, 3 à 4 ans jadis).

2.3.4. NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Pour donner une idée plus exacte des incidences de certains de ces freins sur la fécondité, précisons que pour l'ensemble « Riverains du Logone » *100 femmes mettent au monde 453 enfants* durant l'ensemble de leur période féconde (ce qui correspond à un taux brut de reproduction de 2,21).

Lorsqu'on sait que ce chiffre atteint 878 enfants chez les Matakam, 770 chez les Guisiga et les Kapsiki, et même 688 pour l'ensemble de la Guinée (sondage INSEE 1955), on devine les menaces qui planent sur la fécondité des Massa et des Mousgoum (qui représentent les 9/10^e de l'échantillon de l'ensemble étudié).

Une mention particulière doit être faite pour les *Mousseye (546 enfants)*, et les *Guiseye (633 enfants)* dont la fécondité ne paraît pas menacée. De même, nous avons déjà dit que les Toupouri, très voisins des Guiseye par de nombreux traits présentent une fécondité non altérée : de fait ils se situent à mi-chemin des Mousseye et des Guiseye puisque 100 femmes *Toupouri* mettent au monde *575 enfants*.

Si toutefois la fécondité des Massa et des Mousgoum est modérée, leur mortalité l'est davantage encore comme nous allons le voir maintenant.

(1) Par contre ces populations ne paraissent pas être assujetties à des interdits sociaux en ce qui concerne les unions. Un forgeron pourra épouser n'importe quelle femme, ce qui dans le Nord-Cameroun ne se produit pratiquement jamais chez les populations « païennes » de montagne.

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Pour les 5 839 personnes de l'échantillon considéré il a été enregistré 137 décès durant les douze derniers mois, soit un taux de mortalité générale 23,5 *pour mille*. (Chez les Toupouri : 21).

Ce taux légèrement plus élevé que celui des Foulbé, mais du même niveau que celui des Arabes (23) et des Kotoko (21), est par contre nettement inférieur aux taux de mortalité qu'offrent les autres populations « païennens » du Nord-Cameroun (voir 2^e Partie, tableau 61).

Sans doute sommes nous ici au contact d'une région plus riche, aux ressources plus variées (poissons, mil, riz).

Pour l'ensemble « Riverains du Logone » tel que nous l'avons défini, ce taux représenterait environ 2 700 décès l'an. (pour les Toupouri du Cameroun 1 500 décès l'an).

2.4.2. TAUX DE MORTALITÉ PAR AGE - TABLE DE SURVIE

Durant les douze derniers mois pour 232 naissances survenues dans notre échantillon, nous enregistrons 41 décès d'enfants de moins d'un an, ce qui correspond à un *taux de mortalité infantile de 177 pour mille*. Ce taux est au même niveau que ceux observés chez presque tous les groupes « païens » du Nord-Cameroun. Aucun constat médical n'étant pratiqué, les décès d'enfants de moins d'un an sont difficilement imputables à telle ou telle cause.

En ce qui concerne la mortalité « post-infantile » (1 à 4 ans), elle est plus modérée que celle des populations de montagne : taux annuel de 32 pour mille. (Laitages, poissons).

Au-delà de cet âge elle avoisine 10 pour mille jusqu'à 40 ans.

Chez les Massa elle est supérieure à celle des populations de montagne au-delà de 40 ans (voir plus loin « espérance de vie » aux différents âges).

Nous avons donc affaire ici, ainsi qu'en témoigne l'allure générale des autochtones, à des populations dont l'équilibre alimentaire paraît convenable et sur lesquelles les séquelles des grandes endémies tropicales ont perdu leur effet dévastateur.

De fait, l'âge auquel la génération est réduite de moitié (*vie probable*) se situe pour les Massa (1) à 45 ans environ, ainsi que le montre le tableau et le graphique suivants. (*la table de Survie Toupouri est identique*).

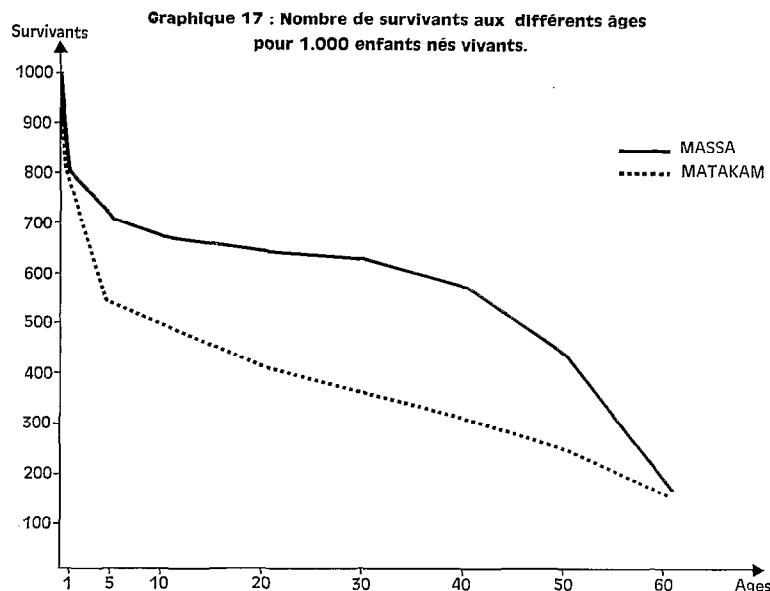
TABLEAU 25

Table de survie Massa

(pour 1 000 enfants nés vivants, il subsiste « X » survivants aux âges suivants)

AGES	SURVIVANTS
0	1 000
1 an	800
5 ans	701
10 ans	673
20 ans	646
30 ans	633
40 ans	576
50 ans	444
60 ans	169

(1) Nous ne donnons ici le résultat des calculs que pour le groupe massa, le plus important. Les Mousseye et Guiseye présenteraient une table de survie sensiblement moins favorable (*vie probable* à 40 ans environ).



Sur le graphique ci-dessus, nous avons mis en parallèle la table de survie des Massa et celle d'un groupe de montagne : les Matakam.

Il apparaît immédiatement que le décalage entre les deux courbes est provoqué par la forte mortalité des enfants Matakam de 1 à 4 ans (voir également : 2^e Partie, graphique 44).

Chez les « Riverains du Logone » il y aurait donc moins lieu, que chez les populations « païennes » de montagne, de chercher à résorber la mortalité « post-infantile » (1 à 4 ans). Si une politique populationniste devait être conduite dans ces régions, elle devrait surtout s'attacher à réduire les causes de mortalité durant les douze premiers mois de la vie.

2.4.3. ESPÉRANCE DE VIE AUX DIFFÉRENTS ÂGES

Le calcul de cet indice nous permet de comparer la mortalité des Massa à celle de différentes populations africaines.

Comme toujours chez les populations africaines le maximum d'espérance de vie des Massa se situe à 5 ans, une fois passés, les risques les plus graves de mortalité. Parvenu à cet âge l'enfant Massa peut encore avoir l'espoir de vivre 45 ans (voir graphique 18 page suivante).

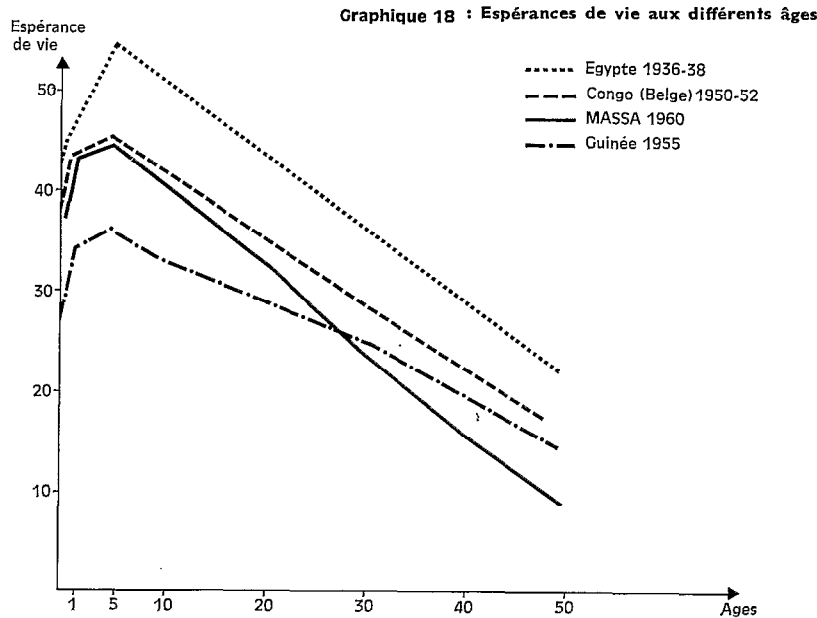
L'allure moins soutenue de la courbe massa au delà de l'âge de 30 ans peut s'expliquer :

- par une sous-estimation de l'âge des « plus de 40 ans » de l'échantillon considéré,
- par la conséquence d'une coutume massa qui consiste à pleurer comme mort un homme qui est simplement malade et, de ce fait, à ne pas lui donner les soins que réclamerait son état.

2.5. Dynamique et conclusions

2.5.1. TAUX NET DE REPRODUCTION

Il précise par combien de femmes de la génération suivante seront remplacées 1 000 femmes de la génération actuelle, si les conditions de fécondité et de mortalité demeurent ce qu'elles sont actuellement.



Le calcul nous apprend que ces 1 000 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées par 1 460 femmes à la génération suivante :

$$t = 1,46$$

(chez les Toupouri : $t = 1,8$)

2.5.2. « VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL »

Issu du précédent, il mesure l'accroissement annuel prévisible et est donné par :

$$r = \sqrt[n]{t} - 1$$

où t = taux net de reproduction

n = intervalle entre deux générations

soit pour l'ensemble « Riverains du Logone »

$$r = \sqrt[26]{1,46} - 1 = 0,015$$

L'accroissement naturel prévisible des « Riverains du Logone » peut donc être fixé aux environs de 1,5 pour cent l'an (0,015).

Le même calcul donne pour les Toupouri 2 pour cent l'an (0,020). (voir 2^e Partie, Carte 15).

2.5.3. ESTIMATION NUMÉRIQUE DE L'ACCROISSEMENT

Si nous estimons que l'ensemble Massa-Mousgoum-Mousseye-Guiseye établis sur le territoire du Cameroun représente environ 115 000 personnes, et si nous supposons le taux d'accroissement de 1,5 % l'an constant, ces populations seront au nombre de :

$$115\ 000 \text{ antilog.}(5 \lg 1,015) = 124\ 000 \text{ en 1965}$$

$$115\ 000 \text{ antilog.}(15 \lg 1,015) = 144\ 000 \text{ en 1975}$$

$$115\ 000 \text{ antilog.}(25 \lg 1,015) = 167\ 000 \text{ en 1985}$$

Pour les *Toupouri* un taux d'accroissement constant de 2 % l'an assurerait le doublement de leur population en 35 ans, ce qui représenterait un effectif de 140 000 Toupouri camerounais environ à la fin du siècle.

2.5.4. CONCLUSIONS

Les traits démographiques saillants des « Riverains du Logone » sont :

- sensible émigration d'adultes en vue de réunir le pécule nécessaire au paiement de la dot de mariage.
- pour les Massa et Mousgoum, fécondité modérée à tendance décroissante,
- mortalité également modérée pour tous, à l'exception toutefois du taux de mortalité infantile qui demeure élevé,
- accroissement probable de cet « ensemble » à un rythme voisin de 1,5 % l'an. (Toupouri : 2 % l'an).

C. — « PAIENS » DE MONTAGNE

LES MOFOU

1. GÉNÉRALITÉS

Les Mofou représentent un groupe d'environ 42 000 personnes établies principalement sur la chaîne de massifs séparant le Nord du département du Diamaré de l'Arrondissement de Mokolo, 19 000 personnes environ sur l'Arrondissement de Méri, autant sur celui de Mokolo, et 4 000 personnes environ réparties dans différents cantons des Arrondissements de Maroua (1) et de Mokolo (2) ; le centre de gravité de ce peuplement se situant dans la partie Nord du canton de Mokong (Goudour-Gouloua) (3).

Progressivement, aux deux extrémités de ce terroir, des « descentes en plaine » assez importantes se sont produites, spontanément dans le sud (canton de Mofou Sud et canton de Gawar sur les rives du Mayo Louti), et parfois sollicitées dans le Nord (cantons de Tchéré et de Godola). Malgré ces départs, les densités de populations demeurent très élevées sur les principaux massifs (de 70 à 120 Hbs au km²), ce qui est tout à fait à l'image de ce qui s'observe en pays Matakam, voisin.

En fait de grandes ressemblances apparaissent entre les Mafa (ou Matakam) et les Mofou, même si les massifs Mofou paraissent encore plus arides, plus secrets, moins aérés par d'amples vallées comme il s'en rencontre au pays Mafa. Ces deux ethnies sont manifestement « cousines », et bien représentatives de cette ancienne civilisation africaine que certains nomment paléonigritique.

Le « forgeron » (et sa famille) y conserve une place essentielle (enterrements, poteries, accouchements, « médecine », divination et forge), ainsi que le Maître des sacrifices de chaque massif, qui est souvent le descendant du premier occupant et qui décide de la date de célébration des différentes fêtes (4).

Comme chez les Mafa le bœuf de case est sacrifié tous les trois ans lors d'une fête nommée par les deux groupes « Marāi » (appellation du bœuf de case). Comme chez les Mafa les principaux instruments de musique sont des hochets, des cornes percées, et surtout la petite harpe à cinq cordes (pas de violons) ; comme chez les Mafa le fer est travaillé, mais non le cuivre (les deux sont travaillés chez les Kapsiki et les Daba) ; comme chez les Mafa on ne donne pas à l'enfant un prénom selon son rang de naissance (contrairement à ce qui se fait chez les Kapsiki, Daba, Hina,...) ; l'enfant reçoit différents noms qui lui sont attribués par son père, sa mère, parfois l'oncle (maternel) et souvent le forgeron.

Nous ne pouvons parler des Mofou sans nommer le massif de Goudour (ou Goudoul) qui semble avoir été jadis le centre d'une importante chefferie. De nos jours le chef de Goudour, un doux et bienveil-

(1) Par ordre décroissant : Gazawa, Maroua-Ville, Papata, Miskin, Gayak, Dakar, Zongoya, Dogba.

(2) Cantons de Gawar, Boula et Zamaï.

(3) Les principaux cantons du pays Mofou sont : Mofou Sud, Mokong ou Mofou Nord, Douroum, et Douvanger.

(4) Les principales fêtes annuelles sont : *Madama* (fin de la saison sèche : on y danse, comme chez les Mafa, les « danses de la lune » pour chasser les maladies et favoriser la réussite des prochains semis) — *Kiazoubak* se déroule vers la fin août, lorsque les risques de disette paraissent écartés grâce à la nouvelle récolte (mois où l'on peut ramasser les feuilles de haricots « Zoubak » pour la sauce ; c'est une fête de victoire — enfin la « fête du feu » qui se déroule vers décembre une fois les récoltes mises en grenier,

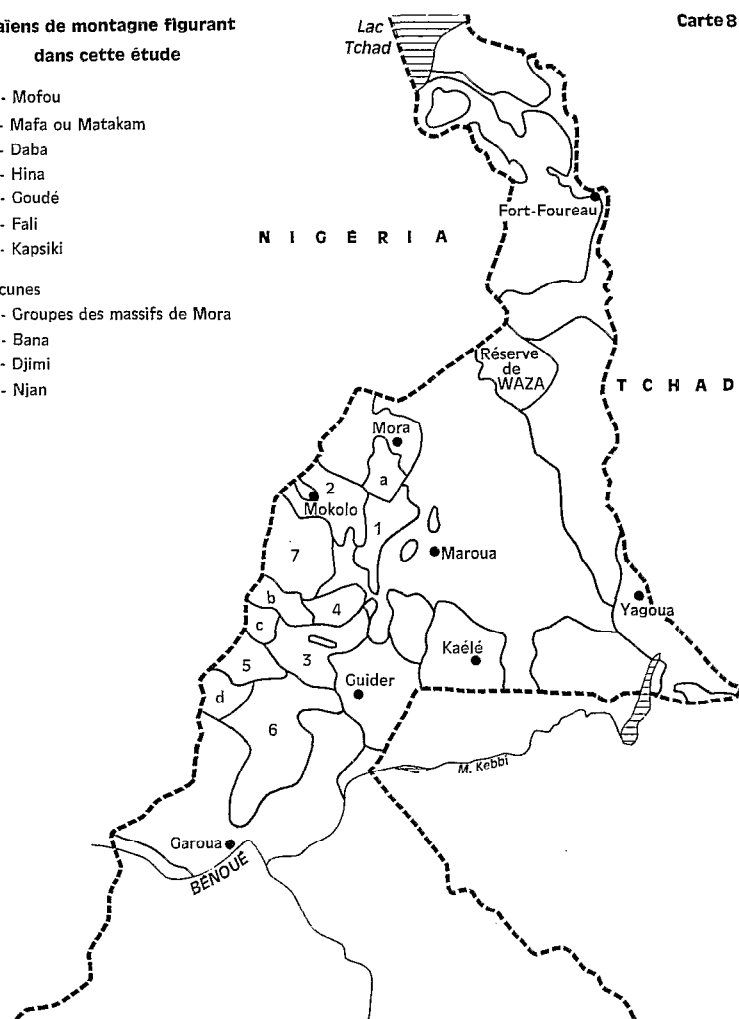
**Peïens de montagne figurant
dans cette étude**

- 1 - Mofou
- 2 - Mafa ou Matakam
- 3 - Daba
- 4 - Hina
- 5 - Goudé
- 6 - Fali
- 7 - Kapsiki

Lacunes

- a - Groupes des massifs de Mora
- b - Bana
- c - Djimi
- d - Njan

Carte 8



lant vieillard, est réputé comme Maître de la pluie et comme Maître des « criquets » (porteurs de famine). C'est de fort loin que l'on sollicite sa protection spirituelle. Il nous a, un soir, devant les personnes de son village exposé ses invocations pour obtenir la pluie : ce sont des prières à ses ascendants. En ce qui concerne les « criquets », il faut s'enfoncer bien loin au cœur de massifs carapaçonnés d'immenses dalles désertiques (les cultures y sont interdites) ; là se trouvent des excavations, aujourd'hui celées et surmontées de poteries, qui auraient été le point de départ des invasions d'acridiens locales. Jadis des sacrifices humains étaient effectués à cet endroit (jeunes couples) ; le chef actuel se souvient de l'un d'entre eux alors qu'il était adolescent ; lui-même y a sacrifié un cheval, ce qui est considérable ici. Une certaine coutume du « bœuf émissaire » semblait être le pendant de ces sacrifices : on remettait, au hasard d'une rencontre, un bœuf (chargé de tous les torts causés) à un quelconque adolescent d'un autre groupe ethnique.

Mais si l'influence de Goudour a pris du renom c'est sans doute grâce aux nombreuses migrations dont il a été le point de départ. On ne peut aller en une quelconque ethnie à cent kilomètres à la ronde sans entendre prononcer le nom de Goudour : chez les Hina les « Dzaouna Goudoul », établis au village de Zouvouk, ont émigré de Goudour il y a sept générations ; chez les Daba le Maître de la pluie de Popologozom est descendant d'un « Goudour » ; les Oula du pays kapsiki se prétendent de la même souche et font toujours des offrandes pour la pluie à Goudour ; nous avons mentionné, chez les Moundang, le clan zatoké issu d'une famille forgeronne mofou ; même chez les Mandara on parle de Goudour (1).

De nos jours le pays Mofou est sans doute un des plus pauvres qui se puisse rencontrer (2), et si des phénomènes de « descente en plaine » ont été provoqués par l'Administration, d'autres départs aussi nombreux si ce n'est davantage, se sont faits spontanément du seul fait de l'insuffisance des subsistances dans certains massifs. Ces descentes, d'abord saisonnières, se transforment de plus en plus en implantations définitives, et si la recherche de terres vacantes les provoquent, une certaine attirance vers la civilisation foubé semble également y contribuer.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 2 705 personnes (soit environ le 1/15^e de l'ensemble de l'ethnie mofou). Etant donné l'extrême diversité de l'actuel habitat mofou (Massif, plaines à mil et coton) et pour obtenir une plus fidèle représentation de l'ensemble, nous avons systématiquement interrogé quelques sarés dans tous les quartiers des villages suivants : Mokong, Gadala, Minglia, Katamsa, Gouvouloua, Membaï,

(1) Notons, au passage, que c'est un forgeron « païen » Mada qui aurait été à l'origine du nom de Madagali (Nigéria) ; les Foubé en arrivant en cette région y auraient trouvé un forgeron Mada forgeant des fers de jet, et auraient dénommé le lieu Mada-Gali.

(2) Extraits d'une « Note sur l'alimentation et l'état nutritionnel des Mofou » établie en novembre 1961 par M. le Docteur BASCOULERGUE, Chef de la Section de Nutrition de l'I.R.C.A.M.

« ... Le tableau (précédent) met en évidence la situation tragique des Mofou de montagne. Le déficit de 28 % en calories indique que la disette est permanente et la famine proche.

... L'enquête sur l'activité a montré que la femme consacre en saison sèche 7 heures à la corvée d'eau, car il faut descendre dans la plaine et remonter lourdement chargée.

... Le taux de consommation de protéines animales est extrêmement bas, analogue à celui de l'Inde et il est sans doute encore inférieur, car dans un village, l'enquête a eu lieu au moment du Maraï, fête pendant laquelle on tue le bœuf de case, ce qui a lieu tous les 3 ou 4 ans.

... Le tableau est tout différent chez les Mofou vivant dans la plaine. Là le niveau calorique est satisfaisant et si le taux de protéines animales est encore insuffisant, il n'est cependant plus alarmant d'autant plus que la majeure partie de ces protéines est fournie par le lait.

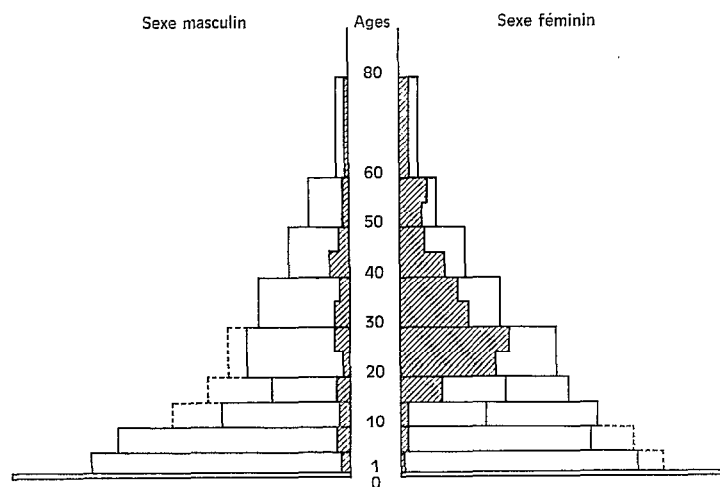
... Refoulés et entassés dans leurs montagnes où règnent la faim et la maladie, les Mofou mènent une existence précaire et anachronique. Ils semblent difficile d'améliorer leur sort dans leur milieu actuel où, au manque de terre arable, se joint le manque d'eau et la difficulté de pénétration. »

Kilouo, Mavo, Goudour, Matso, Mofou, Diméo, Djélang, Koréel et Membeng, pour l'arrondissement de Mokolo ; nous avons, d'autre part, dans les calculs de fécondité et de mortalité tenu compte de l'échantillon Misoencam représentant 4 villages de massif situés dans l'arrondissement de Méri (Nguissar, Kélékéyel, Metséké et Méjet).

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

Nous observons particulièrement sur la pyramide des âges obtenue :



Graphique 19

a) une sous-déclaration féminine qui, comme ailleurs, se remarque aux âges voisins du mariage (10 à 20 ans), mais également pour les fillettes de 1 à 9 ans (?).

b) une émigration masculine de 10 à 30 ans que nous pouvons à l'aide de la table de survie estimer pour l'ensemble des Mofou à 2 500 personnes environ. Cette émigration peut être soit définitive soit temporaire. L'émigrant temporaire ne s'absente généralement que quelques semaines et amasse un petit pécule en travaillant dans les champs des Foulbé. En ce qui concerne l'émigration définitive, plus importante, les raisons suivantes sont généralement invoquées : désir de s'établir seul et de cultiver ses propres champs (50 %), mésentente familiale, ou à la demande du père (15 %), pour devenir musulman (10 %), et pour rejoindre un parent (8 %).

c) si sur cette pyramide nous inscrivons en grisé les personnes qui ne résident plus au lieu de leur naissance, nous constatons que par rapport aux autres ethnies les Mofou ne changent guère de résidence à l'intérieur de leur terroir, c'est-à-dire que les migrations *internes* sont plus modérées que pour les autres groupes de montagne (Mafa, Kapsiki, Daba,...) (voir 2^e Partie, Tableau 55).

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Comme le profil général de la pyramide, les proportions observées pour les principaux groupes d'âges sont celles d'un groupe en expansion :

0-14 ans	43 %
15-59 ans	53 %
60 ans et +	4 %

2.1.3. PROFESSION, SCOLARISATION, LANGUE PARLÉE, RELIGION

(sur un échantillon de 1 657 personnes, représentant les habitants de 270 sarés (1) des cantons de Mokong et Mofou Sud).

Sur 270 chefs de saré :

248 sont agriculteurs	(92 %)
15 forgerons	(5,5 %)
et 7 tisserands	(2,5 %)

La proportion des forgerons est semblable à celle du pays mafa voisin.

Sur 320 enfants scolarisables de notre échantillon, 11 seulement déclarent fréquenter l'école, ce qui représente une proportion de 3 % (Daba : 5 %, Hina : 7 %).

Sur les 270 sarés visités, le mofou seul n'est compris que dans 44 d'entre-eux (16 %) dans tous les autres sarés (84 %) *une personne au moins* s'exprime également en fulfuldé. Par rapport à la population totale de cet échantillon (enfants compris) :

- 75 % des habitants ne parlent que le mofou
- 24 % des habitants parlent également le fulfuldé,
- et 1 % parlent, de plus, le français.

Religion : si les Mofou semblent avoir plus de rapports avec les populations foubé que leurs voisins mafa, cela ne semble pas néanmoins les amener à abandonner leur religion traditionnelle. En effet aucune personne de notre échantillon (situé en terroir mofou) ne nous a déclaré s'être convertie à la religion musulmane, et deux seulement sont devenus chrétiens (1 pour mille).

Sur la base de ce résultat et comparativement à ce qui a été observé auprès des autres ethnies, les Mofou paraissent les plus farouchement attachés à leur religion traditionnelle s'ils vivent dans leur terroir (99,9 %). Ils sont sous ce rapport comparables aux Daba où nous trouvons (voir chapitre Daba) 99,8 % de « traditionnels » et 0,2 % de musulmans. (voir 2^e Partie, Tableaux 65, 66, 67 et 68).

2.2. Régime matrimonial

(toujours échantillon de 1 657 personnes sur les cantons de Mokong et Mofou Sud).

(1) Pour la répartition du nombre moyen de personnes par saré, voir 2^e Partie — Tableau 54 et Graphique 38.

2.2.1. ETHNIE DE L'ÉPOUSE

Sur 257 épouses ou veuves de notre échantillon, 5 % appartiennent à des ethnies différentes. Ici, comme ailleurs, l'endogamie est donc presque absolue (voir 2^e Partie, Tableau 69) ; elle n'est rompue qu'avec les groupes voisins mafa et guiziga :

95 % des épouses ou veuves sont Mofou
 2 % des épouses ou veuves sont Mafa
 2 % des épouses ou veuves sont Guiziga
 et 1 % des épouses ou veuves sont divers

2.2.2. ETUDE DE LA DOT

Une étude effectuée sur 243 dots mofou, nous apporte les renseignements suivants :

La dot mofou est sans doute une des plus modestes du Nord-Cameroun. Actuellement elle représente une valeur d'environ 8 000 F CFA 1962, et sa composition type (moyenne sur 100 dots versées de 1952 à 1962) est la suivante : 1 250 F en argent, 7 chèvres, 1 pagne (ou boubou, ou gandoura, ou équivalent, en bandes de coton tissées sur les très ingénieux petits métiers traditionnels), 2 morceaux de tabac, 6 jarres de bière de mil, 1 fagot de bois, 12 tasses (# 12 kg) de mil, un quartier de viande (et parfois de la « paille » tressée, un secco ou quelques poissons séchés), auxquels il convient d'ajouter quelques journées de culture dans les champs de la belle-famille.

Le Tableau 70 de la 2^e Partie nous indique que les seuls postes qui semblent avoir augmenté dans le temps sont le numéraire et le mil, les autres prestations paraissant demeurer stationnaires.

En ce qui concerne la date des versements aucune évolution marquée ne ressort des trois périodes considérées (av. 1939-1940 à 1951-1952 à 1962) : 15 dots sur 100 sont intégralement versées après le mariage, alors que 21 dots sur 100 sont libérées intégralement avant le mariage, les 64 autres dots donnant lieu à des versements avant et après le mariage. *Les Mofou ne semblent donc pas encore arrivés au stade où les versements effectués après le mariage deviennent de plus en plus importants* (Moundang, Fali,..., voir 2^e Partie, Tableau 71).

Par contre en ce qui concerne le financement de la dot une évolution très bien marquée apparaît dans la part provenant de l'argent gagné grâce au travail « à l'extérieur » (émigration temporaire), avec également ici l'apparition, comme dans d'autres groupes, du recours à l'emprunt.

QUI A PAYÉ LA DOT (en %)

	<u>Avant 1939</u>	<u>1940-1951</u>	<u>1952-1962</u>
Epoux (Economies dont travail avec émigration)	81 (2)	79,5 (8)	76 (16)
Prêteurs	—	0,5	2
Famille (aide).....	19	20	22

Bien que modeste par rapport à celles versées auprès d'autres groupes, la dot mofou semble néanmoins provoquer un léger retard au mariage pour certains hommes, comme nous allons le voir maintenant.

2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE

Le mode de l'âge au premier mariage se situe à 17 ans chez les femmes mofou (voir 2^e Partie, Graphique 40), c'est-à-dire en moyenne 2 ans plus tard que dans des groupes apparemment plus évolués.

Comme nous avons des raisons de supposer que les âges ont été correctement relevés, en moyenne, (car l'âge moyen des maternités se situe à 27 ans 7 mois), il faut retenir cette indication qui concerne un groupe ayant conservé tous les attributs de l'ancienne civilisation africaine.

Chez les hommes, ici comme ailleurs, le mode de l'âge au premier mariage se situe à 20 ans. Notons toutefois que 18 % des hommes de l'échantillon considéré ne se sont mariés qu'après l'âge de 25 ans (le retard au mariage est bien visible sur le Graphique 39 de la 2^e Partie).

2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Ici comme ailleurs environ 2/3 des hommes mariés sont monogames :

Sur 296 hommes mariés

203 ont 1 épouse (69 %)
 76 ont 2 épouses (26 %)
 14 ont 3 épouses (4 %)
 et 3 ont 4 épouses (1 %)

ce qui représente, en moyenne, *138 femmes pour 100 hommes mariés*, c'est-à-dire un indice de polygamie un peu plus faible qu'ailleurs (Guidar : 142 ; Moundang : 149 ; Daba : 159). (Voir 2^e Partie, Tableau 56).

Ici comme dans les autres groupes « païens » du Nord-Cameroun, on observe que plus un homme est âgé et plus il a tendance à être polygame (voir 2^e Partie, Graphique 41).

TABLEAU 26

Nombre d'épouses pour 100 hommes mariés selon l'âge du mari

— de 20 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 - 59 ans
100	103	128	133	153	154

2.2.5. NOMBRE DE REMARIAGES DES FEMMES

Sur 257 femmes mariées ou veuves de l'échantillon

204 ont été mariées 1 fois (79 %)
 46 ont été mariées 2 fois (18 %)
 5 ont été mariées 3 fois (2 %)
 et 2 ont été mariées 4 fois (1 %)

ce qui représente, en moyenne, *124 mariages pour 100 femmes mariées ou veuves*.

Ce résultat est intéressant car il nous indique que c'est chez les Mofou (paléonigritiques) que les femmes connaissent le nombre de remariages le plus faible, et où par conséquent la stabilité des unions est la plus grande.

Comme nous l'avons fait ressortir dans les Tableaux 56 et 57 de la 2^e Partie, répétons ici qu'*une des conséquences démographiques de l'islamisation, en ces régions d'Afrique Noire, n'est pas comme on le croit communément une recrudescence de la polygamie masculine* (moins forte chez les islamisés que chez les « païens ») *mais une multiplication des remariages des épouses* (chute de la stabilité des unions).

Le Tableau 27 ci-dessous, le montre fort bien :

TABLEAU 27

Nombre de mariages pour 100 femmes mariées ou veuves de 14 ans et plus (par ethnie)	
Mofou (montagne et paléonigritiques)	124
Hina (montagne et travail du cuivre dénotant un apport extérieur)	142
Daba — — — — —	153
Moundang (plaine)	167
Guidar (plaine)	184
Mandara (plaine, islamisés « récents »)	218
Foulbe (plaine, islamisés)	273

Ici également le nombre de remariages augmentent avec l'âge de la femme :

TABLEAU 28

Nombre de mariages pour 100 femmes suivant l'âge

20-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans
119	121	135	141

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour un échantillon de 2 705 personnes nous observons 152 naissances vivantes durant les 12 derniers mois, soit un taux de natalité générale de 56 *pour mille*.

Nous nous retrouvons ici dans les régions montagneuses plus préservées où la natalité est demeurée forte (Mafa, Kapsiki) bien que, comme nous le verrons plus loin, elle semble être en déclin chez les Mofou par rapport aux deux groupes précités.

Sur la base de ce taux nous pouvons estimer à 2 100 environ le nombre de naissances vivantes annuelles qui surviennent dans le terroir mofou (Mérid-Mokong-Mofou Sud).

L'âge moyen des maternités se situe très normalement à 27 ans 7 mois.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR AGE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Le calcul des taux de fécondité par âge fait ressortir, ici comme dans les autres groupes, que le moment de la plus forte fécondité se situe de 20 à 24 ans.

Par rapport aux groupes de montagne voisins (Mafa-Kapsiki), les taux sont nettement inférieurs au-delà de 30 ans. Comme il nous est apparu que la chute des taux au-delà de cet âge était la caractéris-

tique des groupes dont la fécondité était dans la phase décroissante, il n'est pas impossible que les Mofou soient également entrés dans le cycle des fécondités regressives. (voir 2^e Partie, Graphique 43).

TABLEAU 29

Taux de fécondité par âge (Mofou)
Exprimés en « pour mille »

— 20 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans
100	366	310	171	63

Sur la base des taux précédents nous pouvons calculer que *100 femmes mofou mettent*, en moyenne, *au monde 632 enfants vivants* durant la période de procréation.

Ce chiffre est voisin de celui obtenu chez les montagnards daba, mais très sensiblement inférieur à ceux enregistrés auprès des populations voisines, Kapsiki (770), Guiziga (769) et Mafa (878).

Il est toutefois supérieur à ceux habituellement observés en plaine (Moundang, Massa,...) (voir 2^e Partie, Carte 13).

2.3.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 3,08$$

2.3.4. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Il ne semble pas que la fécondité soit affectée par suite d'un accroissement de la stérilité, puisque pour 257 femmes ou veuves, seules 9 d'entre elles sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage (4 %).

Cette proportion représente l'indice de stérilité relative le plus bas que nous ayons enregistré dans le Nord-Cameroun.

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX DE MORTALITÉ

Pour les 2 705 personnes de l'échantillon retenu il a été enregistré 98 décès au cours des 12 derniers mois, soit un *taux de mortalité générale de 36 pour mille*, voisin de celui des Mafa (42).

Sur la base de ce taux, nous pouvons estimer actuellement à environ 1 400 personnes le nombre de décès annuels en pays mofou.

Comme dans les autres groupes la *mortalité infantile* (0 à 1 an) s'établit *aux alentours de deux cents pour mille* (204), de telle sorte que sur 5 enfants nés vivants 4 seulement atteignent leur premier anniversaire (voir 2^e Partie, Tableau 62, certaines données comparatives).

De 1 à 4 ans la mortalité demeure également très élevée comme cela s'observe chez les Mafa. Le taux annuel de 80 pour mille fait qu'à l'âge de 5 ans, sur 1 000 enfants nés vivants, il n'en subsiste que 551 (chiffre bien voisin des 523 survivants à l'âge de 5 ans, observé chez les Mafa voisins sur un échantillon de plus de 3 500 personnes).

Au-delà de cet âge et jusqu'à 40 ans les taux annuels semblent sous-estimés puisqu'ils oscillent aux alentours de 10 pour mille, ce qui est inférieur de moitié à ce qui a été observé pour ces âges chez les Mafa et les Kapsiki voisins.

2.4.2. TABLE DE SURVIE

La table suivante nous indique que *la génération est réduite de moitié* (vie probable) à 15 ans environ, c'est-à-dire que sur 1 000 nouveau-nés vivants seuls 500 atteindront cet âge (voir 2^e Partie, carte 14, page 180).

TABLEAU 30

Table de survie Mofou

Ages	Taux annuels	Quotients globaux (1)	Age	Survivants
0 à 1 an	0,204	0,204	1 an	796
1 à 4 ans	0,080	0,308	5 ans	551
5 à 9 ans	0,012	0,055	10 ans	521
10 à 19 ans	0,008	0,080	20 ans	479
20 à 29 ans	0,008	0,080	30 ans	441
30 à 39 ans	0,013	0,120	40 ans	388
40 à 49 ans	0,024	0,230	50 ans	299
50 à 59 ans	0,032	0,310	60 ans	206
60 à 70 ans	0,065	0,640	70 ans	74

(1) Quotients globaux = $\frac{n(t)}{1+t/2}$ = probabilité pour qu'une personne vivante au début d'un groupe d'âges décède avant d'atteindre le groupe d'âges suivant.

2.4.3. PROCÉDÉS UTILISÉS LORS DE L'ACCOUCHEMENT ET ALLAITEMENT

Si l'on dit qu'une femme mofou sur deux, tranche *elle-même* le cordon ombilical, on aura une idée de l'état très « demeuré » de ce groupe.

Sur un échantillon de 175 femmes ayant récemment mis un enfant au monde, on fait les observations suivantes :

Section du cordon ombilical :

- 87 ont elles-mêmes tranché le cordon (50 %)
- 20 fois la section a été faite par le mari (11 %)
- 18 fois par un « forgeron » ou « forgeronne » (10 %)
- 17 fois par une parente (10 %)
- etc.

Moyen employé :

- tige de mil fendue (40 %),
- ou « paille » de secco fendue (60 %).

On utilise généralement la tige de mil si le nouveau-né est un garçon, et une « paille » de secco si c'est une fille.

L'enfant est alors lavé avec de l'eau bouillie dans 50 % des cas, et avec une eau tiède ou froide dans les autres cas.

Son corps est enduit de terre ocre mêlée à de l'huile de caïlcédrat (dans 2 % des cas la composition est faite de charbon de bois pilé mêlé à du beurre fondu : partique peule). Cette application est généralement faite le 3^e jour après la naissance et est renouvelée jusqu'à cicatrisation de l'ombilic. Les raisons majeures données par les intéressées au sujet de cette pratique sont très pertinentes : il s'agit surtout de protéger l'enfant du froid et des mouches.

L'allaitement commence presque toujours ici dès le premier jour (80 % des cas), et le premier « lait » n'est généralement pas rejeté.

Les durées d'allaitement ne sont que dans 10 % des cas inférieures à 3 ans, mais l'enfant reçoit néanmoins un aliment complémentaire aux environs de 12 mois.

A titre indicatif signalons que l'interdit sexuel couvre *généralement* une période allant du 5^e ou 6^e mois de la grossesse, au moment où l'enfant peut marcher seul.

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La comparaison des taux de mortalité et de natalité laisse apparaître un accroissement annuel de deux pour cent. Toutefois ce calcul ne tient pas compte de la structure par âge de notre population, aussi lui préférons nous l'indication du taux net de reproduction.

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION ET TAUX INTRINSÈQUE D'ACCROISSEMENT NATUREL

Le calcul indique que 1 000 femmes mofou de 14 à 49 ans *seront remplacées*, aux mêmes âges, à la génération suivante (d'ici 28 ans) par 1 330 femmes (si les conditions de fécondité et de mortalité demeurent ce qu'elles sont actuellement).

$$\begin{aligned} R_8 &= R_b \times S_{28} \\ &= 3,08 \times 0,433 \\ &= 1,33 \end{aligned}$$

Ceci nous permet de déterminer le « vrai taux d'accroissement naturel annuel moyen », pour les 28 années à venir. Il sera de :

$$\begin{aligned} (I+a)^{28} &= 1,33 \\ \text{soit } \lg(I+a) &= \frac{\lg(1,33)}{28} \\ &\dots\dots\dots \\ I+a &= 1,01 \\ a &= 0,01 \text{ soit } 1 \% \text{ l'an} \end{aligned}$$

2.5.3. CONCLUSIONS

Les Mofou représentent donc un groupe en extension, mais il faut noter que leur accroissement semble inférieur à celui de leurs « cousins » mafa. Ceci semble dû surtout à une fécondité moindre qui paraît être entrée dans une phase de régression.

Ce phénomène ne semble que pouvoir s'affirmer avec les « descentes en plaine ».

Dans ce dernier cas toutefois les taux de mortalité devraient, aux bas âges, avoir tendance à diminuer, ce qui peut laisser ouverte la perspective d'un accroissement continu égal ou légèrement supérieur à 1 pour cent l'an. Voir 2^e Partie, carte 15.

LES MAFA (ou MATAKAM)

Reprise en condensé d'une étude que nous avons rédigée en 1960 (publication dans « Recherches et Etudes Camerounaises » 1961 - N° 1).

1. GÉNÉRALITÉS

Durant des générations, des vagues successives de « païens » venant de l'Est ont cherché refuge sur les rudes massifs qui constituent le pays Matakam où, sans doute, était déjà établie une population autochtone qui aurait été l'initiatrice aux méthodes de culture pratiquées.

Se déroband aux Islamisés conquérants (Foulbé - Mandara), puis aux nouveaux venus, les « purs » se réfugièrent sur les sommets d'escarpements inextricables où des grottes leur constituaient un ultime refuge. Sur ces hauteurs, d'où l'on surveille aisément le bas pays et les pistes d'accès, il était aisé de prévenir toute entreprise belliqueuse. Les efforts nécessairement patients d'une administration pratiquant pendant plus de trente ans une politique « d'apprivoisement », ont incité certains à se risquer aux flancs, puis aux pieds des massifs protecteurs, sans jamais s'en éloigner beaucoup toutefois.

Parler des Mafa en général est déjà une extrême simplification, contrairement à ce que supposent certains qui désignent encore souvent *tous* les « païens » de montagne par le vocable peul *Kirdi*. En effet dans le pays mafa, qui groupe plus de 100 000 personnes, la langue parlée n'est pas uniforme et des sous-groupes apparaissent dans la réalité vivante : on peut distinguer particulièrement — au sud du pays le groupe bulahaye qui serait plus proche des Mofou (Goudour) que des Mafa — à l'ouest, le long de la frontière escarpée de l'ex-Cameroun britannique, les Hidé et les Mabas — au nord est enfin le groupe des Minéo que l'on rattache d'ordinaire aux Mafa mais qui serait d'origine Guiziga et présente de fait des mœurs (tombes en forme de puits, tous peuvent enterrer les morts, forgerons non endogames), et un parler distincts.

Tels sont les principaux groupes situés aux confins de ce pays farouche et fier qui, avec ses 70 habitants au km², offre la plus forte densité de population du Nord-Cameroun, et est comparable sous cet angle au pays bamiléké du Sud-Cameroun.

Il n'entre pas dans notre propos de faire ici une étude de la structure et de la vie sociale, mais nous voudrions tout au moins en esquisser les lignes de base.

Le village couvrant parfois quelques kilomètres carrés est une conception de l'Administration ; la véritable unité locale demeure celle du massif (pour le Nord du pays), ce dernier renfermant à son tour l'unité d'habitation familiale (le « saré » en fulfuldé ou le « gai » en mafa).

A la tête du massif un chef (appelé aussi le Maître de la montagne ou le Maître des sacrifices) a surtout un rôle d'arbitre. Ce chef est généralement un descendant du premier occupant du sol. Il décide

de la date d'ouverture des principales fêtes (1), préside ou effectue lui-même certains sacrifices collectifs. L'autorité de cet « ancien » est complétée par celles de notables « magico-religieux » tels que :

— le Maître de la pluie qui, aux moments propices, invoque successivement Dieu, les ancêtres, les parents, et ne se rase plus durant la période qui s'écoule entre la plantation du mil et sa mise en grenier (2).

— le Maître des panthères qui par ses pratiques préservera les habitants du carnassier,

— l'aîné du massif qui, après cérémonie propitiatoire (sur un sommet voisin) donnera sa sauvegarde (bénédiction ?) aux membres de la communauté.

Faisons une place à part au « forgeron », qui bien qu'un peu tenu à l'écart par crainte de souillure (et ne pouvant être considéré comme un notable) est pourtant l'élément charnière de toute cette civilisation. Comme un prêtre des forces invisibles, il se tient aux deux extrémités de l'existence et remplit de multiples fonctions. C'est presque toujours lui (ou sa femme) qui assiste une femme enceinte lors de l'accouchement (il donne également un nom à l'enfant). C'est lui qui seul a la charge de l'enterrement. C'est lui qui initie le fils aîné aux premiers sacrifices destinés à apaiser les mânes de son père défunt. C'est sa femme qui fabrique les poteries nécessaires à la vie matérielle, celle représentant le Dieu Unique (Dzigulé), ainsi que les multiples poteries nécessitées par les sacrifices religieux. Il est encore le « médecin » de tous, celui qui connaît de nombreux remèdes. C'est également lui que l'on appelle pour faire la « divination » lors d'événements importants (décès, disette, ...). C'est lui qui forge les multiples objets en fer, les uns utiles (houes, faucilles, haches, pipes, ...), les autres de parade (magnifiques couteaux de jêt, chaînettes, pendentifs, ...). Et c'est enfin certains d'entre-eux qui, il y a peu de temps encore, fondaient le minerai de fer recueilli dans le lit des ruisseaux (3).

C'est à l'abri de ces protections magico-religieuses multiples que les habitants, ainsi déchargés de ces préoccupations par délégation et pour toujours (puisque les fonctions magico-religieuses sont héréditaires), mènent leur vie de famille. Ils ne sont réunis que pour les fêtes coutumières que règle le rythme des cultures, à l'exception du « maraï » qui se déroule tous les trois ou quatre ans et au cours duquel on sacrifie le « bœuf de case ».

C'est sous le régime patriarcal que la famille évolue quotidiennement, ordonnant cases, greniers et bergeries autour de la case du chef de « saré » (babgāi), le tout encint d'un mur de pierres sèches. Cette unité comprend en moyenne six à sept personnes : le chef du saré, sa ou ses femmes (les 2/3 des Mafa n'ont qu'une épouse, mais certains chefs de quartiers ou quelques notables en gardent trois ou quatre, et entre ces deux extrêmes, chacun selon sa fortune (4), quelques enfants non mariés (le fils marié va habiter un autre saré de la communauté, la fille mariée se rend au saré du mari), et un ou deux parents proches, pratiquement jamais de serviteurs et rarement un visiteur étranger au village.

(1) Les Mafa célèbrent quatre fêtes principales, dont les trois premières sont annuelles : le Ngolola, le Houdok, le Zavad et le Maraï.

(2) Le Maître de la pluie s'occupe généralement de plusieurs villages à la fois. Celui de Mabas par exemple intervient dans les onze villages suivants : Drif, Djimek, Hirik, Madouvou, Mazawa, Maxi, Orokotok, Oulango, Oumonda, Ounelek, et Vouzik. Notons que tous les villages ne demandent pas le concours d'un Maître de la pluie : à Sirak par exemple le chef nous a déclaré ne pas en avoir besoin.

(3) Nous avons dans une étude particulière, intitulée : « Les Forgerons mafa - ou évolution d'un groupe endogame », donné des précisions sur les multiples activités de cet homme de base de la civilisation paléonigritique. (*Cah. O.R.S.T.O.M., sér. Sci. hum., vol. III, n° 1, 1966*).

(4) La dot à verser aux parents de la femme peut être évaluée en pays matakam à dix mille francs environ. Elle se compose de quelques chèvres, boubous ou pagnes, jarres de bière de mil, morceaux de tabac, poulets, travaux divers pour la belle-famille, etc., sans que la liste en soit réglementée par la coutume, mais seulement selon les désirs des parents de la promise.

Chacun occupe une case individuelle, abritant parfois une pièce de bois servant de lit, quelques calebasses et poteries, quelques armes (arcs, flèches, lances) laissant à chacune un aspect de dénuement extrême.

Dans la journée, on s'assemble de préférence entre les cases, sur un emplacement abrité du soleil ou sous une claie où sèchent les récoltes.

De mai à janvier, les quatre hectares où l'on cultive le mil (surtout) et l'arachide, accaparent de l'aube au soir les habitants du saré, en dehors de petites plantations de moindre importance aux abords des cases (gombo, tabac, oseille de Guinée, haricots, calebasses).

De février à mai, on s'occupe de la commercialisation des récoltes, de la réfection des cases, des travaux artisanaux, et souvent pour les femmes de la corvée d'eau. Durant cette fin de saison sèche, il arrive assez souvent que l'on boive de la « bière de mil » (zoum) avec les habitants des quartiers ou des massifs voisins, et se souvenant à cette occasion d'anciens griefs, il n'est pas impossible qu'il en résulte des escarmouches collectives, parfois meurtrières.

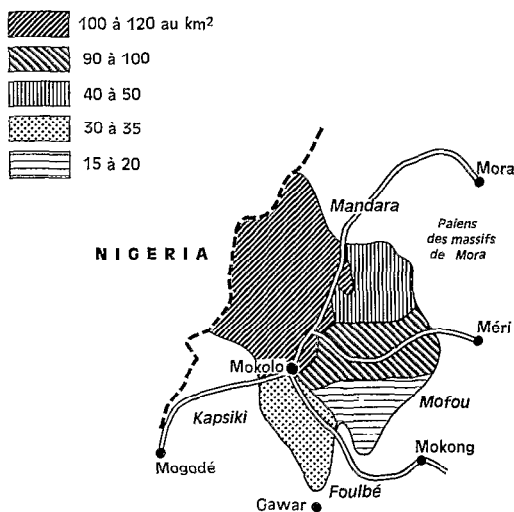
Durant toute l'année le régime alimentaire est d'un ou deux repas par jour (ceci est variable selon les villages et la saison) dont l'essentiel est la boule de mil (petit mil chandelle, gros mil rouge, plus rarement mil blanc), accompagné d'une sauce de composition variable.

Parfois, mais rarement, s'y ajoute un peu de viande (ou de poisson séché) dont on est pourtant très friand (1).

A ceci, il faudrait ajouter les différents fruits sauvages et herbes, très appréciés lors des randonnées en brousse, quelques champignons (lépiote élevée), et parfois un silure capturé dans un trou d'eau.

Cette civilisation des plus frustes mais aussi des plus complètes, côtoie, à la limite de son aire ou le long des principales voies qui la traversent, des implantations foulbé dans le sud et mandara dans le nord, qui avec les boubous, les lits foulbé, les amulettes de cuir ..., lui donneront une couleur qui n'est déjà plus la sienne.

Carte 9 : Densité de population dans les différentes parties du pays Mafa



(1) Toutefois la volaille paraît être consommée assez fréquemment.

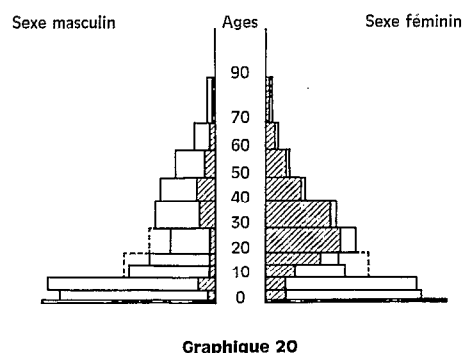
2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 3 591 personnes (soit environ le 1/30^e de l'ensemble de l'ethnie mafa) représentant la population de certains quartiers des villages de Zélevet, Tala Gozélé, Oudal, Tourou, Ouzal, Matamaya, Kilda, Markandaï, Mabas, Baou, Fogom, Mazam, Bokom Guélawa et Sirak.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

D'allure très voisine de la pyramide mofou, on distingue également sur la pyramide mafa :



Graphique 20

a) une sous-déclaration féminine qui, comme ailleurs, se remarque aux âges avoisinants le mariage. Nous avons déjà donné précédemment une explication de ce phénomène.

b) insuffisance marquée pour le sexe masculin du groupe 20 à 29 ans, et du groupe 10 à 19 ans. Il existe effectivement une légère émigration d'hommes mafa vers certains centres du Nord-Cameroun (et de la zone ex-anglaise), mais ces départs ont toujours été considérés comme le fait de quelques-uns, et non de plus du tiers du groupe 20-29 ans comme il apparaît ici. Il s'agit, en fait, d'un tout autre phénomène qui s'est également répercuté sur le groupe masculin des 10 à 19 ans. En 1931, une invasion de criquets provoqua une famine qui a laissé un souvenir très vif chez tous les habitants du pays. Outre une surmortalité difficile à évaluer (nous ne pensons pas qu'elle ait été élevée, le côté féminin de la pyramide ne présentant aucune anomalie marquante (1), il en est résulté un grand nombre d'abandons ou de remises d'enfants. Ce sont des familles foubé qui les recueillirent. Il a dû s'agir surtout de garçons, car les parents préféraient, en général, conserver les filles en vue de la dot future (2). A ces abandons d'enfants, il convient d'ajouter les effets d'une baisse possible de la fécondité. En supposant que l'accroissement de la population mafa ait été constant depuis 1931, nous pouvons chiffrer la population mafa de 1930 à 50 000 personnes

(1) Monsieur le Ministre du Plan du Cameroun, originaire de ce département, nous a confirmé dans notre hypothèse, en précisant toutefois que les fillettes qui avaient été abandonnées ont regagné par la suite leur village, alors que les garçons, élevés dans de nouvelles manières, s'étaient déracinés entièrement.

(2) Notons que chez les Mabas (sous-groupe mafa) jadis, on abandonnait sur une piste le huitième enfant lorsque celui-ci était un garçon.

environ. Si nous appliquons à cette population les taux de natalité et de survie que nous déterminons plus loin, nous constatons qu'aujourd'hui 2 000 hommes sont manquants dans le groupe 20 à 30 ans, et 2 000 autres dans le groupe 10 à 20 ans. Si nous rectifions, en tireté, la pyramide des âges selon les calculs que nous venons d'effectuer, elle ne nous paraît plus affectée d'autres anomalies (si ce n'est une surmortalité féminine aux âges élevés), et présente le profil qui caractérise les pays à forte mortalité et forte fécondité.

c) si sur cette pyramide nous inscrivons en grisé les personnes qui ne résident plus au lieu de leur naissance, nous constatons que 18 % de la population masculine de « plus de 15 ans » ne réside plus au lieu de naissance. Cette proportion est la plus faible du Nord-Cameroun avec celle des Mofou et des Moundang (voir 2^e Partie, tableau 55).

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

La structure par âge est pratiquement la même que celle des « cousins » mofou :

0 - 14 ans	45,4 %
15 - 59 ans	50,2 %
60 ans et +	4,4 %

2.2. Natalité - Fécondité

2.2.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour un échantillon de 3 591 personnes il a été observé 245 naissances vivantes survenues dans les douze derniers mois, soit un taux de natalité générale de 68 *pour mille*.

Jusqu'en 1950 environ, on considérait que le taux de natalité ne pouvait guère excéder 40 pour mille, mais les enquêtes menées dernièrement dans différentes régions d'Afrique ont donné des taux nettement supérieurs :

Guinée (1955) : 62 dont Fouta Djalon : 63

Subdivision de Bongouanou en Côte-d'Ivoire (1956) : 55

Rhodésie du Nord (1950) : 57

Le taux observé en pays matakam est donc un des plus élevés, mais demeure dans la ligne des observations faites en Guinée. Il paraît valable pour une population demeurée, dans sa presque totalité, isolée de toute influence civilisatrice (1).

Ce taux nous permet d'évaluer entre 6 000 et 7 000 le nombre d'enfants qui naissent annuellement en pays matakam.

2.2.2. RAPPORT DE MASCULINITÉ

C'est la proportion de nouveaux-nés suivant le sexe. Pour les enfants nés vivants cette proportion est une constante reconnue, s'établissant généralement de 103 à 107 garçons pour 100 filles.

La stabilité de ce rapport peut permettre de déceler des dissimulations éventuelles.

(1) Dans certains de ces massifs (Zelevet), la pipe locale n'a pas encore trouvé la forme courbe mais demeure droite comme un gros fume-cigarettes. Sur certains petits marchés de brousse, il est vendu de petites barres de fer en forme de « U » qui, frappées au silex, constituent le briquet local pour les plus riches, car pour les autres on fait encore parfois du feu en frottant deux sections de tige de mil au contact d'un peu de suie. Le sel provient souvent d'excréments incinérés et « lessivés » d'animaux.

Ici pour 245 naissances vivantes survenues durant les douze derniers mois, nous distinguons 127 garçons contre 118 filles, soit un rapport acceptable de 107 garçons pour 100 filles.

2.2.3. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Le moment de la plus forte fécondité se situe ici, comme dans les autres groupes du Nord-Cameroun, de 20 à 24 ans. Par rapport aux groupes « païens » voisins (Mofou, Kapsiki, Guiziga) les taux à tous les âges sont plus élevés, plus particulièrement ceux observés au-delà de l'âge de 30 ans (comparer la courbe de type 1 à celle du type 2 figurant au graphique 41, de la 2^e Partie).

Nous comparerons également (tableau et graphique suivants) les taux enregistrés chez les Mafa à ceux obtenus pour l'ensemble de la Guinée 1956, ainsi qu'à ceux de la France 1957 et ceux de la ville de Stockholm 1938.

TABLEAU 31

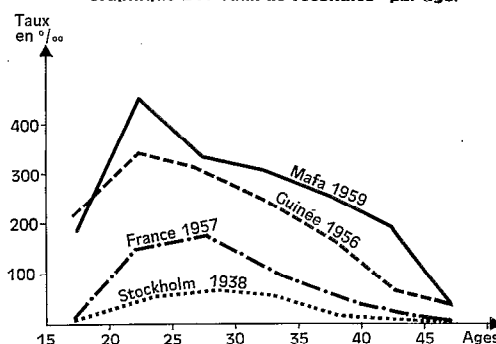
Taux de fécondité par âge (en pour mille)

Âges	Mafa 1959	Guinée 1956	France 1957	Stockholm 1938
14-19 ans	189	211	21	3
20-24 ans	444	335	154	49
25-29 ans	335	310	175	70
30-34 ans	302	246	108	60
35-39 ans	252	171	61	31
40-44 ans	191	69	17	8
45-49 ans	43	28	2	1

Par rapport à la Guinée la fécondité est beaucoup plus soutenue au-delà de 30 ans. La courbe de la Guinée serait celle du type 2 de notre graphique 43 de la 2^e Partie.

Les maxima africains sont situés dans le groupe 20-24 ans, alors que dans les pays industrialisés ils se trouvent dans le groupe 25-29 ans. Ceci pourrait constituer un des critères permettant de déterminer si un pays est toujours au stade « naturel », ou si au contraire il a abordé le stade « malthusien ».

Graphique 21: Taux de fécondité par âge.



Sur la base des taux précédents nous pouvons calculer que *100 femmes mafa mettent*, en moyenne *au monde 878 enfants durant la période de procréation*.

Ce chiffre tout en faisant mieux ressortir l'importance de la fécondité mafa, n'est toutefois supérieur que d'un enfant en moyenne par rapport à ceux enregistrés dans deux groupes voisins : les Guiziga (769) et les Kapsiki (770). *Cette différence provient surtout de la chute de la fécondité après l'âge de 30 ans*, ainsi que nous l'avons démontré précédemment (voir en particulier le graphique 43 de la 2^e Partie, ceci se remarque bien aussi sur le graphique 21 de la page précédente qui compare les courbes mafa et guinéenne).

Signalons à titre indicatif qu'il a été calculé (L. HENRY) que la fécondité naturelle d'une femme est de douze enfants.

Différentes monographies ont également fait ressortir l'importance de la fécondité européenne et canadienne au cours des siècles « non-malthusiens » :

Descendance moyenne (nombre d'enfants nés vivants) de femmes mariées à 20 ans

Crulai (Normandie), mariages de 1674-1742	8,23
Canadiens français, mariages de 1700-1729	10,80
Bourgeoisie genevoise, mari né en 1600-1649	9,36
Norvège 1874-1876	8,13
Huttérites (mariages d'avant 1921)	9,79
(mariages de 1921-1930)	10,94

(Ces chiffres sont extraits de l'ouvrage de M. PRESSAT : « *L'analyse démographique* », P.U.F., 1961).

L'importance de la fécondité des Mafa (qui vivent pourtant dans des conditions on ne peut plus naturelles) est donc relative par rapport aux fortes fécondités passées de groupes d'égale importance numérique. Ceci, sans doute, sous le poids des conditions climatiques et alimentaires qui, indépendamment de la mortalité, se répercutent également sur la fécondité. (Voir 2^e Partie, carte 13 pour les différents groupes du Nord-Cameroun).

Précisons pour terminer que l'âge moyen des maternités est très normalement de 28 ans dans cet échantillon mafa, ce qui plaide en faveur de l'exactitude de l'estimation des âges.

2.2.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 4,28$$

2.2.5. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Dans notre échantillon 86 femmes mariées de plus de 16 ans sur 811 femmes mariées, sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage, ce qui représente un indice de stérilité « relative » de 10 %.

En faisant un calcul semblable pour certains autres groupes « païens » nous avons trouvé un résultat similaire : Moundang : 10, Guidar : 10, Daba : 10, Hina : 11, Kapsiki : 13, Mofou : 4. Rappelons que pour les Mandara (islamisés récents) cet indice est de 20, et que pour les Foulbé (islamisés plus anciens) il se situe à 35.

2.3. Mortalité

2.3.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Pour les 3 591 personnes de cet échantillon il a été enregistré 151 décès survenus dans les douze derniers mois, soit un taux de mortalité générale de *42 pour mille*.

Aucune épidémie, guerre ou disette particulièrement marquante n'étant survenue durant l'année pour laquelle ce taux a été enregistré, il peut donc être considéré comme normal pour cette population.

Nous avons trouvé chez les « cousins » mofou un taux voisin, bien qu'un peu inférieur (36). Rappelons que l'enquête INSEE en Guinée avait déterminé un taux d'ensemble de 40 pour mille qui comprenait celui de la Guinée forestière de 45 pour mille.

Pour l'évolution du niveau de ce taux dans les différentes parties du monde voir 2^e Partie, tableau comparatif 63.

2.3.2. TAUX DE MORTALITÉ PAR ÂGE

Pour les 245 naissances survenues dans les douze derniers mois, il a été enregistré 41 décès, soit un taux de *mortalité infantile* (0 à 1 an) de *167 pour mille* (173 pour le sexe masculin et 161 pour le sexe féminin, soit une surmortalité masculine normale de 7 %).

Rappelons que la plupart des taux observés dans le Nord-Cameroun sont compris entre 150 et 200 pour mille.

Dans d'autres pays d'Afrique des enquêtes récentes ont fait ressortir les taux suivants :

Rhodésie du Nord (1950)	259 pour mille
Guinée (1955)	220 pour mille
Ouganda (1956)	200 pour mille
Tunisie (1956)	173 pour mille
Tanganyika (1957)	170 pour mille
Egypte (1936)	164 pour mille
Congo Belge de 1953	148 pour mille
et France 1900	150 pour mille
France 1957	29 pour mille

De 1 à 4 ans la mortalité demeure élevée comme cela s'observe également chez les Mofou voisins ; le taux annuel de 98 pour mille fait qu'à l'âge de 5 ans, sur 1 000 enfants nés vivants, il n'en subsiste que 523 (chiffre voisin des 551 survivants à 5 ans observé chez les Mofou).

Au-delà de cet âge et jusqu'à 50 ans les taux annuels sont inférieurs à 18 pour mille.

Si nous estimons à 6 000 le nombre des naissances annuelles en pays matakam, nous pouvons calculer qu'il ne subsiste que 2 900 de ces enfants à l'âge de 10 ans.

2.3.3. TABLE DE SURVIE

La table suivante nous indique que chez les Mafa *la génération est réduite de moitié* (vie probable) *aux alentours de l'âge de 10 ans*, c'est-à-dire que sur 1 000 enfants nés vivants il n'en subsistera que 500 à 10 ans environ. (Voir 2^e Partie, graphique 44 et carte 14).

TABLEAU 32

Table de survie Mafa

AGES	SURVIVANTS	(France 18 ^e)
0	1 000	1 000
1	833	767
5	523	
10	484	
20	405	502
30	362	
40	306	369
50	260	
60	151	214
70	89	

2.3.4. ESPÉRANCES DE VIE AUX DIFFÉRENTS ÂGES

L'étude des espérances de vie aux différents âges, $E(x)$, nous montre que, passé le cap fatidique des 5 ans, le Mafa ne sera plus oppressé par le poids d'une écrasante mortalité, et qu'au delà de cet âge la courbe mafa offre bien la même pente que celles des autres pays sous-équipés présentés au graphique 22 suivant.

L'espérance de vie à l'âge « x » est le temps que chaque personne atteignant cet âge aurait encore à vivre, si la mortalité demeurerait constante. Cet indice se calcule en répartissant entre tous les survivants à l'âge « x », le nombre total d'années qui sera vécu au-delà de cet âge par la population considérée.

Lorsque la table de survie utilisée est une table « abrégée » semblable à celle que nous avons construite, l'espérance de vie à la naissance, $E_{(0)}$, sera donnée par la formule :

$$E_{(0)} = \frac{1}{2} + \frac{2,5S_1 + 4,5S_5 + 7,5S_{10} + 10(S_{20} + \dots + S_{70})}{S_0}$$

où $S_{(x)}$ est le nombre de survivants à l'âge x

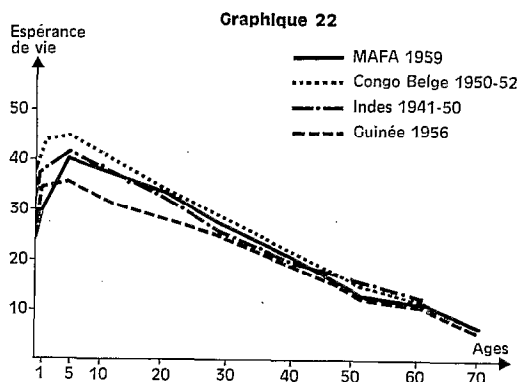
Dans les pays ne connaissant pas une protection médicale et sociale suffisante, il existe un écart important entre l'espérance de vie à la naissance (E_0) et l'espérance de vie à 1 an (E_1), alors que cet écart est minime (inférieur à 12 mois) dans les pays où ont pratiquement disparu les causes exogènes de la mortalité infantile (Scandinavie).

De même l'espérance de vie atteindra son maximum à l'âge de 5 ans (E_5) dans les régions sous-équipées, alors qu'elle le connaîtra dès 1 an révolu dans les autres régions. Nous retrouvons ces caractéristiques en pays mafa.

TABLEAU 33

Espérances de vie aux différents âges

Age	Mafa 1959	Guinée 1956	Congo Belge 1950-52	Egypte 1936-38	Indes 1941-50	France 1952-56
0	24	27	39	39	32	63
1	28	34	43	45	38	70
5	49	36	45	54	41	
10	38	33	42	51	39	
20	34	29	35	43	33	
30	27	25	29	36	26	
40	21	20	22	28	21	33
50	14	14	18	21	16	
60	11	10	11	15	11	17
70	5	5	—	—	—	



Le tableau et le graphique précédents font ressortir nettement qu'après l'âge de 5 ans l'espérance de vie des Mafa se situe dans la norme de celle des pays sous-équipés. Pour ceux qui connaissent l'état fruste de cette population, ce niveau dénote une résistance physique remarquable aux conditions de vie locales, une fois passé l'âge critique des cinq premières années.

2.4. Dynamique démographique et conclusions

2.4.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

Nous déterminerons l'accroissement de la population mafa selon les procédés classiques c'est-à-dire en calculant le taux net de reproduction.

La comparaison des taux bruts de mortalité et de natalité laisse apparaître un *taux brut d'accroissement naturel annuel* de 2,6 %.

Cet accroissement est conforme à ceux qui ont été estimés dans de nombreux territoires africains

Guinée 1955	2,2 %
Tchad 1956	2,4 %

A.O.F. 1956	2,7 %
Madagascar 1956	2,1 %
Rhodésie et Nyassaland 1933	2,7 %

la moyenne pour l'Afrique tropicale et méridionale, s'établissant de 1950 à 1957 à 1,9 %. Or, une population s'accroissant constamment de : 2 % l'an doublera en 35 ans et de 2,5 % l'an doublera en 28 ans (soit une génération), et décuplera en un siècle environ.

2.4.2. TAUX NET DE REPRODUCTION ET TAUX INTRINSÈQUE D'ACCROISSEMENT NATUREL

Plus précis que le précédent car il tient compte de la structure par âge de la population, le taux net de reproduction mesurera combien de femmes remplaceront, à la génération suivante et aux mêmes âges, 1 000 femmes de 14 à 49 ans soumises aux taux de fécondité et de survie du moment.

Le taux brut étant de 4,28 (il ne tient pas compte de la mortalité), nous obtenons aisément une estimation du taux net en multipliant ce taux brut par le taux de survie à 28 ans (âge moyen des maternités), soit ici :

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{28} \\ &= 4,28 \times 0,360 \\ &= 1,54 \end{aligned}$$

c'est-à-dire que 100 femmes mafa de 14 à 49 ans seront remplacées à la génération suivante par 154 femmes aux mêmes âges.

Ce dernier résultat nous permet de déterminer le taux intrinsèque d'accroissement naturel annuel pour les 28 années à venir. Il sera de :

$$r = \sqrt[n]{t} - 1$$

où « n » représente l'intervalle entre deux générations, et « t » le taux net précédent, d'où :

$$\begin{aligned} r &= \sqrt[28]{1,54} - 1 \\ &= 1,6 \text{ pour cent l'an} \end{aligned}$$

Ainsi l'étude des taux bruts « du moment » révèle un accroissement de 2,6 % l'an, alors que celle du taux net de reproduction, en éliminant les effets de structure, le ramène à 1,6 % l'an.

Nous pouvons donc valablement estimer que le *taux d'accroissement naturel des mafa* durant les années à venir, soit *situé à l'intérieur de ces deux limites, c'est-à-dire aux environs de 2 pour cent l'an*.

2.4.3. IMPORTANCE DE LA POPULATION MAFAS DANS LES ANNÉES A VENIR

Ainsi, si nous supposons le taux d'accroissement annuel de 2 pour cent constant, et que nous estimons à 105 000 le nombre des mafa vivant actuellement (y compris Hidé, Minéo et Mabas), nous pouvons dire qu'il sera de :

$$\begin{aligned} 105 \text{ antilog } (5 \lg 1,02) &= 116\,000 \text{ en 1965} \\ 105 \text{ antilog } (10 \lg 1,02) &= 128\,000 \text{ en 1970} \\ 105 \text{ antilog } (20 \lg 1,02) &= 156\,000 \text{ en 1980} \\ 105 \text{ antilog } (30 \lg 1,02) &= 190\,000 \text{ en 1990} \\ \text{et } 105 \text{ antilog } (40 \lg 1,02) &= 232\,000 \text{ en 2000} \end{aligned}$$

2.4.4. CONCLUSIONS

Il est incontestable que dans les 35 années à venir, ces massifs ne pourront supporter intégralement l'accroissement que connaîtra cette population.

Le doublement en 35 ans laisserait environ 140 Hbs au km², ce qui n'est guère pensable.

Une émigration s'amorcera donc à contre-cœur, mais inévitable.

Il y a de fortes chances qu'elle suive les traces de l'émigration déjà amorcée et qui s'élève à 10 000 personnes environ.

Dans une étude précédente intitulée « L'Emigration des Mafa hors du pays matakam » (in *Recherches et Etudes Camerounaises*, 1961-62 N° 5) nous avons étudié les principales caractéristiques de cette émigration qui est appelée à s'amplifier. En voici les principales conclusions :

- les deux tiers des émigrés ne sont pas des itinérants salariés, mais des cultivateurs indépendants, dont la plupart espèrent fermement demeurer au village où ils se sont établis,

- l'émigration définitive s'implante surtout dans le pays mandara où les conditions de vie faites aux Mafa émigrés paraissent satisfaisantes,

- les régions dépendant de l'influence des Foulbé attirent une émigration de caractère essentiellement provisoire ou saisonnier,

- dans sa grande majorité, l'émigration a conservé ses coutumes ancestrales, la détribalisation n'affectant que la faible minorité d'émigrants implantés dans les gros centres,

- les caractères démographiques des populations émigrées ne paraissent guère différents de ceux observés dans l'ensemble du pays mafa ; mais les changements dans ce domaine ne se font qu'à long terme, et l'émigration n'est en moyenne établie en plaine que depuis moins d'une génération,

- il faut encore noter que les Mafa (et vraisemblablement beaucoup d'autres ethnies « païennes ») n'émigrent pas chez d'autres groupes « païens », mais toujours vers une civilisation présentant des caractères d'universalisme qui font défaut à ceux qui sont encore divisés par la loi du sang.

Les Mafa paraissent donc se trouver à un proche tournant de leur histoire qui les conduira en plus grand nombre au contact des civilisations islamisée et chrétienne. Sans préjuger de l'avenir en ce domaine (bien que cela puisse avoir d'importantes conséquences démographiques, nous pouvons toutefois mentionner qu'actuellement (1960), sur les franges de leurs massifs, les contacts avec les islamisés ne sont guère exploités, que les conversions à l'Islam sont rares, et que les massifs ignorent la langue des Foulbé, qui est pourtant le langage véhiculaire du Nord-Cameroun.

Toutefois comme cette civilisation est *véritablement la seule* avec laquelle ils soient en contact, et comme elle est plus avancée que la leur, ils en subiront assurément une influence sociale, qui sera (peut-être) complétée par une doctrine chrétienne qui sait absorber de nombreux aspects de la tradition mafa.

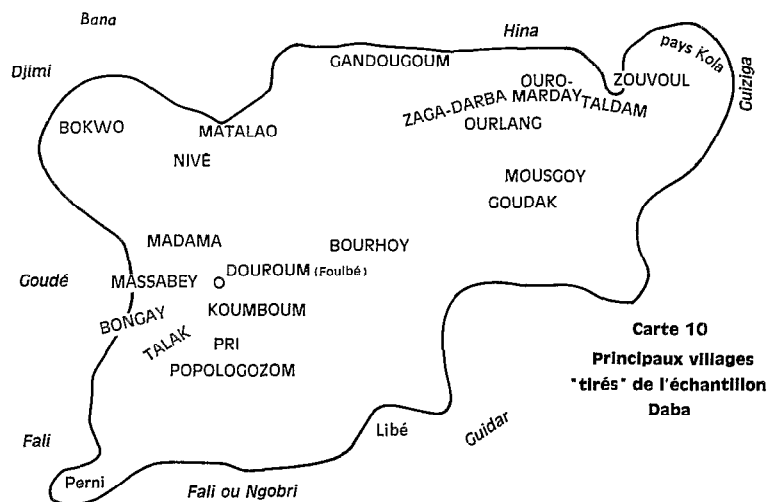
LES DABA

1. GÉNÉRALITÉS

Le pays daba est situé au Nord de l'Arrondissement de Guider et comprend principalement le canton dit des « Daba Indépendants » (axe montagneux Polopogozom-Mandama-Matalao-Tima — 8 500 personnes environ) et celui de Mousgoy (5 500 personnes environ). Toutefois les Daba se sont répandus dans de nombreux autres cantons limitrophes de leur habitat principal. Nous en rencontrons dans les cantons de Libé, de Douroum et de Mayo Oulo, au voisinage du massif de Popologozom (2 500 personnes environ), au nord dans le pays hina (axe Gandougoum-Mayo Kabba-Fouldaï-Zouvoul — 1 000 personnes environ), davantage au nord-est au-delà du col de Zouvoul où ils constituent le groupement kola (2 500 personnes environ), et enfin au nord-ouest s'encastant dans le pays bana (2 000 personnes environ).

Soit pour l'ensemble une ethnie de 22 000 personnes au moins, réparties sur un territoire d'une seule pièce mais qui se ramifie dans trois départements (Bénoué, Margui-Wandala et Diamaré) et couvre environ 900 km² (24 hab. au km² comme les Hina).

Il est difficile de trouver un groupe « païen » vivant au contact d'un nombre aussi varié d'ethnies comme le montre la carte suivante ; en tout huit ethnies mitoyennes : Fali, Guidar, Goudé, Djimi, Bana, Hina, Guiziga, et Foulbé (de Douroum).



Ces débordements hors du terroir central peuvent déjà nous laisser entrevoir que les Daba représentent une ethnie en expansion.

Comme dans le pays mafa on a l'impression chez les Daba de retrouver les principaux caractères originaux de la civilisation paléonigritique. Le forgeron et sa famille y occupent toujours une place essentielle lors des décès et des accouchements, pour la fabrication des poteries, les procédés divinatoires, les pratiques médicinales, et bien entendu l'usage du haut-fourneau (toujours en activité ici) et de la forge (1).

Mais au travail du fer s'ajoute la connaissance du travail du cuivre (à la cire perdue). Il semble bien que cet apport soit venu par la voie du pays kapsiki où l'on est passé maître dans ce domaine. Et comme une relation existe également entre les deux séries de prénoms attribués aux enfants selon leur rang de naissance (voir au chapitre suivant « les Hina » la comparaison des prénoms Kapsiki, Daba, Hina et Guidar), on peut supposer qu'un certain ajout est venu du nord se greffer sur ce groupe industriel et dynamique.

Si les Daba de Mousgoy connaissent l'expression d'un pouvoir coutumier puissant, qui semble d'autant plus fort que l'on se rapproche de la résidence du chef (2), par contre chez les Daba dits « indépendants » l'autorité de fait semble s'arrêter à l'échelon du village.

La société se divise en clans multiples, exogames. Ces clans s'ils portent le nom de l'ancêtre commun (3), indiquent parfois également la principale caractéristique, présente ou passée, de leurs membres.

On ne peut que donner l'exemple des clans du village de Nivé, un des plus isolés il est vrai, pour donner une idée de l'état originel de cette ethnie :

- les **Tchana** : ce sont eux qui ont amené le feu les premiers,
- les **Kilvine** : ils préparaient la « boule » (de mil) avec le soleil, car ils ne connaissaient pas le feu,
- les **Mitchagar** : ils ont inventé le sifflet,
- les **Gogi** : ils luttèrent contre les inondations,
- les **Wouza** : ils ont inventé l'insulte,
- les **Weling** : ils parlaient avec le canari de « vin »,
- les **Mangulz** : ils obligeaient leurs enfants à obéir,
- les **Dzaba** : ils s'occupent des morts et des poteries et sont « forgerons »,
- les **Nivatchakad** : ils mangeaient des hommes.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 2 710 personnes (soit environ le 1/8 de l'ethnie entière) représentant la population de 544 sarés situés principalement dans les villages de Mousgoy, Zaga Darba, Ouro Marday, Ourlang, Goudak, Zaga Mousgoy, Taldam, Bourhoy, Madama, Talak, Massabay, Bangaye, Popologozom, Koumboum, Pri, Nivé et Mataleo.

(1) Du point de vue familial, il convient également de signaler une pratique qui se rencontre auprès d'autres groupes ayant conservé des coutumes originelles (Mafa). Le Daba peut demander en mariage une fille qui « n'est pas encore sortie du ventre de sa mère ». Le futur fiancé offre du bois, des seccos et cultive les champs de sa future belle-mère. Si c'est une fille qui vient au monde, il n'y a pas de difficultés ; mais si c'est un garçon il deviendra « l'ami intime » (sorte de parrain-confesseur) du prétendant. (voir notre étude sur les « forgerons mafa » déjà citée).

(2) Dans le village de B. à la périphérie du canton de M. une personne qui débrousse un champ nouveau ne donne aucune fraction de sa récolte à qui que ce soit. Alors que tous les cultivateurs vivant au voisinage du village du chef de canton donnent obligatoirement le 1/10 de leur récolte (zakat) à ce dernier, qu'ils soient étrangers au canton ou autochtones.

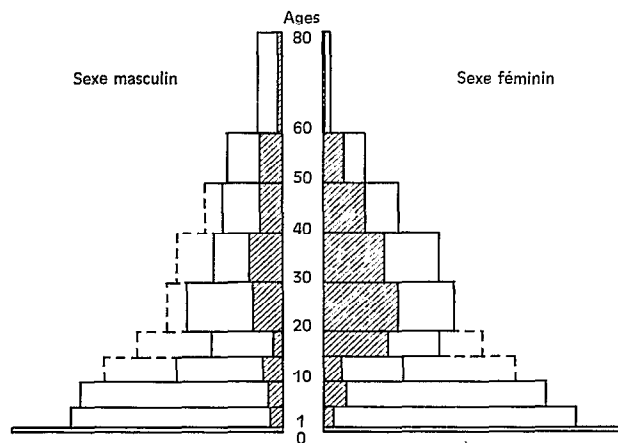
(3) Nous retrouvons également chez les Daba, comme chez les Hina, le clan des « Dzaouna Goudoul » dont l'ancêtre fondateur est une fois de plus originaire du massif de Goudour en pays mofou (voir au chapitre « Mofou »).

Villages tirés « au hasard » (avec une table de Fischer et Yates) sur une base de sondage donnant la liste des villages et quartiers, en laissant à ces derniers une chance de sortie proportionnelle à leur importance numérique.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

La pyramide daba présente le même profil que les pyramides mafa et mofou. On y distingue particulièrement :



Graphique 23

a) Toujours une sous-déclaration féminine aux âges voisins du mariage (environ 1 100 jeunes filles non déclarées pour l'ensemble du groupe).

b) une émigration masculine assez importante de 10 à 49 ans (la table de survie nous permet de l'estimer à 1 900 personnes environ pour l'ensemble du groupe).

Cette émigration (en tireté sur la pyramide) se dirige sur l'enclave foubé de Douroum, le centre de Guider, et dans une plus faible mesure sur Garoua (et Mubi). Elle est généralement provoquée, pour les jeunes, par le désir de pouvoir constituer le montant d'une dot.

c) si nous inscrivons (en grisé) sur notre pyramide les personnes qui ne sont plus établies au village où elles sont nées, nous trouvons que les Daba sont une ethnie assez mobile pour un groupe de montagne (migrations *internes*), puisque 35 % des hommes de « 15 ans et + » ne résident plus au village où ils sont nés (Mofou : 15 ; Mafa : 18, Kapsiki : 26, Goudé : 39, et Fali : 50). (Voir 2^e Partie, tableau 55).

2.1.2. GRANDS GROUPES D'AGES

0-14 ans	40,5 %
15-59 ans	54,5 %
60 ans et +	5 %

ce qui est dans l'ordre des proportions observées chez les « païens » de montagne à accroissement moyen.

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Sans tenir compte de l'émigration masculine et de la sous-déclaration féminine, ce rapport s'établit à 0,87, ce qui est insuffisant et *dénote une perturbation*.

Après rectification, en englobant notre estimation d'émigrés et de sous-déclarées, nous retrouvons le rapport normal de 0,94.

2.1.4. SCOLARISATION — LANGUE PARLÉE — RELIGION

5 % des enfants scolarisables (de 6 à 14 ans) de notre échantillon déclarent fréquenter l'école, proportion voisine de celle qui a été observée pour deux autres groupes de montagne : Mofou : 3 et Hina : 7 (voir 2^e Partie, tableau 65).

Sur 544 sarés visités, il n'est parlé que le langage daba dans 40 % des sarés. Dans tous les autres sarés une personne au moins parle le fulfuldé.

Par rapport à la population totale de notre échantillon (enfants compris) :

84 % ne parlent que le daba
15 % parlent également le fulfuldé
et 1 % parlent également le français

(Voir 2^e Partie, tableaux 66 et 67).

Les Daba constituent sans doute une des ethnies la moins touchée du Nord par les religions monothéistes, puisque 99,8 % sont demeurés attachés à la religion ancestrale, et que 0,2 % se déclarent musulmans. Aucune mission religieuse n'est implantée en pays daba. (Voir 2^e Partie, tableau 68).

2.1.5. NOMBRE D'HABITANTS PAR SARÉ

Voir 2^e Partie, tableau 54.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. ETHNIE DE L'ÉPOUSE

Comme les autres groupes, les Daba représentent un groupe pratiquement endogame puisque sur 877 épouses de notre échantillon 16 seulement (soit environ 2 %) appartiennent à des ethnies différentes (Hina, Guiziga, Foulbé) (Voir 2^e Partie, tableau 69).

2.2.2. ETUDE DE LA DOT

Trois cents dots daba ont été dépouillées dont 100 versées respectivement durant chacune des trois périodes suivantes : avant 1939, de 1940 à 1951 et de 1952 à 1963.

a) composition de la dot

Le tableau 34 de la page suivante nous indique que chez les Daba, comme dans les autres groupes « païens » de montagne, la dot se compose principalement :

- d'animaux (chèvres, poulets, très rarement un bœuf),
- de numéraire, mais ici ce dernier ne représente que moins de 10 % de la valeur totale de la dot (chez les Fali, Guidar, Mandara et Foulbé il représente 40 % ou plus de la valeur totale),

- de vêtements (pagnes, gandouras,...),
- enfin de prestations traditionnelles telles que le tabac indigène, le mil, les jarres de « bière » de mil, les fagots de bois, les houes, seccos,...

TABLEAU 34

Variation des principaux éléments de la dot daba dans le temps
(moyenne par dot)

(La colonne « F » indique le nombre de dots — sur 100 dots — où l'article considéré est représenté)

	Argent (F)	Chèvres	Bœufs	Poulets	Pagnes Bou- bous	Mil (kg)	Jarres de « Biè- re »	Tabac (mor- ceau)	Fagots Bois	Seccos	Cultu- re	Cesa- me (tasse)	Houe	Barre de fer
	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F
Av. 1939	82	20	0,1	5,4	3,5	6,5	5,1	2,3	2,8	1,4	1,2	1,2	0,4	0,3
	7	99	12	79	73	51	50	79	29	30	38	13	16	2
1940 à 1951	287	16	0,2	3,7	5,2	5,3	6,7	2,1	2,1	1,9	1,3	1,3	0,02	0,3
	22	100	14	70	75	35	66	73	29	34	38	14	1	2
1952 à 1963	882	13	0,1	3,9	4,6	3,8	4,8	2,2	1,2	0,6	1,1	0,3	0,2	0,6
	25	93	5	62	73	36	45	60	15	13	29	7	9	3

↗ ↘ = ↘ ↗ ↘ = = ↘ ↘ = ↘ = =

b) évaluation actuelle et évolution

Actuellement la dot peut être évaluée à 11 000 F environ, dont l'élément principal demeure les chèvres, bien que le nombre des chèvres offertes ait diminué ici comme ailleurs ; (Hina, Guiziga, Moundang, Guidar, voir tableau 70 de la 2^e Partie).

L'évolution des différentes prestations dans le temps (tableau de la page précédente) indique chez les Daba comme ailleurs une augmentation des postes « numéraire et vêtements », et une diminution de tous les autres postes.

Il ne semble pas que les postes en accroissement contrebalancent ceux qui sont en régression, de telle sorte qu'il semble, ici également, que la dot représente une valeur moindre en 1963 qu'en 1939.

c) périodes de versement

Ici comme ailleurs également on a tendance de plus en plus à verser l'intégralité de la dot après la célébration du mariage, ainsi qu'il apparaît au tableau suivant :

TABLEAU 35

Périodes de versement de la dot (en %)

		Avant 1939	1940-1951	1952-1963
Versements après le mariage	Tout	10	12	31
	Rien	43	47	38
	Divers	47	41	31

d) bénéficiaires

Les versements aux collatéraux ne semblent pas s'être multipliés ; les ascendants directs de la femme demeurent toujours les bénéficiaires essentiels.

e) ressources dont on a disposé pour faire face au paiement de la dot :

Régression de la participation familiale et accroissement de la part provenant des économies personnelles de l'époux qui représente les 4/5 du total ; apparition modeste du recours à l'emprunt.

TABLEAU 36

Qui a payé la dot ?

	Avant 1939	1940-1951	1952-1963
Famille (aide)	30,5	18,5	18,5
Prêteurs	—	—	1
Epoux (économies).....	69,5	81,5	80,5

2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE

Le mode de l'âge au premier mariage est centré sur 14 ans pour les filles, moyenne 14 ans 9 mois, (ce qui est précoce pour un groupe « païen » de montagne), et comme ailleurs sur 20 ans pour les garçons, moyenne 20 ans 7 mois.

Notons que 42 % des filles sont mariées avant l'âge de 15 ans (voir les « Généralités » pour la coutume du mariage « au ventre »).

2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Environ 2/3 des hommes mariés sont monogames, ce qui se rencontre généralement chez les autres groupes de montagne.

Sur 515 hommes mariés :

329 ont 1 épouse 64 %
 115 ont 2 épouses 22 %
 43 ont 3 épouses 8 %
 18 ont 4 épouses 4 %
 et 10 ont 5 épouses ou + 2 %

ce qui représente, en moyenne 159 femmes pour 100 hommes mariés (voir 2^e Partie, tableau 56).

On observe également chez les Daba, comme dans de nombreuses autres ethnies, que plus un homme est âgé et plus il a d'épouses :

TABLEAU 37
Nombre d'épouses selon l'âge

— 20 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et +
1,10	1,18	1,21	1,58	1,68	1,73	1,96

(voir graphique 41, 2^e Partie).

Le maximum toutefois ne dépasse pas deux épouses au-delà de 60 ans (alors qu'il est supérieur à 2 dès 40 ans chez les Hina).

2.2.5. NOMBRE DE MARIAGES SELON L'ÂGE DE LA FEMME

Sur 877 femmes mariées ou veuves :

534 ont été mariées 1 fois	61 %
263 ont été mariées 2 fois	30 %
60 ont été mariées 3 fois	7 %
15 ont été mariées 4 fois	1,5 %
et 5 ont été mariées 5 fois ou +	0,5 %

ce qui représente, en moyenne, *153 mariages pour 100 femmes* mariées ou veuves. (voisin des 142 chez les Hina) (Voir tableau 57, 2^e Partie).

Le nombre des remariages augmente évidemment avec l'âge, mais on observe également ici que les remariages sont sensiblement plus nombreux depuis une génération environ (islamisation des modes de vie). (Voir graphique 42 de la 2^e Partie).

TABLEAU 38
Nombre de mariages selon l'âge de la femme
(pour 100 femmes)

— de 20 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et +
112	128	147	166	189	153	153

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour un échantillon de 2 710 personnes nous obtenons 139 naissances vivantes survenues dans les 12 derniers mois, soit un taux de natalité générale de *51 pour mille* (0,051), voisin du taux hina (0,048).

Sur la base de ce taux nous pouvons évaluer à 1 100 environ le nombre d'enfants qui naissent annuellement en pays daba.

L'âge moyen des maternités est de 29 ans 4 mois, ce qui peut laisser supposer que les âges ont été correctement estimés à un an près.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE

L'analyse de la fécondité « actuelle » (naissances survenues dans les 12 derniers mois) nous confirme que c'est de 20 à 24 ans que les femmes mettent le plus d'enfants au monde. Les taux demeurent soutenus jusqu'à la fin de la période de procréation, ce qui s'observe généralement chez les populations « païennes » de montagne.

TABLEAU 39

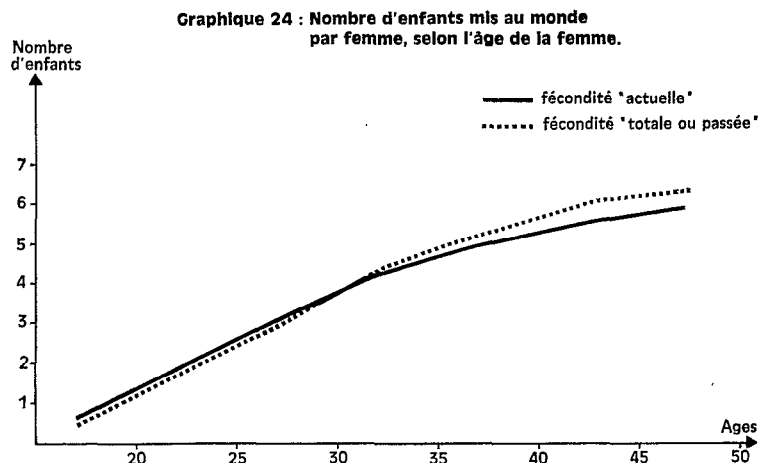
Taux de fécondité par âge (en pour mille)

— 20 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-34 ans	35-39 ans	40-44 ans	45-49 ans
83	261	259	242	114	106	87

A l'aide de ces taux il est possible de calculer que, *de 14 à 49 ans, chaque femme daba, met, en moyenne, actuellement 6 enfants vivants au monde* (ce qui est un résultat moyen pour une population « païenne » de montagne (Voir 2^e Partie, graphique 40 et carte 13).

2.3.3. COMPARAISON AVEC LA FÉCONDITÉ « TOTALE »

Si par un autre procédé, nous calculons le nombre *total* d'enfants mis au monde par 877 femmes de 14 à 49 ans, nous obtenons un résultat voisin, mais légèrement supérieur (100 femmes ont 641 enfants) ; la similitude des courbes obtenues par deux méthodes différentes plaide en faveur de la validité de ce résultat.



2.3.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 2,92$$

2.3.5. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

13 % des femmes mariées de plus de 16 ans sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage. Ce résultat est conforme à ceux que nous avons enregistrés auprès d'autres populations « païennes » de montagne peu touchées par l'extérieur (Hina : 11 %, Mafa : 10 %, Kapsiki : 13 %).

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

Il a été enregistré 81 décès au cours des douze derniers mois pour cet échantillon de 2 710 personnes, soit un taux de mortalité générale de *31 pour mille* (Guidar et Moundang entre 25 et 29, Guiziga 30).

Sur la base de ce taux on peut estimer à 700 environ le nombre de décès annuel pour l'ethnie qui nous intéresse.

2.4.2. MORTALITÉ INFANTILE ET TABLE DE SURVIE

La *mortalité infantile* demeure au niveau élevé habituellement enregistré dans ces régions puisqu'elle se chiffre à *194 pour mille*, c'est-à-dire qu'un enfant sur cinq décède avant d'atteindre son premier anniversaire.

L'établissement de la Table de Survie nous apprend que la génération est réduite de moitié à 28 ans environ.

Il semble que ce soit là un résultat un peu optimiste dû à un taux de mortalité un peu faible de 1 à 4 ans (38 pour mille).

Toutefois la Table de survie établie en partant de la « fécondité totale » (qui représente la mortalité de la génération passée) nous indique qu'il subsiste 415 survivants à 28 ans. La vérité se trouve très vraisemblablement à mi-chemin de ces deux estimations, de telle sorte qu'il serait préférable de classer les Daba dans le groupe des ethnies dont la génération est réduite de moitié de 15 à 24 ans (Guiziga, Goudé, Fali). Nous les avons fait toutefois figurer à la carte 14 de la 2^e Partie, avec les Guidar et les Moundang (vie médiane de 25 à 34) conformément aux résultats enregistrés.

TABLEAU 40

Table de survie Daba

AGES	SURVIVANTS
0	1 000
1	806
5	685
10	638
20	587
30	481
40	428
50	351

2.5. Dynamique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La différence des taux brut de natalité et de mortalité laisse apparaître un accroissement annuel de 2 pour cent.

Il convient toutefois de modifier cette appréciation en éliminant les effets de la structure par âges, grâce au calcul du taux net de reproduction.

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

$$R_0 = R_b \times S_{29}$$

où R_b est le taux brut de reproduction et S_{29} les survivants à l'âge moyen des maternités (29 ans).

$$R_0 = 2,92 \times 0,49 = 1,43$$

c'est-à-dire que 100 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées aux mêmes âges à la génération suivante par 143 femmes.

Le calcul nous confirme bien l'accroissement que nous pressentions en constatant les débordements Daba hors de leur terroir.

Cet accroissement peut être chiffré pour la génération à venir (toutes choses égales par ailleurs) à :

$$(1+a)^{29} = 1,43$$

$$\lg(1+a) = \frac{\lg 1,43}{29}$$

$$1+a = 1,0124$$

$$a = 0,0124$$

soit environ 1,25 pour cent l'an

Sur la base de ce taux, la population daba actuelle passerait donc de 22 000 personnes à :

24 000 en 1970

27 000 en 1980

et 34 000 en 2000

Il est probable que ces accroissements susciteront de nouveaux débordements hors de l'habitat principal, vers le Nord (sud du pays hina) et vers l'Ouest (région Dourbeye, Mayo Oulo).

LES HINA

1. GÉNÉRALITÉS

Le groupe hina est établi sur quelques 400 km² de la partie méridionale de l'arrondissement de Mokolo et ne comprend que 10 000 personnes environ (25 hbs. au km², chef-lieu : Hina Marbak). Ses principaux voisins sont les Foulbé riverains du Mayo Louti au Nord et à l'Est, les Kapsiki et les Bana à l'Ouest, et surtout les Daba au Sud et également à l'Est (pays kola).

Les rares auteurs ayant décrit ces régions assimilent généralement les Hina et les Daba. Bien que des traits de ressemblance puissent apparaître entre ces deux ethnies, il y a toutefois lieu de les distinguer ne serait-ce que pour les raisons élémentaires suivantes : 1^o les Hina ne comprennent pas la langue daba (1) 2^o sur 422 femmes mariées de notre échantillon 16 seulement se déclarent daba (pour les hina comme pour les autres groupes l'endogamie est presque absolue), 3^o enfin si les Hina se disent parfois « Hina-Daba » en parlant de leur groupe, les Daba ne le disent jamais et se nomment simplement Daba. Précisons de suite pour éclairer ce dernier point, que si des Hina se nomment parfois globalement « Hina-Daba », ceci paraît être dû au fait suivant : le chef du canton de Mousgoy (pays daba), d'il y a plusieurs décades, expulsa de son territoire un groupe de Daba, qui partirent se réfugier en pays hina pour y former par la suite le clan des « Hina Nguéri ».

Mais tous les autres clans se disent Hina de race pure :

— le clan des Hina Dastou issu de Daz Tibaï est lui-même scindé en trois sous-groupes issus de fils différents (les Datsou Hollong, les Datsou Ndinbaï, et les Datsou Tibaï ; ces derniers occupent la chefferie).

— le clan des Hina Wizina, donné comme fondateur de la race,

— le clan des Hina Mougoud (issu du village de Hina Vindé),

— le clan des Hina Gouzi (qui ont la réputation d'être des personnes savantes « auxquelles les panthères obéissent »).

— le clan des Hina Wanta qui sont réputés pour avoir inventé la préparation de l'huile de caïlcédrat,

— le clan des Hina Marboug (venus de Marpaï) et qui sont forgerons depuis toujours.

— enfin les clans Hina Nigui, Hina Zarak et Hina Modogou.

(1) Deux de nos enquêteurs étaient hina et nous avons dû les doubler d'interprètes pour qu'ils puissent se faire comprendre en pays daba.

Les prénoms attribués aux enfants, selon leur sexe et leur rang de naissance, sembleraient plus proches des Kapsiki que des Daba :

	GARÇONS			FILLES		
	<i>Hina</i>	<i>Daba</i>	<i>Kapsiki</i>	<i>Hina</i>	<i>Daba</i>	<i>Kapsiki</i>
1 ^{er} enfant	Bitchi	Tizi	Tizé	Kouvou	Kisa	Kouvou
2 ^e —	Zourmba	Zourmba	Zourmba	Kassouma	Massoumba	Massaï
3 ^e —	Déli	Toumbaya	Déli	Kadoum	Karmba	Kormba
4 ^e —	Konaï (1)	Naï (1)	Kogni	Konaï (1)	Naï (1)	Kogné
5 ^e —	Koudji (2) ...	Brivi	Kodji (2)	Koudji (2)	Brivi	Kodji (2)
6 ^e —	Tadou	Todou	Téri	Tadou	Todou	Kotéré
7 ^e —	Dawaï	Sounou	Séni	Dawaï	Sounou	Kossini
8 ^e —	Koda	Douva	Kouoda	Koda	Douva	Kouoda
9 ^e —	Koyang	Yanga	Koyang	Koyang	Yanga	Koyang
10 ^e —	Tsoubou	Tsoubou	Kotchoubou	Tsoubou	Tsoubou	

(1) « Naï » signifie « quatre » en fulfuldé
 (2) « Djoï » signifie « cinq » en fulfuldé

Enfin du point de vue politique, alors que chez les Daba, qui vivent de façon extrêmement indépendante, la chefferie principale paraît se situer à l'échelon du village (à l'exception de la forte puissance coutumière du canton de Mousgoy), les Hina « reconnaissent la parole » du chef coutumier de Hina et lui versent *tous*, pour l'honorer, 20 tasses de mil annuelles(1).

La faible densité de population (pour ces régions) influe sur le régime foncier : le « païen » qui débrousse et cultive, qu'il soit du canton ou étranger au canton, n'est tenu de remettre aucune partie de sa récolte à l'un des chefs de la « pyramide » (de quartier, de village ou de canton) et garde pour lui seul le bénéfice de ses efforts ; à son décès le champ revient de droit à son héritier (2).

Signalons enfin pour conclure ces « généralités » que les Hina célèbrent durant l'année différentes fêtes coutumières qui se distinguent des fêtes Daba :

— **Gogoi**, vers le début avril

— **Diskoutif** avant de commencer à semer le nouveau mil (vers mai selon les pluies) : c'est le chef de canton qui fait préparer la « bière de mil » pour tous.

— **Mbiguin**, en Juillet, après les semailles, est la fête célébrant les ancêtres décédés au cours de laquelle sont effectués les sacrifices de la montagne ;

— **Leye-Koutchouk** pour la récolte du mil de saison des pluies (début novembre),

— enfin **Mbeldir** pour la récolte du mil blanc de saison sèche.

(1) Noter qu'au cours de certaines fêtes annuelles, c'est le chef de canton qui fait préparer de la « bière de mil » pour tous, et que par conséquent cette contribution de 20 « tasses » annuelles ne saurait être regardée comme une simple fiscalité (voir prescriptions bibliques semblables dans EZECHIEL 45-16).

(2) Les islamisés eux sont toujours astreints à l'obligation religieuse de la « Zakkat », qui leur enjoint de donner la dîme de leur récolte au chef ou aux pauvres, voire même aux oiseaux (Mandara).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

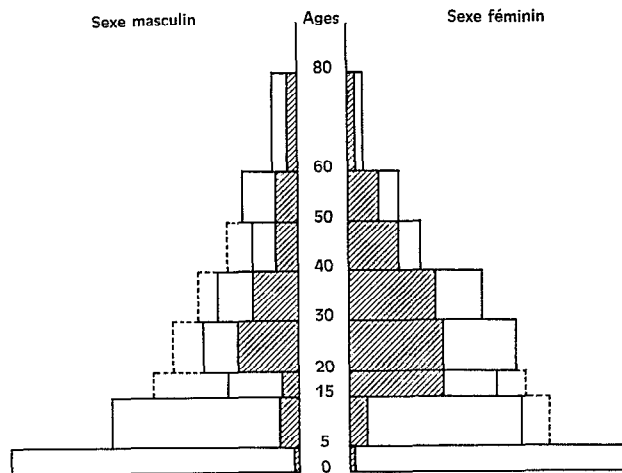
Echantillon de 1 217 personnes (soit environ le 1/8 de l'ethnie entière) représentant la population hina de 197 sarés situés dans les villages de Gandougoum, Dzoumdzoum, M'Bourdang, Hina Mandja, Ouro Paï, Hina Marbak (quartier Sali), Kaftaka, Mayo Kabba, Fouldaï et Zouvoul (1).

Villages tirés « au hasard » (avec une table de Fisher et Yates) sur une base de sondage donnant la liste des villages et quartiers, en laissant à ces derniers une chance de sortie proportionnelle à leur importance numérique.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

Nous retrouvons sur cette pyramide :



Graphique 25

a) une sous-déclaration féminine aux âges avoisinant le mariage (entre 10 et 20 ans).

b) l'usure des groupes d'âges masculins de 15 à 49 ans indique également une forte émigration masculine, que par extrapolation graphique nous pouvons estimer de 700 à 800 hommes environ pour l'ensemble du groupe. Cette émigration se disperse dans les cantons avoisinants (Foulbé de Gawar, Mofou Sud, Bana, et même Goudé) ; elle paraît être la conséquence du joug du pouvoir coutumier local, et prive une région déjà peu dense d'une fraction importante de sa population active.

(1) Le village de Zouvoul comprend surtout une population issue d'une émigration mofou venue de Goudour ; ces personnes se nomment elles-mêmes des « Dzaouna Goudoul », Dzaouna étant le nom des deux frères émigrés il y a quelque (sept) générations. A sa mort l'un des deux frères disparut dans le sol sans laisser de trace (on retrouve souvent cette croyance chez les Mofou, soit pour des humains, soit pour des bœufs (zébus).)

c) si sur notre pyramide nous figurons, en grisé, les personnes qui ne résident plus au village où elles sont nées, nous observons que les Hina sont, à l'intérieur de leur terroir, aussi mobiles que les Daba, Guiziga et Goudé voisins, puisque 39 % des hommes de « 15 ans et plus » ne résident plus au village où ils sont nés. Cette mobilité est nettement plus importante que celle observée chez les Kapsiki, et surtout les Mafa et Mofou (voir 2^e Partie, tableau 55)

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Répartition voisine de celle enregistrée auprès des autres groupes montagnards (Daba, Mafa, Mofou) :

0 - 14 ans	42 %
15 - 59 ans	53,5 %
60 ans et +	4,5 %

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Sans rectification le rapport insuffisant de 0,83 dénote une perturbation.

En tenant compte des émigrations masculines et des sous-déclarations féminines, le rapport s'établit au niveau normal de 0,93 (93 hommes pour 100 femmes).

2.1.4. SCOLARISATION — LANGUE PARLÉE — RELIGION

Si nous estimons à 228 le nombre d'enfants scolarisables de notre échantillon, et que nous rapportons à cet effectif les enfants qui nous ont déclaré fréquenter l'école, nous trouvons un *effectif scolarisé de 7 pour cent* (Daba : 5, Mofou : 3).

Sur 197 habitations (moyenne de 6 personnes par habitation), il n'est parlé que la langue hina seule par tous les habitants du saré, dans 18 % d'entre-elles.

Dans toutes les autres habitations une personne au moins peut s'exprimer également en fulfuldé (souvent des jeunes gens).

Au total 268 personnes (215 hommes et 53 femmes), soit 22 % de la population totale de l'échantillon, s'exprime indifféremment dans les deux langues.

Le français n'est parlé que par 18 personnes de l'échantillon, soit 1,5 pour cent.

La religion pratiquée est presque toujours la religion traditionnelle (culte des ancêtres) toutefois 4 pour cent de la population de notre échantillon se déclare musulmane.

Voir 2^e Partie, tableaux 65, 66, 67 et 68.

2.1.5. RÉPARTITION DU NOMBRE D'HABITANTS PAR SARÉ

Voir 2^e Partie, tableau 54.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. ETHNIE DE L'ÉPOUSE

Comme les autres ethnies du Nord, mais un peu moins toutefois à cause des Daba (voir les « Généralités »), les Hina représentent une ethnie pratiquement endogame.

Sur un échantillon de 422 épouses ou veuves 28 seulement appartiennent à des groupes ethniques différents, soit 7 pour cent, dont :

4 % sont Daba
1 % sont Mofou
1 % sont Foulbé
et 1 % sont Guisiga

2.2.2. APERÇU SUR LA DOT HINA .

Comme dans les autres ethnies, les Hina accompagnent leur demande en mariage de divers cadeaux, qui précèdent le versement de la dot proprement dite, et dont la liste demeure ici encore assez strictement fixée par la coutume.

Un père ayant arrêté son choix sur une fillette qu'il destine à son fils, ira trouver le père de cette dernière et lui offrira de la « bière de mil ». Le futur beau-père s'étonnera de cette marque d'amitié et, après avoir été mis au courant du projet, conseillera d'aller voir le devin pour savoir si cette union est souhaitable. Dans l'affirmative le jeune homme fera aux parents de la promise les présents d'usage : il ira travailler quelques temps le champ du père et apportera à la mère quelques « tasses » de mil, un gros morceau de tabac, une houe, quelques fagots de bois, quinze « tasses » de sésame, quatre litres environ d'huile de caïlcédra et une chèvre.

La dot proprement dite sera en général versée intégralement avant le mariage, à l'exception de menus compléments (une chèvre et un pagne par exemple) qui peuvent être remis plus tard.

L'ensemble des versements représente (moyenne par dot pour 50 dots versées entre 1952 et 1963) : 1 800 francs en numéraire, 20 chèvres, 3 poulets, 2 gandouras (ou boubous), 7 « tasses » de mil, 1 morceau de tabac, 1 houe, 1 secco, 3 jarres de « bière de mil », 2 fagots de bois, 13 kolas, plus quelques journées de culture.

Avec les présents offerts aux amis qui participeront au mariage, le coût total peut représenter en francs 1963 15 000 francs environ. (Voir 2^e Partie, tableaux, 70, 71 et 72).

Il semble, chez les Hina, que le prix d'une dot recule l'âge au premier mariage de certains jeunes hommes, comme nous allons le voir maintenant.

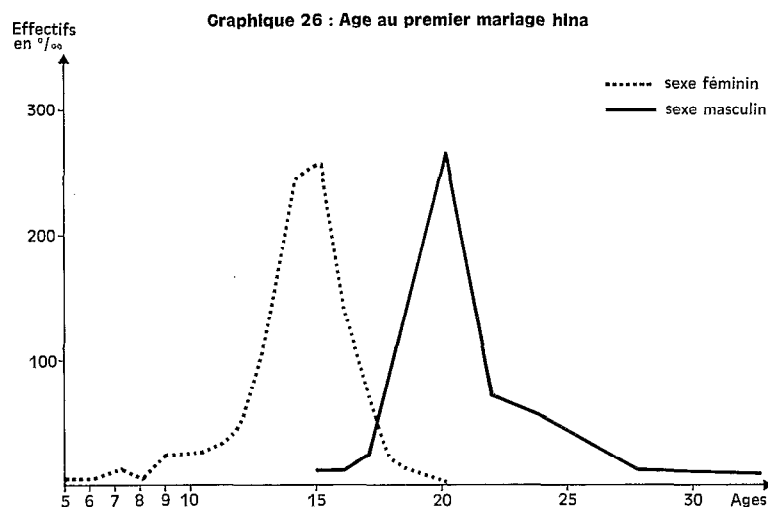
2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE

Le mode de l'âge au premier mariage est centré pour les jeunes filles sur 15 ans (moyenne 14 ans 2 m., voisine des 14 ans 9 m. des Daba, ce qui est précoce pour une population « païenne » de montagne. voir Mofou : 17 ans), et sur 20 ans pour les garçons, comme ailleurs (moyenne 20 ans 5 m.).

Sur le graphique ci-dessous remarquons :

— que chez les Hina une petite fille de 5 ou 6 ans peut déjà être considérée comme mariée. Ce seront ses parents qui, bien entendu, choisiront le premier conjoint. La future épouse pourra alors être « gardée » chez ses parents quelque temps encore, soit confiée à son futur mari chez lequel elle sera élevée. Ce sera le père de la fillette qui décidera de la date à laquelle son enfant partira, et le futur époux prévenu viendra alors « l'enlever » pendant la nuit avec un ou deux camarades.

— que la courbe masculine marque, au-delà de 22 ans une certaine asymétrie, indicatrice d'une répercussion du montant de la dot sur l'âge au premier mariage de certains jeunes hommes (18 pour cent).



2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SELON L'ÂGE DU MARI

Sur 224 hommes mariés de notre échantillon :

124 ont 1 épouse	55 %
66 ont 2 épouses	29 %
18 ont 3 épouses	8 %
10 ont 4 épouses	5 %
et 6 ont 5 épouses ou plus	3 %

ce qui représente 172 femmes pour 100 hommes mariés

Cette proportion nous indique que la polygamie est plus accentuée chez les Hina que dans les autres ethnies (voir 2^e Partie, tableau 56).

Comme ailleurs, chez les « païens », le nombre d'épouses augmente avec l'âge du mari (et donc sa fortune), mais ici *la moyenne s'élève jusqu'à 2 épouses par mari âgé de 40 ans et plus*. Il n'est pas impossible que l'accaparement des femmes par les hommes d'âge mûr, soit également une cause de l'émigration relativement forte des jeunes gens hina dans les cantons voisins. (voir 2^e Partie, graphique 41).

TABLEAU 41

Nombre d'épouses selon l'âge du mari
(pour 100 maris)

20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 ans et +
116	128	161	207	201

2.2.5. NOMBRE DE MARIAGES SELON L'ÂGE DE LA FEMME

Sur 422 femmes mariées ou veuves de notre échantillon :

288 ont été mariées 1 fois	68 %
100 ont été mariées 2 fois	24 %
25 ont été mariées 3 fois	6 %
7 ont été mariées 4 fois	1,5 %
et 2 ont été mariées 5 fois et +	0,5 %

ce qui représente 602 mariages pour 422 femmes, soit, en moyenne, *142 mariages pour 100 femmes*.

Comme auprès des autres groupes, l'observation du nombre de mariages selon l'âge de la femme, montre que les remariages sont légèrement plus nombreux depuis 25 ans environ (femmes de 20 à 44 ans). On peut néanmoins dire que la stabilité matrimoniale demeure assez forte, ce qui est une caractéristique « païenne » (faible islamisation des modes de vie) ; voir 2^e Partie, tableau 57 et graphique 42, ainsi que le tableau 42 suivant.

TABLEAU 42

Nombre de mariages selon l'âge de la femme
(pour 100 femmes)

— de 20 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 - 59 ans	60 ans et +
122	133	145	150	155	149	147

2.2.6. NOMBRE D'ENFANTS SELON LE NOMBRE DE MARIAGES

Les femmes hina ne se distinguent pas des autres groupes en cet indice, puisque ce sont les femmes mariées deux fois qui ont mis le plus grand nombre d'enfants au monde. Rappelons que ce phénomène s'explique simplement par le fait que les femmes mariées une seule fois sont, en moyenne, plus jeunes et par conséquent moins avancées dans le cycle de procréation que celles mariées deux fois.

100 femmes mariées 1 fois ont mis au monde	412 enfants
100 femmes mariées 2 fois ont mis au monde	430 enfants
100 femmes mariées 3 fois ont mis au monde	326 enfants
et 100 femmes mariées 4 fois ou + ont mis au monde	300 enfants

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour notre échantillon de 1 217 personnes nous observons 59 naissances vivantes survenues dans les douze derniers mois, soit un *taux brut de natalité* de 48 pour mille (0,048) (Daba : 0,051).

Sur la base de ce taux nous pouvons estimer à environ 500 le nombre d'enfants qui viennent chaque année au monde en pays hina.

L'âge moyen des maternités est exactement de 29 ans, ce qui peut nous laisser supposer que les âges ont été correctement déclarés à un an près.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE

Les taux par âge de la fécondité « actuelle », nous montrent que l'âge de la plus forte fécondité se situe normalement de 20 à 24 ans. Les taux qui sont moyens aux âges centraux, demeurent encore relativement élevés à la fin du cycle, comme cela s'observe généralement chez les populations de montagne. Des taux de cette nature et présentant de si faibles variations, laissent néanmoins supposer que la fécondité hina soit entrée dans sa phase de régression. Voir 2^e Partie, graphique 43, la courbe de type 3.

TABLEAU 43

Taux de fécondité par âge (en pour mille)

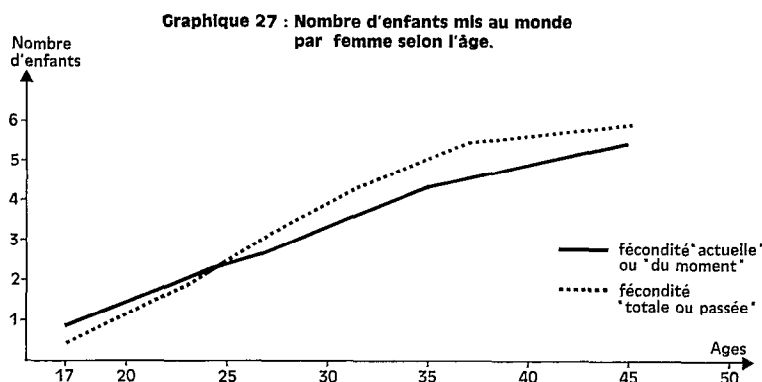
14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans
123	197	181	174	117

Ces taux nous permettent de calculer le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme durant l'ensemble de la période de procréation.

C'est ainsi que *100 femmes mettent au monde 549 enfants*, ce qui est un chiffre relativement modéré pour des populations « païennes » de montagne. Voir 2^e Partie, carte 13.

2.3.3. COMPARAISON AVEC LA FÉCONDITÉ TOTALE

Si par des voies différentes nous procédons à un recouplement avec la fécondité « totale » ou « passée » (d'il y a vingt ans environ), nous obtenons un total de 5,935 enfants ; résultat voisin du précédent qui nous indique toutefois que la tendance est à la baisse avec élévation des taux de fécondité aux jeunes âges (16 à 25 ans) et abaissement au-delà (ce qui se remarque dans toutes les ethnies où nous avons effectué ce double calcul). La similitude des courbes plaide en faveur des résultats obtenus.



2.3.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 2.68$$

2.3.5. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Il est conforme à ce qui a été enregistré auprès d'autres populations « païennes » de montagne peu touchées par l'extérieur : 11 pour cent des femmes de plus de 16 ans sont demeurées sans enfants après plus de deux ans de mariage (Daba : 13, Kapsiki : 13, Mafa : 10).

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Nous enregistrons 50 décès survenus dans les douze derniers mois pour cet échantillon, soit un taux brut de mortalité de *41 pour mille*.

Bien qu'élevé, ce taux est néanmoins normal pour une population de montagne éloignée de tout centre (Mafa : 42, Mofou : 36).

Voir 2^e Partie, tableaux 61 et 63.

Sur la base de ce taux nous pouvons évaluer à 400 environ le nombre de décès qui surviennent annuellement en pays hina.

2.4.2. MORTALITÉ PAR AGE — TABLE DE SURVIE

L'étude de la mortalité par âge nous révèle que les taux de mortalité sont extrêmement forts durant les premières années de la vie.

La *mortalité infantile* (0 à 1 an) s'élève à *254 pour mille*, c'est-à-dire qu'un nouveau-né sur quatre décède avant d'atteindre son premier anniversaire.

De 1 à 4 ans la mortalité demeure importante ($t = 0,067$), comme il est constaté chez les montagnards voisins (Mafa, Mofou, Kapsiki).

Ce régime nous apprend que la *génération est réduite de moitié aux alentours de l'âge de 10 ans* (comme chez les Mafa, et voisine des résultats kapsiki et mofou). (Voir 2^e Partie carte 14), ainsi qu'il apparaît dans la table de survie suivante :

TABLEAU 44

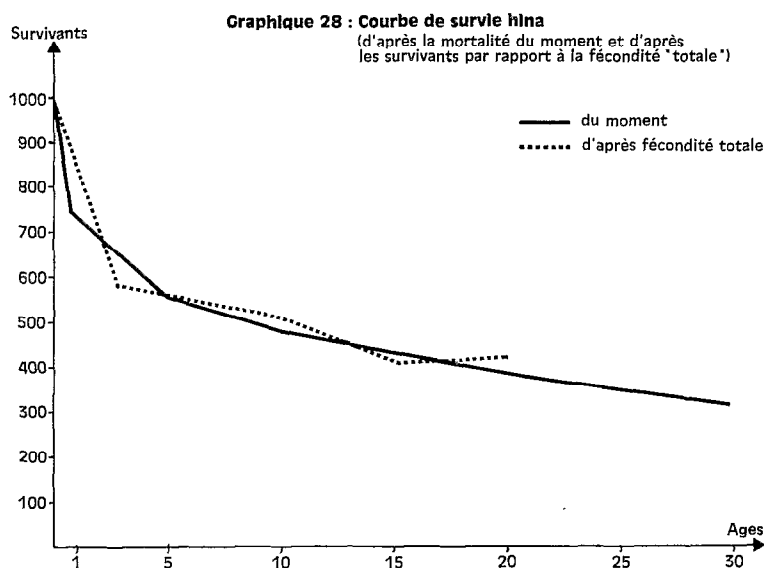
Table de survie Hina

AGES	SURVIVANTS
0 an	1 000
1 an	746
5 ans	552
10 ans	480
20 ans	394
30 ans	323
40 ans	287
50 ans	258

Cette table établie d'après les décès survenus dans les douze derniers mois, peut être recoupée par une autre Table, issue du nombre d'enfants survivants par rapport au nombre total d'enfants mis au monde par les femmes de notre échantillon.

Les deux courbes (ci-dessous) bien qu'ayant été extraites de bases différentes sont néanmoins très voisines l'une de l'autre, de telle sorte que l'on semble pouvoir accepter leur résultat.

Notons que la table hina s'intercale parfaitement entre celles obtenues pour les Mafa et les Kapsiki. Sous l'angle de la mortalité également les Hina sont beaucoup plus proches des Kapsiki que des Daba.



2.4.3. ACCOUCHEMENT — ALLAITEMENT

Ces régions n'étant pratiquement jamais visitées, nous avons exploité pour les Hina, et uniquement à titre indicatif, 50 questionnaires succincts concernant l'accouchement et l'allaitement.

Le cordon ombilical est chez les Hina, comme dans les autres groupes de montagne presque toujours tranché par une femme de l'art (« forgeronne », parfois « matronne »), mais parfois également par la femme délivrée elle-même (dans 8 % des cas).

On coupe le cordon, ici comme ailleurs, soit avec une paille de secco fendue (36 %), soit avec une tige de mil fendue (64 %).

L'enfant est généralement lavé à l'eau bouillie (80 %), mais pas toujours (20 %).

L'ombilic de l'enfant est recouvert soit d'une composition de terre ocre et d'huile de caïlcédrat (92 %), soit de charbon de bois pilé et de beurre (6 % - pratique peule), soit de terre ocre et de beurre (2 %). Cette application généralement faite dès le 1^{er}, 2^e ou 3^e jour, est renouvelée durant une ou deux semaines.

L'allaitement débute le 1^{er} jour (24 %), le 2^e jour (34 %), le 3^e jour (24 %), ou même après le 3^e jour (26 %).

Le premier « lait » (colostrum) est rejeté dans 30 % des cas.

Durant les premières heures on donne à l'enfant presque toujours de l'eau bouillie (88 %) et rarement du lait de chèvre chauffé (10 %), ou du lait de vache (2 %).

La durée de l'allaitement varie de 2 à 3 ans mais l'enfant reçoit un aliment complémentaire généralement à partir de 1 an (66 %), mais parfois du 6^e au 12^e mois (24 %), ou même avant le 6^e mois (10 %).

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La différence entre les taux bruts de natalité et de mortalité laisse apparaître un léger accroissement de 0,7 % l'an.

Toutefois cette indication est moins à retenir que celle du taux net de reproduction qui, tenant compte de la structure par âge, indique la dynamique probable de l'ethnie pour la génération à venir.

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{29} \\ &= 2,68 \times 0,330 \\ &= 0,88 \end{aligned}$$

C'est-à-dire que 100 femmes de 14 à 49 ans ne seront remplacées dans une génération (29 ans) que par 88 femmes aux mêmes âges.

Comme pour les Mandara (voir ce chapitre), nous nous trouvons donc devant une ethnie sensiblement stationnaire actuellement (voir 2^e Partie, carte 15), mais décroissante en puissance et dont les effectifs actuels ont de fortes chances d'être encore réduits à la génération suivante.

2.5.3. CONCLUSIONS

Pour pallier cette menace il conviendrait :

- de lutter principalement contre les risques de mortalité de 0 à 4 ans en diffusant surtout des méthodes d'hygiène élémentaire, et en enseignant l'utilisation des laitages comme aliments complémentaires,
- de freiner l'émigration des jeunes hina, en luttant contre les mariages conclus de parents à parents, et en interdisant les mariages conclus avant que la jeune fille n'ait atteint l'âge de 14 ans,
- (en taxant les hommes ayant plus de deux épouses (16 %).

LES GOUDÉ

Reprise en condensé d'une étude que nous avons rédigée en 1960 (publication dans « *Recherches et Etudes Camerounaises* » 1961 - N° 1)

1. GÉNÉRALITÉS

Le pays Goudé situé à l'extrême sud du département du Margui-Wandala (arrondissement de Moko-lo) se prolonge également sur l'arrondissement de Guider et le Cameroun ex-britannique.

Il groupe sur le territoire de la République Fédérale du Cameroun une population d'environ 15 000 personnes.

Qui sont les Goudé ? Nous verrons par la suite que certaines de leurs caractéristiques démographiques nous amènent à nous interroger sur ce point.

Contrairement à certains groupes de montagnards voisins (Kapsiki, Mafa) qui seraient originaires de massifs situés à l'est de leur habitat actuel, les Goudé seraient originaires de la province islamisée du Bornou (située plus au nord, au voisinage du Lac Tchad) d'où leurs ascendants seraient venus il y a trois siècles environ.

Ils se fixèrent d'abord dans la région de Kilba (Nigéria) avant de s'installer sur leur habitat actuel dont les principaux centres sont, au Cameroun, Boukoula et Tchévi.

Les quelques indications que nous avons recueillies sur place nous permettent de penser que les Goudé, ont jadis vécu au contact direct des sociétés musulmanes du Bornou.

Ils ont hérité, de la sorte, de certaines pratiques extérieures du monde islamisé, auquel toutefois ils ne se sont toujours pas intégrés.

Ce sont donc des « païens » d'un genre particulier.

Les Goudé se distinguent eux-mêmes en deux groupes : les Tchédé (Soulé, Ounfélina, seraient aussi usités) implantés sur les massifs de l'Est, et les Motchékina (que les Tchédé nomment Moudina) vivant sur les plateaux de l'Ouest.

La différence entre ces deux groupements est suffisamment importante pour que l'on soit en droit de se demander où remonte leur commune origine. Elle ne doit sans doute pas dépasser le Cameroun ex-britannique où se trouve Dirbissi, village Goudé d'où les Tchédé se disent originaires (1).

Les Tchédé se distinguent eux-mêmes des Téléki qui ont eu de nombreux rapports avec l'ethnie voisine des Daba.

(1) Notons que les massifs où vivent actuellement les Tchédé auraient été auparavant peuplés de Fali (décroissants, voir chapitre suivant)

Nous arrêterons là cette cascade de particularismes réels (qui montre bien que l'ethnie doit surtout être définie par la limite des unions matrimoniales), et ne retiendrons que le vocable de Goudé pour désigner l'ensemble des populations Motchékina, Tchédé et Téléki terme du reste employé depuis suffisamment de temps par les intéressés eux-mêmes.

Les Goudé sont donc des « païens » (1) dont certains (Motchékina) sont certainement originaires du monde islamisé (dissidents ?, serviteurs ?, captifs ?, ou simples voisins ?).

Comme les autres « païens » de ces montagnes, ils sont essentiellement agriculteurs (mil, arachide), consultent les féticheurs, tiennent le « forgeron » à l'écart et ne s'allient pas avec lui (2). Comme les autres « païens » ils ont leurs « maîtres de la pluie » qui s'habillent en noir (ou bleu foncé) lors des invocations sur une pierre également noire (3) nommée « fara ».

Comme les autres « païens » ils vont périodiquement faire des libations auprès de certains arbres pour glorifier les mânes de leurs ancêtres (principales fêtes : *Ouaguiroua* annuelle et *Ouanna* tous les trois ans). Comme d'autres groupes « païens » agriculteurs enfin, ils prêtent serment sur le mil germé en demandant à Dieu de les exterminer s'ils venaient à mentir.

Par contre les Goudé se distinguent de leurs proches voisins par l'extrême développement du tissage du coton ; dans de nombreux sarés on trouve un métier à tisser qui permet la confection de bandes de coton larges de trois à quatre centimètres (4).

Contrairement aux autres « païens » qui étaient pratiquement nus il y a peu de temps encore (1960), certains d'entre-eux (Motchékina) sont vêtus d'amples robes semblables aux boubous foulbé, vêtement qu'ils paraissent connaître depuis longtemps.

Autre différence, les garçons sont circoncis entre l'âge de 10 et 15 ans. A cet effet le père de l'enfant recourt aux offices du « forgeron » qui est le seul à pouvoir pratiquer cette ablation. Aucune raison particulière ne nous en a été donnée, si ce n'est que cette coutume a toujours été celle de leurs ancêtres. Aucune prière ne l'accompagne.

Contrairement encore aux autres « païens » de cette région, les descendants de chefs coiffent le sommet de leur case d'une pièce de terre cuite, de forme conique, dont la base est ornée d'une frise circulaire de personnages et d'animaux (homme à cheval, homme soufflant dans une trompe, captif lié, animal ressemblant au pangolin, ...). Signalons aussi les caractéristiques danses goudé et les coiffes particulières qui les accompagnent : plume d'autruche qui accentue tous les mouvements de la tête (parfois même des barbes blanches postiches), bref autant d'attributs absolument étrangers aux civilisations de montagne.

Ces principales caractéristiques indiqueraient à l'ethnologue que cette ethnie, contrairement à ses proches voisins mafa et mofou, ne peut être rattachée à la civilisation paléonigritique (5).

La démographie fera ressortir une semblable différenciation : une ethnie où les femmes ne mettent en moyenne que quatre enfants au monde (contre six à huit chez leurs voisins), où la stérilité est deux fois plus élevée, où la mortalité infantile est plus modérée, où les « moins de 15 ans » ne constituent qu'un petit tiers de la population, où l'amplitude des espérances de vie entre 1 an et 5 ans est plus faible que dans

(1) « Païens » qui eurent au siècle dernier des tributaires fali et foulbé.

(2) Ses fonctions de fossoyeur le rendent impur.

(3) La couleur noire (ou bleu foncé) est celle des nuages qui apportent la pluie. Même symbolisme chez les Mada (petit groupe ethnique situé sur un des massifs au sud de Mora).

(4) Dont on peut retrouver une représentation voisine à la page 76 de l'ouvrage de MM. BAUMANN et WESTERMANN : « *Les peuples et les civilisations de l'Afrique* », Payot, Paris-1957. Par rapport à cette illustration il faut noter toutefois l'absence des pédales, les fils y aboutissant étant simplement attachés aux gros orteils des pieds du tisseur.

(5) MM. BAUMANN et WESTERMANN (déjà cités) avec FROBENIUS distinguent ces caractéristiques dans le cycle érythréen du Nord.

le voisinage, où enfin la décroissance paraît remonter à quelque temps déjà, une telle ethnie ne saurait être assimilée à celles sortant à peine du cycle démographique primaire.

Certaines pratiques d'inspiration islamique, greffées sur une tradition païenne ancestrale, ont pu avoir une influence sur l'évolution démographique de ce groupe. Dans ce sens les Goudé, bien que peu importants au point de vue numérique, donnent peut être une image de ce que pourraient devenir des populations païennes qui, sous leur propre pression démographique, seraient amenées dans l'avenir à côtoyer plus intimement la civilisation de l'Islam Noir.

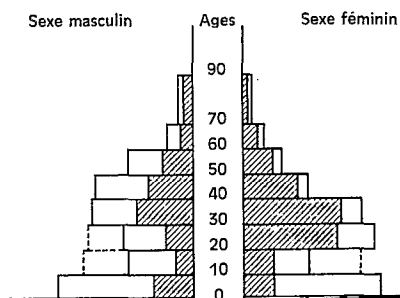
2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 1 104 personnes (soit environ le 1/13 des Goudé établis au Cameroun) représentant la population des villages de Dkéji (quartiers Goula et Papay), Douva, Boukoula (quartier Djounta) Tchévi (quartier Mavama) et Maboudji (quartiers Nomaboudji et Guissinta).

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

L'allure générale de la pyramide présente un profil moins élancé, plus tassé que pour les autres groupes de montagne que nous avons étudiés jusqu'alors ; cette figuration corrobore d'autres indices que nous retrouverons plus loin et qui caractérisent des populations dont l'accroissement naturel est stoppé depuis quelque temps.



Graphique 29

Nous observons particulièrement :

a) toujours une sous-déclaration féminine aux âges avoisinants le mariage (groupe 10-19 ans). Si nous régularisons graphiquement (en tireté) ce côté de la pyramide, nous pouvons estimer à 650 environ le nombre de jeunes filles non déclarées pour l'ensemble du groupe.

b) du côté masculin nous remarquons une forte échancrure de 10 à 29 ans, provoquée vraisemblablement par l'émigration goudé. Il est en effet connu que les Goudé en certains points de leur terroir (vers Maboudji par exemple) connaissent de grandes difficultés pour se procurer de l'eau. La tentation de partir dans la partie du pays goudé située en Cameroun ex-britannique est d'autant plus forte que l'on se retrou-

vera toujours au pays de ses pères et que l'on sera plus proche du gros centre commercial de Mubi. Si nous régularisons graphiquement (en tireté) ce côté de la pyramide nous pouvons évaluer l'ensemble de l'émigration masculine Goudé actuelle à 1 000 personnes de 10 à 29 ans.

c) si nous inscrivons en grisé sur cette pyramide la fraction de la population née hors du village où elle réside actuellement, nous constatons que 43 % de la population goudé est née hors du village où elle réside actuellement, ce qui représente la plus forte mobilité intérieure enregistrée dans un groupe « païen » du Nord-Cameroun avec celle des Fali.

Le tableau 55 de la 2^e Partie nous indiquera que les migrations internes sont plus importantes chez les islamisés que chez les « païens », ce qui situe les Goudé approximativement à la lisière de la mobilité des islamisés : comparons quelques données :

		<i>Nés hors du village de résidence (en %)</i>	
		<i>Population totale</i>	<i>Hommes de « plus de 15 ans »</i>
Islamisés	Foulbé	46	51
	Mandara	45	56
	Arabes Choa	42	47
« païens » de montagne proches des Goudé	Fali	45	50
	Goudé	43	39
	Hina	33	39
	Daba	31	35
	Kapsiki	33	26
	Mafa	31	18
	Mofou	25	15

2.1.2. GRANDS GROUPES D'AGES

Avec cet indice nous retrouvons les Goudé à la lisière des structures islamisées (semblable à celle des Mandara « islamisés récents »).

	<i>Foulbé</i> (islamisés)	<i>Mandara</i>	<i>Goudé</i>	<i>Daba</i> (fer et cuivre)	<i>Mofou</i> (fer seul)	<i>Mafa</i>
0-14 ans	24,5	32	31	40,5	43	45,4
15-59 ans	68	65	64	54,5	53	50,2
60 ans et +	7,5	3	5	5	4	4,4

Nous distinguons donc déjà chez les Goudé dans ce déséquilibre « adultes-enfants » le premier indice d'une population stationnaire ou régressive, dont le déclin paraît provoqué par une chute de la fécondité.

Ouvrons ici une parenthèse.

Alors que dans toutes les ethnies « païennes » du Nord-Cameroun (et ceci doit être vrai pour toute l'Afrique Noire) les effectifs recensés depuis une vingtaine d'années se sont accrus de façon considérable (accroissements fictifs en grande partie, qui ne dénotaient qu'une connaissance administrative plus complète et non un accroissement réel de population), les effectifs connus des Goudé de l'arrondissement de Mokolo sont demeurés stationnaires depuis 1940 : le recensement de 1941 dénombrait 9 304 habitants, celui de 1949-50 : 10 233 et celui de 1959 : 9 575. Comme nous avons tout lieu de croire que le recensement de 1941 ne saisissait pas encore l'ensemble de la population (surtout chez les Tchédé), alors que celui de 1959 paraît conforme à la réalité (les effectifs obtenus dans notre échantillon étaient voisins de ceux enre-

gistrés par l'Administration, alors que souvent dans d'autres groupes ils étaient supérieurs de 15 à 20 pour cent à ceux de l'Administration), nous pouvons être assurés que depuis vingt ans au moins les Goudé sont en période de stagnation démographique et plus probablement de régression.

2.2. Natalité - Fécondité

2.2.1. TAUX DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour un échantillon de 1 104 personnes il a été enregistré 45 naissances survenues dans les douze derniers mois, soit un taux brut de natalité de 40,5 pour mille.

Contentons nous pour l'instant de constater que ce taux est nettement inférieur à ceux enregistrés pour les populations « païennes » avoisinantes : Daba : 51, Hina : 48, Mofou : 56, Kapsiki : 66, Mafa : 68, Guiziga : 56, (Guinée entière : 62).

Sur la base de ce taux nous pouvons estimer à environ 600 le nombre de naissances vivantes annuelles qui surviennent dans le pays goudé (Camerounais).

L'âge moyen des mères ayant mis un enfant au monde durant les douze derniers mois s'établit à 27 ans 3 mois (Mafa : 28 ans, Kapsiki : 27 ans 11 mois, ..., voir 2^e Partie, tableau 60), résultat qui paraît plaider en faveur de l'exactitude des âges qui ont été attribués aux personnes figurant dans cet échantillon.

2.2.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Le calcul des taux de fécondité par âge nous indique :

— que la fécondité goudé est (grossièrement) étale jusqu'à l'âge de 30 ans, et se situe durant cette période aux environs de 200 pour mille,

— que passé cet âge de 30 ans, elle décline rapidement (84 pour mille à 35 ans), et ne demeure que légèrement supérieure à celle de la France.

Le graphique 43 de la 2^e Partie représente différents types de courbes selon l'évolution démographique des populations étudiées.

La courbe goudé est très proche de celle du type 3 (voir le graphique en question).

La forte chute de la fécondité après 30 ans semble indiquer que les ethnies présentant cette caractéristique sont entrées dans une phase de régression de la fécondité générale.

Sur la base des taux par âge nous pouvons calculer que 100 femmes goudé mettent, en moyenne, au monde 441 enfants durant la période de procréation.

Ce résultat (après ceux des migrations internes et de la structure par âge) situe encore les Goudé à la lisière (de la fécondité) des Islamisés.

Reprenons quelques comparaisons (voir 2^e Partie, carte 13).

TABLEAU 45

Nombre d'enfants mis au monde par 100 femmes

<i>Foulbé</i> (islamisés)	<i>Mandara</i> (islamisés « récents »)	<i>Kotoko</i>	<i>Goudé</i>	<i>Daba</i>	<i>Kapsiki</i> (montagnards voisins)	<i>Mafa</i>
291	397	326	441	599	770	878

Nous verrons au chapitre suivant qu'en ce qui concerne la fécondité, les Fali, voisins méridionaux des Goudé (et dont certains vivaient jadis sur les massifs Tchédé, certains, peu nombreux, y vivent encore), présentent des caractéristiques voisines.

2.2.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 2,15$$

2.2.4. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Comme pour les autres ethnies étudiées sous cet angle, nous avons évalué la stérilité « relative » des femmes goudé en rapportant le nombre de femmes mariées restées sans enfant après deux ans de mariage au nombre total des femmes mariées depuis plus de deux ans.

Ce qui nous donne un indice de stérilité relative de 81/330 soit 25 pour cent environ.

Cet indice pourtant bien différent des précédents situe à nouveau les Goudé à mi-chemin du paganisme et de l'Islam Noir.

<i>Foulbé</i>	<i>Mandara</i>	<i>Goudé</i>	<i>Daba, Hina, Kapsiki, Mafa, Guidar...</i>
35	20	25	entre 10 et 13

2.3. Mortalité

2.3.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Pour les 1 104 résidents de notre échantillon il a été enregistré 54 décès survenus dans les douze derniers mois, soit un taux brut de mortalité de 48,8 pour mille.

Ce taux plus élevé que celui enregistré auprès des populations voisines (à l'exception des Kapsiki) semble être la conséquence des fréquentes épidémies de méningite qui ont sévi chez les Goudé ces toutes dernières années et également en 1959, année à laquelle se rapportent les décès enregistrés (1).

Il n'est pas impossible également que la distance qui sépare le pays goudé de Mokolo (chef-lieu) (120 km, soit plus de deux jours de marche) soit de même la cause du niveau, assez élevé, de mortalité enregistré.

Si une épidémie se déclare, il s'écoulera certainement une semaine avant que les services de Santé en aient été informés et aient pu agir.

2.3.2. TAUX DE MORTALITÉ PAR AGE — TABLE DE SURVIE

Pour cet échantillon la *mortalité infantile* s'élève à 133 pour mille, c'est-à-dire à mi-chemin de celle généralement enregistrée chez les Foulbé (120) et de celle généralement enregistrée auprès des autres groupes de montagne (150 à 180). Toutefois la faiblesse numérique de notre échantillon ne nous permet pas de considérer ce taux comme absolu.

(1) A leur arrivée à Djéki, village Tchédé, nos enquêteurs ont appris qu'une épidémie de méningite, qui sévissait depuis quatre jours déjà, avait emporté plus de dix personnes. En ayant été de suite informé, nous avons pu prévenir les autorités le lendemain.

De 1 à 4 ans le taux annuel de 74 pour mille est au niveau de ceux habituellement enregistrés dans les montagnes (Hina : 67, Mofou : 80).

Au-delà les taux sont jusqu'à 50 ans compris entre 16 et 28 pour mille. ce qui paraît plus élevé que ce qui a été enregistré dans les groupes avoisinants (méningite).

En partant de ces taux la table de survie Goudé s'établit comme suit :

TABLEAU 46

Table de survie Goudé

AGES	SURVIVANTS
0 an	1 000
1 an	867
5 ans	621
10 ans	537
20 ans	497
30 ans	422
40 ans	346
50 ans	263
60 ans	68

Notons que d'après cette table la génération est réduite de moitié (vie médiane) à 20 ans environ. (Voir 2^e Partie, graphique 44 et carte 14).

L'espérance de vie aux différents âges serait alors de :

à la naissance E_0	= 26 ans
à 1 an E_1	= 28 ans
à 5 ans E_5	= 35 ans
à 10 ans	= 34 ans
à 20 ans	= 27 ans

le moment de la plus forte espérance de vie se situant à l'âge de 5 ans une fois les gros risques de mortalité passés, comme il est toujours observé dans ces régions.

2.4. Dynamique démographique et conclusions

2.4.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL ANNUEL

La différence entre les taux de natalité et de mortalité nous indique une *régression* de la population de 8 pour mille par an.

Toutefois comme cet indice ne repose que sur une année durant laquelle quelques décès supplémentaires ont été provoqués par la méningite, il est nécessaire de ne s'en servir qu'avec réserve.

Néanmoins la tendance à la régression paraît ici très probable, car elle est confirmée par deux autres éléments :

— nous avons déjà vu précédemment que les recensements administratifs indiquaient des effectifs stationnaires depuis 1940, alors que par surcroît il était très peu probable que le recensement de 1941 ait saisi l'intégralité de la population en question,

— l'étude enfin du taux net de reproduction qui élimine les effets de la structure par âges, nous amène à la même conclusion.

2.4.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

Le calcul nous indique que le taux net de reproduction des Goudé est inférieur à l'unité, c'est-à-dire qu'il confirme la régression virtuelle de cette population.

Ce taux net de 0,96 signifie que 100 femmes goudé de 14 à 49 ans seront remplacées à la génération suivante par 96 femmes seulement aux mêmes âges (soit une légère régression).

Si, afin de corriger une mortalité peut-être accidentelle, nous utilisons pour ce calcul la table de survie la plus favorable présentée par les populations avoisinantes (celle des Daba où la génération est réduite de moitié à 28 ans), nous obtenons un accroissement annuel infime de 2 pour mille.

Nous rangerons donc les Goudé, sur notre carte 15 de la 2^e Partie, parmi les populations stationnaires, c'est-à-dire parmi celles dont le taux d'accroissement annuel varie de : -0,5 % à + 0,5 % l'an.

2.4.3. CONCLUSIONS

A l'issue de cette étude des Goudé nous pouvons avancer :

— que les Goudé sont des agriculteurs « païens » dont les ancêtres ont fait quelques emprunts à la civilisation de l'Islam Noir avec laquelle ils ont été en contact,

— que ces emprunts ont pu avoir une répercussion sur l'évolution des populations goudé qui semblent être en état permanent de régression lente,

— que cette régression est principalement provoquée par une fécondité insuffisante, surtout passé l'âge de 30 ans,

— que cette fécondité insuffisante est elle-même accentuée par un fort pourcentage de femmes stériles (# 25 %),

— que la régression goudé pourrait être atténuée si les autorités médicales pouvaient être alertées plus promptement lors des épidémies de méningite particulièrement meurtrières,

— que les Goudé enfin peuvent donner un modèle de l'évolution démographique que pourraient connaître des populations qui, tout en demeurant « païennes », se grefferaient sur une société islamisée.

LES FALI (Mongo-Dari et Ngobri)

1. GÉNÉRALITÉS

Les Fali représentent une ethnie d'environ 42 000 personnes établies principalement dans les massifs situés sur l'axe SSO-NNE, Garoua-pays Daba.

Très étudiés, par rapport aux autres ethnies établies au nord de la Bénoué, en raison de certaines de leurs caractéristiques ethnologiques (1) — et de la proximité de certains d'entre-eux de Garoua-Ville —, ils ont généralement été répartis par les auteurs en quatre groupes distincts : Tinguelin (# 4 300), Kangou (# 5 900), Peské Bori (# 8 300), et massif dit de « Bossoum » (accolé au massif Daba de Popologozom, # 10 000)

A cette numération il convient d'ajouter ceux établis en plaine au nord et au sud de Dourbey et Mayo Oulo (# 5 000), ceux établis entre le Peské Bori et le Kangou dans le canton de Dembo (# 2 000), ceux établis à l'Ouest du Kangou (cantons de Baschéo et de Demsa, # 2 500), plus de petits groupes épars dénombrés dans les cantons avoisinants (Golombé, Libé, Bé, Garoua,... (2), # 4 000).

Ces chiffres sont ceux relevés par l'Administration en 1958-1959 ; à leur sujet il est à signaler qu'ils semblaient, en 1960, inférieurs de 15 à 20 pour cent à la réalité dans le Peské Bori, le sondage ayant relevé 20 pour cent de personnes de plus que la base de sondage administrative n'en indiquait. Rappelons que ce phénomène a été général pour tout le Nord-Cameroun, et plus particulièrement dans les régions retirées.

Le centre de gravité de cette population paraît se situer dans le Peské Bori. La densité de la population fali « montagnarde » (environ les 3/4), assez faible dans le Tinguelin (inférieure à 20 hab. au km²), varie de 35 à 50 hab. au km² dans les trois autres groupements.

Il nous paraît peu utile de chercher à schématiser ici les grands traits qui caractérisent les Fali, puisque cette ethnie a été minutieusement décrite par différents chercheurs (3).

Mentionnons toutefois que ce groupe se distingue nettement des principales populations « païennes » de montagne que nous avons rencontrées, en ce sens que la plupart de ses membres paraissent avoir *perdu*, depuis longtemps, les pratiques et les vertus que l'on rencontre auprès des représentants de la civilisation de l'ancienne Afrique (Mafa, Mofou, Daba).

C'est ainsi, principalement, que le forgeron n'occupe plus chez les Fali le rôle essentiel qui est encore demeuré le sien auprès des groupes qui ont maintenu l'intégralité de leur tradition.

(1) Etudes de MM. LEBOEUF, FROELICH, LEMBEZAT.

(2) Nous avons déjà signalé au chapitre « Goudé », qu'il subsiste encore quelques sarés fali dans les massifs où vivent les Tchédé.

(3) Surtout par M. LEBOEUF, et plus récemment par M. GAUTHIER (voir article dans la revue *Abbia*, N° 3).

Ce n'est généralement plus lui qui s'occupe des enterrements, et il semble pouvoir maintenant s'allier (se marier) avec les « non-forgerons », contrairement au groupe endogame que constitue les « forgerons » traditionnels par ailleurs. Il n'est plus, par voie de conséquence, le personnage occulte et redouté au point que l'on ne puisse manger dans le même plat que lui.

De même les femmes de « forgerons » n'ont plus l'exclusivité de la fabrication des poteries, qui peuvent être façonnées par tous.

S'il a, sans doute, conservé des activités divinatoires et para-médicinales, sa femme par contre n'intervient plus automatiquement pour aider à la délivrance lors d'un accouchement.

Bref il est devenu un artisan du fer tout simplement.

Cette évolution peut s'observer chez les Guiziga descendus en plaine dans le sud du Diamaré, qui commencent à suivre le même cheminement avec également l'adoption de la circoncision sans qu'il y ait pour autant islamisation.

Mais d'autres indications montrent également que les Fali semblent avoir beaucoup perdu de leurs vertus ancestrales, et tranchent avec les autres groupes « païens » de montagne. Le nombre d'enfants mis au monde est le plus modéré qui se puisse rencontrer auprès des populations « païennes » du Nord-Cameroun. La réputation des femmes est d'être extrêmement volages et coquettes : nous ne possédons malheureusement pas, pour cet échantillon, le nombre de remariages des femmes. Il eut été certainement révélateur, et dans la mesure où l'on peut s'avancer sans chiffres, nous pensons que cet indice serait voisin de celui des Mandara qui sont des « islamisés » récents (2 mariages par femme de 14 ans et plus, en moyenne).

Signalons aussi la pauvreté en instruments de musique pour une population « païenne » de montagne. Mais la dot est demeurée au niveau modeste des groupes de montagne, bien qu'environ la moitié de sa valeur actuelle soit versée en numéraire, comme chez les islamisés.

Groupe « païens » composite, ayant coupé ses amarres ancestrales et qui semble aller vers un port étranger (islamisation ? urbanisation ?) avec des effectifs de moins en moins nombreux, tels nous sont apparu les Fali (des massifs de Bossoum et du Peské Bori).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon Misoencam de 2 529 personnes (soit environ le 1/16 de l'ethnie entière) résidant dans les villages de Pamchi (Tinguelin), Onia (Kangou), Dembo, Boram et Dampta (plaine), Kéou, Tchenkéleng, Tchapka, Gobrinián, Djekdjek et Sona (Peské Bori).

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

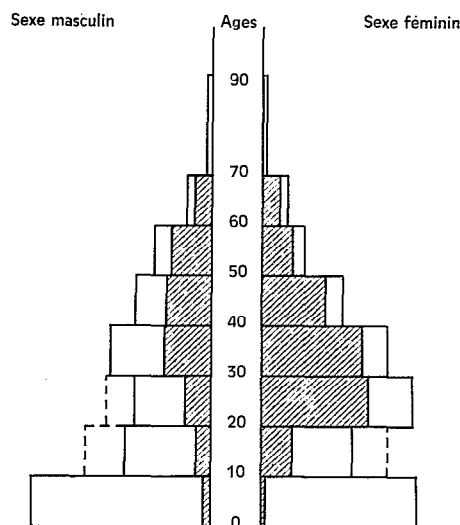
L'allure générale de cette pyramide, presque en forme d'urne renversée, nous informe de suite sur l'état stationnaire ou décroissant de ce groupe (voir plus loin) :

a) nous observons l'échancrure classique sur le côté féminin de la pyramide aux âges avoisinants les fiançailles et le mariage, (sous-déclaration lors du passage de la jeune fille d'une famille dans une autre). Pour l'ensemble du groupe cette sous-déclaration porterait sur 1 000 jeunes filles environ.

b) sur le côté masculin de la pyramide nous remarquons également une grande échancrure de 10 à 30 ans. Elle est très vraisemblablement provoquée par une certaine émigration, car de 30 à « 50 ans

et plus » les hommes sont également assujettis à l'impôt et l'on ne remarque nulle dérobade. En nous aidant de la Table de survie (voir plus loin) nous pouvons tenter de rétablir une pyramide « sans émigration » et chiffrer approximativement cette dernière, pour l'ethnie entière, à 2 000 jeunes hommes environ.

c) si nous inscrivons, en grisé, sur notre pyramide les personnes qui sont actuellement établies dans un autre village que celui de leur naissance, nous constatons que la moitié des effectifs masculins de « plus de 15 ans » ne vivent plus dans leur village d'origine. Le caractère très mobile de cette ethnie que dénote cette proportion ressort également de la comparaison qui peut être faite avec les migrations internes dans les autres groupes (voir 2^e Partie, tableau 55). Sous cet angle les Fali se comportent comme les groupes islamisés et les Goudé.



Graphique 30

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Très faibles effectifs de « moins de 15 ans » indiquant une fécondité extrêmement modérée sans aucun rapport avec les fécondités « païennes » traditionnelles. Si nous faisons la comparaison avec les Mandara (islamisés « récents ») et les Goudé (dont la moitié environ vient du Bornou), nous serons surpris par la similitude des répartitions et leur position à mi-chemin de l'Islam Noir (Foulbé) et des groupes « païens » traditionnels (type mafa).

	<i>Foulbé</i>	<i>Mandara</i>	<i>Fali</i>	<i>Goudé</i>	<i>Mafa</i>
0-14 ans	24,5	32	32,5	31	45,4
15-59 ans	68	65	62,5	64	50,2
60 ans et +	7,5	3	5	5	4,4

2.1.3. RAPPORT HOMMES/FEMMES

Sans tenir compte des émigrations masculines et des sous-déclarations féminines, il s'établit à 91 hommes pour 100 femmes (0,91). Après rectification en tenant compte de ces manques, il s'établit très normalement à 0,95, ce qui s'observe habituellement ailleurs.

2.2. Etude de la dot Fali

Sur plus de 200 dots Fali relevées, nous avons dépouillé 50 dots versées durant chacune des trois périodes suivantes ; avant 1939, de 1940 à 1951 et de 1952 à 1963 ; soit au total 150 dots dont voici les principaux enseignements :

a) composition de la dot

Durant chacune de ces trois périodes, la dot est généralement constituée par les objets suivants :

— *du numéraire* : de l'argent et des houes. Nous verrons que le nombre de houes offertes a très fortement diminué depuis 25 ans ; la monnaie officielle a remplacé ce qui était hier la « monnaie de fer » et qui pouvait se conserver sans se détériorer (dans les groupes de montagne qui disposaient de hauts-fourneaux la « barre » de fer représentait l'étalon de cette monnaie de fer, chez les Daba par exemple).

— *des animaux* : chèvres et poulets (jamais de bœufs comme chez les Massa, Mousgoum, Toupouri Moundang, Guiziga et même Guidar).

— *des aliments* : du mil, des arachides, de la « bière » de mil, du sésame, des morceaux de viande (sans oublier le traditionnel morceau de tabac).

TABLEAU 47

Variation des principaux éléments de la dot Fali dans le temps
(moyenne par dot)

(la colonne « F » indique le nombre de dots — sur 50 dots — où l'article considéré est représenté)

	Argent (francs)	ANIMAUX			VÊTEMENTS				PRESTATIONS COUTUMIÈRES DIVERSES							
		Chèvres		Poulets	Etoffes (mètres)		Pagnes	Bande coton (rou- leau)	Houes	Mil (kg)	Bière de mil (jarre)	Tabac	Bois (fagots)		Secco	
		F	F	F	F	F	F	F					F	F		F
Avant 1939	793		7,8	2,7	23	2,1	3		40,8	12,1	3,5	3	7,3	3,1		
		15	47	26	17	18	19		35	25	39	36	26	26		
1940 à 1951	4 110		6,5	1	30	1,8	1,5		30,3	2,9	2	1,5	9	3,8		
		30	47	21	23	26	16		31	21	26	32	26	21		
1952 à 1963	4 552		5,7	0,5	30	1,4	0,5		3,4	4	0,9	1	1,6	1,2		
		44	45	14	26	23	7		14	16	20	31	16	23		

↗ ↘ ↘ ↗ = ↗ ↗ ↗ ↗ ↗ ↗ ↗ ↗

— *des vêtements* : pagnes, boubous, gandouras, rouleaux d'étoffe et aussi bandes de coton tissées sur les petits métiers qui se rencontrent dans la plupart des groupes de montagne (mais davantage chez les Goudé).

— *travail pour la belle-famille* : quelques journées de culture dans les champs du beau-père, la construction d'une case, la taille de perches et de fagots de bois, et parfois la confection d'un seccó.

Cette composition est semblable à celles généralement rencontrées dans les massifs, seules les quantités diffèrent (voir le tableau 70 de la 2^e Partie).

b) évaluation

Durant la période 1952/63 la dot moyenne fali peut être évaluée à 10 000 francs environ, ce qui la classe parmi les plus modestes du Nord-Cameroun (pour les quantités voir le tableau de la page 142).

c) évolution dans le temps

Toutes les offrandes traditionnelles (chèvres, mil, houes, culture,...) sont en régression régulière ; seuls les versements d'argent augmentent beaucoup, avec les cadeaux de vêtements (ce sont les mêmes postes qui s'accroissent partout mais dans des proportions différentes).

Si nous tentions de faire une évaluation de la valeur de la dot pour chacune de ces périodes, nous apercevriions que la dot actuelle représente une valeur moindre que celle qui était versée avant 1939 (chacun peut en tirer les conclusions qu'il désire). Le phénomène est identique chez les Hina, les Guiziga, inverse chez les Moundang et les Foulbé.

Comme nous l'avons déjà signalé, il convient également de faire ressortir ici qu'actuellement la moitié de la valeur de la dot fali est représentée par de l'argent, ce qui s'observe également chez les Foulbé, les Mandara et les Guidar. (alors que chez les Moundang par exemple — ainsi que dans d'autres groupes — le numéraire ne représente que le 1/18 de l'ensemble).

d) périodes de versement et bénéficiaires

Si plus de la moitié des dots sont toujours versées avant le mariage, notons toutefois que *le sens de l'évolution* est dans le développement du paiement de l'intégralité de la dot *après* le mariage. Ce phénomène du mariage « à crédit » tend à apparaître auprès des différents groupes du Nord-Cameroun. Chez les Fali, nous observons que de 1940 à 1951, 13 dots sur 100 ont été versées intégralement après le mariage, alors que de 1952 à 1963 cette proportion est montée à 23 dots pour 100.

Les bénéficiaires de la dot demeurent toujours principalement le père et (ou) la mère de la femme, mais on observe également dans le temps une extension du nombre de versements faits aux collatéraux.

e) ressources dont on dispose pour faire face au paiement de la dot

Contrairement à ce qui s'observe, chez les Moundang par exemple, la participation de la famille de l'époux est modeste chez les Fali ; la plupart des ressources proviennent des économies ou du labour personnel de l'époux (comme chez les Mofou). L'emprunt est encore pratiquement ignoré pour cet usage.

Pour les dots versées entre 1952 et 1963 :

— la part de la famille représentée	19,5 %
— celle de l'emprunt	0,1 %
— et celle de l'époux lui-même	80,4 %

(voir 2^e Partie, tableaux 70, 71 et 72).

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Pour un échantillon de 2 541 personnes, il a été observé 100 naissances vivantes survenues dans les douze derniers mois, soit un taux brut de natalité générale de 39,3 *pour mille*. (Mandara : 40, Goudé : 40,5).

Si ce taux général peut paraître assez optimiste c'est qu'il ne tient pas compte de la structure par âge de la population (beaucoup d'adultes et peu de jeunes) dont nous éliminerons les effets en étudiant plus loin les taux de fécondité par âge.

Sur la base de ce taux nous pouvons estimer à 1 650 environ le nombre d'enfants qui naissent annuellement en pays fali.

L'âge moyen des maternités est de 26 ans 3 mois, ce qui peut laisser supposer que les âges ont été correctement enregistrés à un an près (voir 2^e Partie, tableau 60).

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

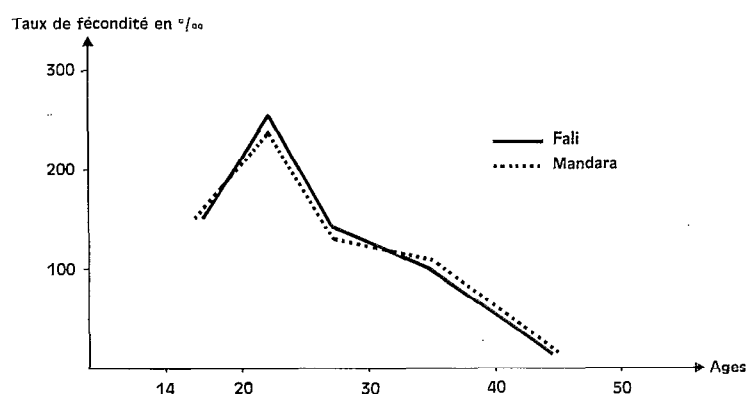
En calculant les taux par groupe d'âges, on est à nouveau frappé par la grande ressemblance qui existe entre les Mandara (islamisés « récents ») et les Fali.

Nous avons bien affaire ici à une population qui si elle est « païenne », n'en est pas moins presque au terme final d'une longue évolution qui abaisse les taux de fécondité au-delà de 30 ans, pour les relever durant les premiers âges de la procréation.

Nous avons déjà vu que la structure par âge de la population fali était de même nature que celle des Mandara, et qu'en ce qui concerne les migrations internes les Fali, très mobiles, se comportent comme les groupes islamisés. Dans un autre domaine à nouveau, nous obtenons ici la même similitude.

TABLEAU 48
Taux de fécondité par âge (Fali et Mandara)
(en pour mille)

	14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	Ensemble
Fali	147	251	143	100	12	122
Mandara	166	234	131	106	17	125



Graphique 31 : Courbes de fécondité fali et mandara

A l'aide de ces taux nous pouvons calculer que de 14 à 49 ans chaque femme fali met, en moyenne, au monde 4 enfants vivants (3,97). Ce résultat, le plus faible de ceux enregistrés parmi les populations

« païennes » du Nord-Cameroun, classe les Fali sur le même plan que les groupes islamisés (Mandara : exactement le même résultat : 3,97) Voir 2^e Partie, carte 13.

2.3.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 1,95$$

2.4. Mortalité

Il aurait été évidemment préférable que les Fali présentent des caractères « d'évolution » dans le domaine de la mortalité et de la survie, plutôt que dans celui de la fécondité, ce qui ne s'observe malheureusement pas. En ce qui concerne la mortalité les Fali sont assujettis à la dure loi des « païens » de montagne qui ne permet en général pas à la moitié de la génération d'atteindre l'âge de 20 ans.

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ ET TAUX PAR AGE

Pour notre échantillon de 2 541 personnes, 89 décès ont été enregistrés au cours des 12 derniers mois, soit un taux de mortalité générale de *35 pour mille*. (Daba voisins : 31, Guiziga : 30, Mofou : 36, Mafa : 41).

On retrouve ici, comme auprès de presque tous les groupes de montagne un *taux de mortalité infantile* (enfants de 0 à 1 an) *de 180 pour mille*. (Daba voisins : 194), c'est-à-dire qu'environ un enfant sur 5 décède avant d'avoir atteint son premier anniversaire.

De 1 à 4 ans les taux demeurent également au niveau généralement observés chez les « païens » de montagne puisqu'ils s'établissent à *70 pour mille annuellement*.

Au delà les gros risques de mortalité sont passés et *de 5 à 50 ans* les taux oscillent entre *10 et 20 pour mille annuellement* ce qui s'observe aussi par ailleurs.

2.4.2. TABLE DE SURVIE

A partir des taux précédents nous pouvons établir une Table de Survie qui nous apprend que *la génération est réduite de moitié à 16 ans environ*, et qu'à 26 ans (âge moyen des maternités de l'échantillon considéré), sur 1 000 personnes nées vivantes il n'en subsiste que 420 (cette dernière donnée permettra ultérieurement l'établissement du taux net de reproduction). Voir 2^e Partie, tableaux 61 à 63, graphique 44 et carte 14.

TABLEAU 49

Table de survie Fali

AGES	SURVIVANTS
0 an	1 000
1 an	820
5 ans	597
10 ans	552
20 ans	464
30 ans	385
40 ans	341
50 ans	286
60 ans	106

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La différence des taux de natalité et de mortalité laisse apparaître un état stationnaire. Toutefois cette indication est insuffisante puisqu'elle ne tient pas compte de la structure du groupe considéré.

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

Il élimine l'effet indiqué précédemment et indique par combien de femmes, 1 000 femmes de 14 à 49 ans de la génération actuelle seront remplacées à la génération suivante (la mortalité et la fécondité demeurant ce qu'elles sont actuellement) :

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{26} \\ &\text{où } R_b \text{ est le taux brut de reproduction} \\ &\text{et } S_{26} \text{ le taux de survie à l'âge moyen des maternités} \\ &= 1,95 \times 0,420 \\ &= 0,820 \end{aligned}$$

c'est-à-dire que 1 000 femmes de 14 à 49 ans ne seront remplacées que par 820 femmes aux mêmes âges à la génération suivante.

La décroissance que l'on pouvait déjà pressentir tout au long de cette analyse, s'inscrit très clairement ici.

Elle représente une perte de population de 18 pour cent en 26 ans, ce qui est une décroissance très accentuée (la plus forte du Nord-Cameroun) puisqu'elle est environ égale à une *décroissance annuelle* de :

$$\begin{aligned} (1-x)^{26} &= 0,820 \\ \lg(1-x) &= \frac{\lg 0,820}{26} \\ &= \frac{(-1-25)+25,91381}{26} \\ &= -1,99668 \\ 1-x &= 0,992 \\ x &= 1-0,992 = 0,008 \\ &= \text{soit } 8 \text{ pour mille par an} \end{aligned}$$

2.5.3. CONCLUSIONS

Nous ne pouvons que redire ici, particulièrement pour ce groupe à faible fécondité, l'urgente nécessité qu'il y aurait à lutter contre les causes de mortalité durant les 5 premières années de la vie. La diffusion des données fondamentales de l'hygiène alimentaire et l'introduction de quelques faciles nouveautés (utilisation du lait de chèvre pour l'enfant, utilisation des œufs (1)) pourraient certainement contribuer à freiner la régression du groupe fali.

(1) Les femmes « païennes » de montagne ne consomment pratiquement *jamais* d'œufs. La raison paraît en être la suivante : comme ce sont elles qui possèdent les volailles, se serait aller à l'encontre de la « loi naturelle » que de consommer les produits de son élevage (une sorte d'inceste) ; chez les Daba, par exemple, celles qui en consomment sont « forgeronnes » ce qui signifie bien des choses. A quand la bourse des œufs qui permettra de consommer des produits des élevages d'autrui.

Il semble bien que ces régions gagneraient beaucoup à voir circuler, *en brousse*, de temps à autre, l'équivalent d'assistantes sociales qui enseigneraient ces rudiments : car apprendre à lire et à écrire c'est bien (encore faut-il avoir de la lecture), faire de grands travaux ou de grands aménagements c'est bien, mais savoir filtrer son eau (ceux qui sortent de l'école ne le savent pas), savoir pour les mères préparer des desserts (mais oui) pour leurs enfants, connaître la culture et l'usage de certaines plantes potagères, serait peut-être préférable pour l'avenir immédiat.

Précisons qu'à ce rythme le groupe des Fali sera réduit de moitié dans 71 ans environ.

LES KAPSIKI (ou Margui)

Reprise en condensé d'une étude que nous avons rédigée en 1960 (publication dans « *Recherches et Etudes Camerounaises* », 1961, N° 1).

1. GÉNÉRALITÉS

Venus de l'Est il y a trois siècles, les Kapsiki comme les Mafa et les Bana (voisins méridionaux) auraient une origine mofou commune (1).

Avec les Higui, ils s'établirent initialement sur un territoire situé à l'Ouest de l'actuel pays Kapsiki, avant de se rabattre à nouveau vers l'Est, sous la pression de migrations venues du Bornou, pour s'installer sur les plateaux et massifs qu'ils occupent actuellement.

Le contact plus ou moins prolongé avec les populations descendues du Bornou a certainement profondément transformé les Kapsiki, qui de nos jours ne présentent que peu de rapports avec les « paléonigritiques » (Mafa, Mofou).

Le tracé de la frontière sépara artificiellement les tribus higui et kapsiki (se nommant elles-mêmes « Margui ») qui continuent néanmoins dans la vie quotidienne à ne former qu'un bloc (2).

Ainsi contrairement aux Mafa enfermés sur leurs massifs, les Kapsiki bénéficient d'un débouché naturel à l'ouest de la frontière (comme les Goudé).

De taille moyenne, fortement musclés, les Kapsiki portaient jusque vers 1962 une peau de chèvre tannée autour des reins, alors que leurs compagnes, parées du cache-sexe ouvragé local (en cuivre), voilaient également leur nudité d'une touffe de feuilles se balançant sur le bas du dos (3).

Cette population a su donner à ses villages un caractère typique où les enceintes d'euphorbes rivalisent de pittoresque avec le site grandiose qui les environne.

(1) Il a parfois été dit que les massifs mofou avoisinant Goudour n'auraient pu contenir toutes les populations qui prétendent en être originaires. Or, si nous estimons à 250 000 le nombre actuel des Mofou-Mafa-Kapsiki-Higui-Bana, qui se disent issus de cette région, et que nous supposons que les massifs mofou de Goudour étaient peuplés de 20 000 personnes il y a trois siècles, cela ne représente qu'un taux d'accroissement annuel, très plausible, de 0,008 (0,8 % l'an).

(2) Tous les jours de nombreux Margui viennent à pied (30 km) du Cameroun-ex-britannique pour se faire soigner au dispensaire de la Mission catholique de Sir, où soins et médicaments sont gratuits. Inversement de nombreux Kapsiki passent quotidiennement chez leurs « frères » higui pour s'y approvisionner ou faire du commerce. L'un des deux quartiers du village de Amsa fut fondé en 1932 par des Margui établis auparavant de l'autre côté de la frontière.

(3) Tenue traditionnelle interdite par les autorités depuis 1962.

A mille mètres d'altitude, généralement situé à une certaine distance de la grande voie de communication Mokolo-Garoua (1), et auprès d'un point d'eau rarement à sec (2), le village kapsiki se blottit de préférence dans le creux de certains vallonnements ou à la base des massifs.

Il est aéré, étendu, agrémenté d'arbres, donnant presque, avec ses grandes aires où l'on bat le mil, ses allées d'euphorbes et ses cimetières extérieurs (les Mafa et les Mofou n'en possèdent pas), une impression d'urbanisme.

Rarement visités par l'étranger (à l'exception du village de Rhumsiki situé au bord de la piste), les Kapsiki, bien que très indépendants, font néanmoins bon accueil au voyageur, en lui prodiguant des saluts amicaux ou en lui offrant quelques poignées d'arachides pour la route.

Dans de nombreux villages, le forgeron sait travailler utilement le fer et joliment le cuivre (en fer : outils et armes ; en cuivre : pipes, cache-sexe, tabatières, couteaux de jet, etc.), et si le hasard de l'itinéraire vous fait croiser quelques musiciens (portant violons, banjo ou guitare) (3), ainsi qu'un petit troupeau de bovidés sans bosse (race locale) (4), vous aurez réellement l'impression d'une civilisation qui se suffit à elle-même.

Au début de la saison des pluies le Kapsiki va, de grand matin, ensemercer les quelques trois hectares qui assurent la subsistance de sa famille (mil, arachide). Sa femme, le dernier-né enserré sur le dos, le rejoint dans la matinée. Elle emporte avec elle le repas de la journée (boule de mil ou de maïs agrémentée d'une sauce), ainsi que sa volaille qu'elle protège des rapaces au moyen d'un panier en forme de cloche.

A la belle saison, on place sur la fourche d'un arbre une jarre de terre cuite, où un essaim d'abeilles élaborera peut-être le miel très apprécié (5).

Plus près du « saré », on fait également pousser en quantités importantes le piment rouge et l'ail, que l'on troquera ensuite sur les marchés environnants et en particulier à Mubi (Cameroun ex-britannique).

Durant la croissance du mil on demande au forgeron de s'abstenir, certains jours, de toute activité artisanale, car « comme rien ne se perd et rien ne se crée », on craint que la force nécessaire au travail de la forge soit déduite des forces naturelles qui formeront l'épi.

Sur ces hauts plateaux on trouve encore, durant la saison sèche, des points d'eau pour les bovins du cheptel kapsiki, et l'on vit en bon voisinage avec les Foulbé du Mayo Louti et même du Diamaré (6) qui cherchent également en cette saison des pâturages pour leurs troupeaux.

Par contre, les rapports sont plus tendus avec les Kortchi (les Margui de l'Est) que l'on a délogés, il y a quelques générations, des massifs de Kila-Gova-Roufta, et qui sont alors partis s'établir au Nord-Est du pays kapsiki.

(1) A l'exception de Mogodé (le chef-lieu) et de Rhumsiki (site touristique).

(2) En fin de saison sèche (mars), nous avons trouvé de l'eau claire dans presque tous les villages que nous avons traversés.

(3) On ne trouve pas, chez les Mafa et Mofou (paléonigritiques), ces instruments de musique ; de même le travail du cuivre (à la « cire perdue ») est ignoré dans ces deux groupes.

(4) Cette particularité est assez remarquable, car dans tous les autres groupes du Nord l'espèce des bovidés est celle des zébus (bœufs à bosse).

(5) Pour inciter l'essaim à s'installer dans la jarre, divers moyens sont utilisés : l'un d'entre eux consiste à y placer des os (poulet, mouton) qui attireront les abeilles (région de Gova) ; un autre procédé consiste en ceci : après avoir dissimulé la jarre en l'induisant d'excréments d'animaux, on fera fumer devant cette dernière diverses herbes judicieusement choisies, et la jarre ainsi apprêtée sera placée sur un arbre où son fumet attirera les abeilles (région de Mogodé).

(6) Voir l'étude déjà citée de H. FRÉCHOU : « L'élevage et le commerce du bétail dans le Nord-Cameroun » (carte 11). *Cah. O.R.S.T.O.M. sér. Sci. hum., vol. III, n° 2, 1966.*

On craint le froid qui fait tant de ravages surtout en janvier et février, ainsi que les épidémies de méningite.

Un peu moins important que les « sarés » Mafa ou Mofou, le « saré » kapsiki ne comprendra que cinq personnes en moyenne (1) : le chef de « saré », sa ou ses épouses selon son rang social (2), un ou deux enfants survivants non mariés, un parent ou allié, rarement un serviteur, mais assez souvent un visiteur car on se déplace volontiers en pays kapsiki.

Notons enfin que la fidélité conjugale n'est pas une qualité maîtresse, et les soins dont on entoure les enfants en bas âge s'en ressentent beaucoup (3).

L'alimentation est dans l'ensemble moins bonne qu'en pays mafa (4), et l'état de santé des jeunes en pâtit terriblement (5).

Ainsi sous le couvert d'un paysage grandiose qui évoque le « grand large » et de villages accueillants nous découvrons une vie sociale plus âpre et plus structurée où l'autorité coutumière suprême s'arête de fait à l'échelon du village (6).

Structures sociales (7)

La société kapsiki paraît être une société de castes ou de corporations. Sans chercher à nous étendre sur ces questions nous indiquerons simplement le nom des principaux groupes qui nous ont été signalés, et leurs attributs respectifs :

— la caste des Ka Mazé est celle des chefs coutumiers. Tout chef de village est issu d'elle mais si des circonstances particulières l'amenaient à s'exiler, il ne saurait toutefois régner sur une autre village que le sien. La fonction est héréditaire et est dévolue à l'un des enfants du chef (pas obligatoirement l'aîné) qui sera choisi par un groupe approprié, celui des

— Ka Ma Kuyé, groupe qui comprend les personnes (notables ?) qui ont pour seule fonction de désigner le chef s'il y a plusieurs enfants mâles pouvant prétendre à ce titre.

— les Ka Gna Tché groupent les personnes qui avaient le droit de s'occuper de la construction ; ce sont eux qui, s'il y a une migration désigneront le nouvel emplacement du village et y détermineront les endroits où seront édifiés les différents « sarés » ; ils pourront être aidés par d'autres bras dans leur tâche de constructeurs, mais conserveront toujours l'initiative des opérations,

(1) Ceci également situerait les Kapsiki à l'écart des Mafa et Mofou (voir 2^e partie - graphique 38 et tableau 54).

(2) Polygames comme leurs voisins, plus de la moitié des Kapsiki n'ont néanmoins qu'une épouse qui sera presque toujours de l'ethnie margui, parfois mafa ou mofou (dot moins élevée). La dot kapsiki, plus élevée qu'en pays mafa ou mofou, pourrait s'évaluer entre 15 et 20 000 francs.

(3) Nous ne possédons malheureusement pas pour cet échantillon d'indications chiffrées concernant le régime matrimonial ; il eut été particulièrement intéressant de situer les femmes kapsiki, quant au nombre de remariages et l'âge au premier mariage, dans les diagrammes que nous avons pu établir grâce aux résultats obtenus auprès des autres groupes (voir 2^e partie, graphiques 40 à 42 et tableaux 56 à 58).

(4) Nous avons dû parfois ravitailler les enquêteurs lorsqu'ils se trouvaient dans certains villages Kapsiki, Tchédé et Mofou.

(5) Lors d'un premier sondage sur l'état de santé de cette population le Docteur BASCOULERGUE, nutritionniste de l'ORSTOM/IRCAM, nous a déclaré ne pas en avoir rencontré d'aussi défectueux dans le Nord, surtout chez les enfants.

(6) Ces dernières années un chef de « canton » a été abattu par son prédécesseur destitué.

(7) Les structures que nous décrivons sont celles de la région de Mogodé. Nous avons tout lieu de supposer que des systèmes voisins régissaient l'ensemble des Kapsiki d'hier.

— les Ka Djoé ou Ka Makwa Djoé sont les seules personnes qui sont habilitées à s'occuper des animaux (tous les animaux) ; c'est ce groupe qui désignera l'un de ses membres comme maître des panthères, maître de la chasse, maître de la pêche ; c'est également un Ka Djoé qui aura le rôle de boucher, qui laissera à ses enfants la conduite des bovins que d'autres lui auront confiés (moyennant rémunération et versement au Ka Djoé de la taxe de pacage),

— les Ka Ma Kouté groupent tous ceux qui ont la direction de la terre (ce sont les Maîtres de la terre) ; ils désigneront les emplacements propres à la culture et les cultures à pratiquer, ils détermineront la date des semis (date très difficile à fixer dans ces régions où les premières pluies peuvent être suivies de nouvelles sécheresses, anéantissant les premières pousses et retardant la date des récoltes), et celle des moissons.

— les Ka Mava sont ceux qui ont été esclaves (captifs ou serviteurs),

— du groupe des Ka Mazé Va sont issus les Maîtres de la pluie dont le plus important se trouve, paraît-il, actuellement au « quartier » Mbounga de Sirakouti,

— à la caste des Ka Ré appartiennent les forgerons, qui auront pour seuls attributs de forger le fer (ou le cuivre, qui du reste ne se forge pas mais se coule), et de s'occuper des sépultures (transport du défunt, préparation de la tombe, mise en terre, etc. (1) ; ils sont exempts de tout travail agricole individuel ou collectif, de toute corvée pour l'entretien des routes ; il n'est pas permis à des « non-Ka Ré » d'épouser leurs filles.

— de la caste des Ka Mata sont issus les « sorciers » et « sorcières », qui conviennent si bien à ce paysage ; nous n'avons que peu de précisions sur cette caste, mais nous savons toutefois qu'elle « consacre » des unions dans certains lieux appropriés (par exemple dans la grotte surélevée se trouvant à l'Est de la route Mokolo-Mogodé, à un kilomètre environ avant Mogodé). (2).

Ayant aujourd'hui la possibilité, de temps à autre, de se trouver au contact d'un monde extérieur différent, les structures sociales *subjugées* s'affaiblissent ; mais elles ne s'effaceront définitivement toutefois, que lorsque le Kapsiki, (et beaucoup d'autres), sentira qu'elles peuvent *effectivement* être remplacées par d'autres *valeurs*, plus vastes mais aussi *fermes*, temporelles (autorité et activité des institutions légales), et spirituelles.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 2 243 personnes pour une population totale de 21 940 personnes (sur la base de sondage), soit un taux de sondage du 1/10 environ.

Bien que parlant une langue différente les Kortchi (3 400 habitants environ) peuvent être inclus dans l'ethnie kapsiki, que l'on peut de la sorte estimer à 25 000 personnes environ.

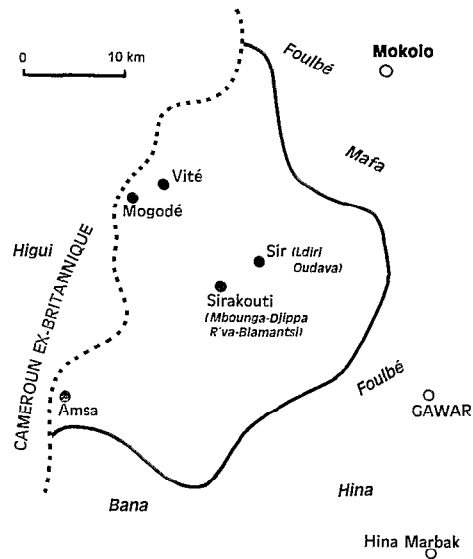
Notons qu'avec une superficie de 650 km², le pays kapsiki (incluant les Kortchi) présente une densité de population de 38 habitants au km² (c'est -à-dire environ à mi-chemin de la densité Mafa au nord : 70, et de celle des Hina au sud : 25 (idem Daba).

(1) Nous avons dans une étude particulière intitulée « Les forgerons Mafa » fait ressortir les multiples attributions et le rôle « charnière » des « forgerons » dans les sociétés de l'ancienne Afrique. *Cah. O.R.S.T.O.M. sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 1, 1966.

(2) C'est au R.P. PASCAL, responsable à l'époque de la mission catholique de Sir, que nous devons les éclaircissements linguistiques suivants :

ka = marque du pluriel ; *Maza* = le chef ; *Ka gna Tche* = ceux qui bâtissent la case, de *gna* = bâtir ; *Ka djoe* = ceux qui assomment (le bœuf) et *Ka makwa djoe* = ceux qui assomment (le bœuf) de la mariée (*Makwa*) ; (c'est donc la fonction de sacrificateur d'un animal lors de la cérémonie de mariage qui serait à l'origine des activités de cette caste) ; *Koute* = la brousse ; *Mava* = esclave ; *Va* = la pluie ; *Re* ou (*GH*) *Re* = forgeron.

Les « quartiers » et villages tirés (au hasard), sont localisés sur la Carte ci-dessous, qui situe également les ethnies environnantes.

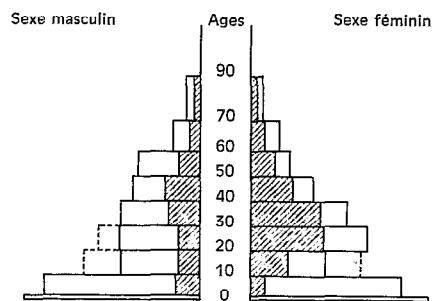


Carte 11: Unités tirées en pays kapsiki

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES AGES

L'examen de la pyramide des âges fait principalement ressortir :



Graphique 32

a) le groupe féminin de 10 à 20 ans (âges avoisinant le mariage) présente toujours une déficience due à une sous-déclaration, comme dans toutes les autres ethnies du Nord. Nous avons déjà dit que cette sous-déclaration est vraisemblablement causée par le passage d'une jeune fille d'une famille dans une autre (fiançailles ou mariage).

b) nette déficience également pour les groupes masculins de 10 à 30 ans qui pourrait être la mesure de l'émigration masculine des jeunes kapsiki. Une rectification graphique (arbitraire) la chiffrerait aux environs de 1 000 jeunes hommes pour l'ensemble du groupe.

c) si sur cette pyramide nous figurons, en grisé, la proportion des personnes nées hors du village où elles résident actuellement, nous constatons que 33 pour cent de la population totale ne réside plus au village où elle est née (Daba : 31 ; Mafa : 31 ; Mofou : 25). Si nous ne considérons que la population masculine des « plus de 15 ans », nous observons que 26 pour cent de cette population réside hors du village de naissance, ce qui représente une mobilité masculine située à mi-chemin de celle des Mafa et Mofou (18 et 15) au nord, et de celle des Daba, Hina et Goudé (35, 39 et 39) au sud.

2.2.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Cette répartition situe les Kapsiki à mi-chemin des « païens » à accroissement bien marqué (Mafa, Mofou, Daba) et des « païens » stationnaires ou décroissants (Goudé-Fali).

	<i>Gondé</i>	<i>Fali</i>	<i>Kapsiki</i>	<i>Daba</i>	<i>Mofou</i>	<i>Mafa</i>
0 - 14 ans	31	32,5	36	40	43	45,4
15 - 59 ans	64	62,5	57	54,5	53	50,2
60 ans et+	5	5	7	5	4	4,4

Notons toutefois qu'il n'existe nulle corrélation suffisante entre l'accroissement d'une population et la proportion des « moins de 15 ans », mais cette proportion offre néanmoins une indication dont il est utile de tenir compte car elle peut confirmer d'autres données (forte mortalité ici).

2.2. Natalité - Fécondité

2.2.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Pour un échantillon de 2 243 personnes, nous enregistrons 148 naissances vivantes survenues dans les douze derniers mois, soit un taux de natalité générale de 66 *pour mille* (Mafa : 68, Mofou : 56 ; Guiziga : 55 ; Guinée entière : 62). Bien qu'élevé ce taux prendra néanmoins moins d'importance que chez les Mafa, étant donné la plus forte proportion d'adultes existant dans le pays kapsiki.

Sur la base de ce taux, nous pouvons estimer à 1 650 environ le nombre de naissances vivantes qui surviennent annuellement en pays kapsiki (y compris les Kortchi).

2.2.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE — NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

Comme dans tous les groupes étudiés le moment de la plus forte fécondité des femmes kapsiki se situe de 20 à 24 ans (rappelons que ceci pourrait être une des caractéristiques des pays sous-équipés, les pays industrialisés présentant un maximum de 25 à 29 ans).

Notons également par rapport aux Mafa, que nous mettons en parallèle dans le graphique suivant, une fécondité plus modérée aux âges avancés (51 pour mille de 40 à 49 ans, contre plus de 110 pour mille chez les Mafa), et une fécondité un peu plus forte dès les premiers âges de la procréation (14 à 19 ans). Nous avons déjà vu plusieurs fois que ce double mouvement (chute aux âges avancés, et élévation aux premiers âges) pouvait être considéré comme l'indice d'une fécondité entrant dans sa phase de régression.

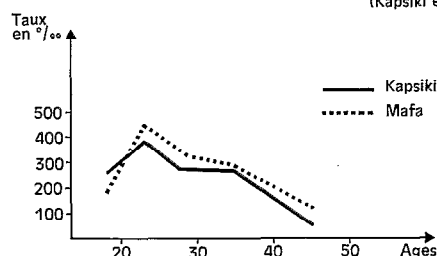
Sur notre graphique 43 de la 2^e Partie, la courbe kapsiki serait intermédiaire entre les courbes 1 et 2, et il est probable qu'à la génération suivante elle présentera le profil de la courbe 2, tout au moins pour les âges situés au-delà de 30 ans (ce qui donnerait alors environ 6 enfants par femme)

TABLEAU 50

Taux de fécondité par âge
(en pour mille)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans
244	380	268	267	51

Graphique 33 - Taux de fécondité aux différents âges
(Kapsiki et Mafa).



Sur la base des taux précédents nous pouvons calculer que *100 femmes kapsiki mettent actuellement au monde 770 enfants* vivants durant l'ensemble de la période de procréation (très voisin des Guiziga : 769). Voir 2^e Partie, carte 13.

L'âge moyen des maternités pour les mères ayant eu un enfant durant les douze derniers mois s'établit à 27 ans 2 mois (Mafa : 28 ans ; Mofou : 27 ans 7 mois). Cette indication plaide en faveur des âges qui ont été attribués aux personnes figurant dans cet échantillon (voir 2^e Partie, tableau 60).

2.2.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION

$$R_b = 3,8$$

2.2.4. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Dans cet échantillon *13 pour cent* des femmes mariées de plus de 16 ans sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage.

Bien que légèrement plus élevé, ce résultat est néanmoins proche de ceux obtenus, sur la même base, auprès des populations « païennes » avoisinantes : Mofou : 4 ; Mafa : 10 ; Hina : 11 ; Daba : 13 ; Moundang : 10.

2.3. Mortalité

Nous avons été surpris, en élaborant les différents indices de mortalité, de constater l'importance de la mortalité chez les Kapsiki en bas âge (moins de 5 ans).

Certaines régions au Sud et au Nord de Sir (axe du pays kapsiki) sont très rarement visitées (une fois par an, voire une fois tous les deux ans), or elles contiennent près de la moitié des populations kapsiki de l'arrondissement. Des faits ont donc pu être méconnus.

Nous avons recherché si, dans le passé, certaines enquêtes individuelles avaient soupçonné l'importance du phénomène.

Nous n'avons pu en découvrir que deux qui aient donné des évaluations chiffrées ; elles soulignent toutes les deux la forte mortalité des jeunes Kapsiki.

Une brève note de 1936, rédigée par le Médecin-Lieutenant Grall, estime que « au total 33 % des enfants parviendraient à l'âge de 15 ans » (notre Table de survie, voir plus loin, en trouve 317 à l'âge de 10 ans).

Un rapport administratif, datant de 1954 (établi par M.H. Douteau, Administrateur), indique de son côté :

« L'itinéraire de ma tournée m'a permis d'avoir assez de temps pour étudier la mortalité chez les enfants dans quelques quartiers pris au hasard. Je suis arrivé aux conclusions suivantes :

16 % des femmes n'ont jamais d'enfants

60 % des enfants meurent en bas âge.

Nous n'assistons pas ici, comme chez les Bana, à une dénatalité, mais à une mortalité des enfants due certainement au manque de soins ».

Ainsi l'ampleur de la mortalité infantile et « post-infantile » n'est pas un phénomène récent, et nos calculs confirment les estimations globales qui ont pu en être faites dans le passé.

Notons par la même occasion que malgré les moyens mis en œuvre depuis 25 ans (1936 à 1960) les résultats demeurent semblables. Ceci nous montrera, une fois de plus, que les évolutions vers un « mieux-être » sont extrêmement lentes, pour ne pas dire nulles, dans les régions non visitées régulièrement.

2.3.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Comme il a été enregistré 115 décès dans les douze derniers mois pour les 2 243 résidents de notre échantillon, nous obtenons un taux de mortalité de *51 pour mille*. Ce taux est de loin le plus élevé de ceux enregistrés dans le Nord-Cameroun (Mafa : 42 ; Hina : 41 ; Mofou : 36 — Guinée entière : 40 ; Guinée « forestière » : 45).

Sur la base de ce taux nous pouvons chiffrer à 1 200 environ le nombre de Kapsiki (y compris les Kortchi) qui décèdent annuellement.

2.3.2. TAUX DE MORTALITÉ PAR AGE

Le taux de *mortalité infantile* est très important chez les Kapsiki puisque durant les douze derniers mois pour 148 naissances vivantes nous observons 42 décès d'enfants de moins d'un an, soit un taux de mortalité infantile de *283 pour mille*, qui est sans doute le plus élevé du Nord-Cameroun (voir en 2^e Partie, tableau 62), le niveau de ce taux dans certains pays d'Europe du XVII^e au XIX^e siècle). Précisons toutefois que bien que très élevé ce taux est néanmoins de la même catégorie que ceux parfois enregistrés dans certaines régions plus défavorisées : Guinée 1954 : 220 ; Rhodésie du Nord 1950 : 259 ; ...

De 1 à 4 ans la mortalité demeure également la plus élevée parmi celles enregistrées dans le Nord-Cameroun, puisqu'elle se chiffre annuellement à *145 pour mille* (Mafa : 98).

Au-delà de 5 ans et jusqu'à 49 ans les taux sont égaux ou inférieurs à 20 pour mille, ce qui est conforme à ce qui est généralement enregistré auprès des populations de montagne.

L'état de santé des Kapsiki est donc particulièrement defectueux jusqu'à l'âge de 5 ans seulement. C'est ainsi que, malgré les taux très élevés des premiers âges, si un enfant atteint l'âge de 5 ans il aura, une fois les gros risques de mortalité passés, sensiblement encore autant d'années à vivre qu'un Mafa ou qu'un

Peul, et même plus qu'un Guinéen (41 ans contre 36 ans pour la Guinée 1954, voir plus loin le tableau des espérances de vie aux différents âges).

Issue des taux précédents, la Table de Survie suivante nous apprend que *la génération est réduite de moitié vers 4 ans environ* (Mafa : 10 ; Hina : 10 ; Mofou : 14). Voir 2^e Partie, carte 14.

TABLEAU 51

Table de survie Kapsiki

AGES	SURVIVANTS
0 an	1 000
1 an	717
5 ans	330
10 ans	317
20 ans	254
30 ans	241
40 ans	212
50 ans	170
60 ans	117
70 ans	41

TABLEAU 52

Espérance de vie aux différents âges

AGES	KAPSIKI	MAFA	GUINÉE (1954)
0 an	17	24	27
1 an	22	28	34
5 ans	41	40	36
10 ans	38	38	33
20 ans	36	34	29
30 ans	27	27	25
40 ans	20	21	20
50 ans	14	14	14
60 ans	9	11	10
70 ans	5	5	5

Nous voyons bien que passé l'âge de 5 ans, les espérances de vie kapsiki et mafa se confondent (mortalités voisines au-delà de cet âge).

Il est certain que la sélection naturelle qui s'effectue durant les toutes premières années de la vie ne laisse subsister que des individus particulièrement résistants aux affections locales, ainsi que le montrent les espérances de vie à 5 ans et au-delà.

2.4. Dynamique démographique et conclusions

2.4.1. TAUX NET DE REPRODUCTION

Rappelons que cet indice, qui élimine les effets de la structure par âge, nous permet de connaître par combien de femmes seront remplacées 1 000 femmes kapsiki de 14 à 49 ans, à la génération suivante, si les conditions de fécondité et de mortalité restaient constantes.

$$\begin{aligned} R_0 &= R_b \times S_{28} \\ &= 3,8 \times 0,250 \\ &= \# 0,95 \end{aligned}$$

C'est-à-dire que 1 000 femmes kapsiki en âge de procréer seront remplacées par 950 femmes seulement à la génération suivante (à fécondité et mortalité constantes).

Toutefois, la mortalité féminine est inférieure à la mortalité masculine durant la première partie de l'existence. La table de survie féminine serait donc supérieure à celle que nous avons utilisée, et ceci nous conduirait vraisemblablement à un *taux net de reproduction voisin de l'unité*, c'est-à-dire que notre population peut être *classée parmi les populations stationnaires* (accroissement allant de $-0,5 \%$ à $+0,4 \%$ l'an). Voir 2^e Partie, carte 15.

2.4.2. CONCLUSIONS

Ainsi donc, contrairement à leurs voisins septentrionaux (Mafa), les Kapsiki ne présentent aucun indice de surpeuplement pour l'avenir.

Cette ethnie est, en effet, à peine sortie du cycle démographique primaire où l'on voit, sous l'action des épidémies et des carences alimentaires, le nombre des naissances contrebalancé par celui des décès. C'est l'état d'équilibre d'une civilisation ancestrale qui paraît se suffire à elle-même.

L'organisation et la rigidité de la structure sociale, l'aménagement de certains villages, les cimetières, les rites funéraires, sont autant d'indices qui témoignent d'une tradition très ancienne, toujours vivante.

Peut-être sommes-nous là au contact d'un monde achevé qui déclinerait probablement s'il devait conserver ses anciennes structures religieuses, politiques et sociales ; par contre si de nouvelles structures réussissent à fermement s'établir peut-être permettront-elles à ce monde du passé d'assurer son renouveau.

Deuxième Partie

PLANCHES COMPARATIVES COMMENTÉES

isolant chacun des différents indices étudiés

Préambule

Cette deuxième partie va nous permettre de situer différentes ethnies dans un contexte général en comparant, lors de l'étude d'un seul indice à la fois, les différents résultats obtenus.

Etant donné que nous n'avons pu faire ressortir certains caractères (régime matrimonial, nombre de personnes par habitations, ...) que pour quelques ethnies (échantillons ORSTOM/IRCAM sur les Mofou, Daba et Hina, Guidar, Moundang, Mandara, Foulbé), nous donnerons d'abord un tableau schématique d'ensemble comparant certains résultats obtenus pour ces groupes.

A — VALEUR DE CES DONNÉES

A considérer le tableau 53 de la page suivante, il semble que les données obtenues sur ces échantillons restreints sont valables ; en effet, par des voies différentes on arrive à des résultats qui s'enchaînent, et des corrélations significatives lient même certains de ces caractères.

Expliquons mieux ces deux dernières phrases :

1. *par des voies différentes on arrive à des résultats qui s'enchaînent*

Pour obtenir le nombre d'habitants dans un « saré », il suffit de faire une observation sur un état de fait *actuel*, sans grand risque d'erreur.

Par contre, pour obtenir par exemple le nombre de remariages des femmes on fait une observation sur des événements *passés* avec les risques d'oubli ou de mauvaise interprétation que cela peut comporter. Si certaines de ces observations, actuelles et passées évoluent simultanément (dans le même sens ou dans le sens opposé) comme cela s'observe nettement dans les colonnes encadrées du tableau 53, cette simultanéité semble plaider en faveur de la validité des données « passées » (malgré les effectifs utilisés, et les risques d'oubli apparemment possibles lorsqu'il s'agit d'interrogatoires rétrospectifs).

2. *des corrélations significatives lient certains de ces caractères.*

De fait, des relations apparaissent nettement entre :

- le nombre moyen d'habitants par « saré »
- et le nombre d'enfants mis au monde par femme
- le nombre de remariages des femmes
- le nombre d'épouses successives du mari.

TABLEAU 53

Résultats comparés pour des ethnies représentant différents cycles de civilisation			Etat population		RÉGIME MATRIMONIAL						NATALITÉ - FÉCONDITÉ		Mortalité	Accrois- sement	Sens de l'évolution numérique	
			Nombre d'habi- tants par « saré »	0-14 ans Pop. totale (en %)	FEMMES			HOMMES			Nombre d'en- fants par femme	Indice de stérilité relative	Taux bruts de mor- talité génér. (en ‰/100)	Taux nets de reproduction		
					Age au 1 ^{er} mariage	Nombre de mariages	1 seul mariage (en %)	Age au 1 ^{er} mariage	Nombre d'épou- ses actuelles (1)	1 seule épouse (en %)						Nombre d'épou- ses successives (1)
			1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	
P	• Paléonigritiques.	MOFOU	6,1	43	17 ans 11 m.	1,24	79	21 ans	1,4	69	1,71	6,3	0,04	36	1,33	↓
A	Montagne et pié- mont (<i>fer seul</i>)															
I	• Montagne et plaine (<i>fer et cuivre</i>)															
E	+ coton	DABA	4,8	40	14 ans 9 m.	1,53	61	20 ans 7 m.	1,6	64	2,43	6	0,13	31	1,43	↓
N	• Plaine + coton	GUIDAR	4,7	43	16 ans 8 m.	1,84	50	21 ans 2 m.	1,4	70	2,61	4,9	0,10	(25)	1,01	↓
S	•		MOUNDANG	5	47	15 ans 7 m.	1,67	61	20 ans 2 m.	1,5	64	2,49	4,7	0,10	(29)	1,14
I	• « récents »	MANDARA (3)	4,5	32	15 ans 7 m.	2,18	44	21 ans 2 m.	1,3	75	2,83	3,9	0,20	28	0,85	↓
S	• anciens	FOULBÉ (2)	3,4	24	13 ans 11 m.	2,73	30	20 ans 7 m.	1,3	77	3,47	2,9	0,35	(17)	0,94	↓

(1) Nombre d'épouses actuelles = indice de polygamie stricto sensu.

Nombre d'épouses successives = indice de polygamie « relative ». Voir plus loin page 173.

(2) Nous avons encadré les colonnes dans lesquelles les évolutions sont bien marquées.

(3) Les données Mandara en gras sont celles qui montrent bien la place charnière qu'occupent ces islamisés « récents » entre les « païens » en général, et les islamisés anciens.

Bien que les quatre graphiques suivants en donnent une représentation visuelle suffisante, nous donnons à titre d'exemple le détail du calcul pour la relation « nombre de personnes par « saré » — nombre d'enfants mis au monde par femme » du graphique 34.

Pour l'effectif des 6 ethnies considérées ($N = 6$), nous obtenons d'après les colonnes 10 et 1 du tableau précédent les valeurs de chacune des variables, à savoir :

		x (nbre enfants)		y (nbre personnes)		
				x^2	y^2	xy
x_1	6,3	y_1	6,1	39,69	37,21	38,43
x_2	6	y_2	4,8	36	23,04	28,80
x_3	4,9	y_3	4,7	24,01	22,09	23,03
x_4	4,7	y_4	5	22,09	25	23,50
x_5	3,9	y_5	4,5	15,21	20,25	17,55
x_6	2,9	y_6	3,4	8,41	11,56	9,86
$\Sigma x = 28.7$		$\Sigma y = 28.5$		145.41	139.15	141.17

et $\bar{x} = \frac{28,7}{6} = 4,78$ $\bar{y} = \frac{28,5}{6} = 4,75$

$\bar{x}^2 = 22,85$ $\bar{y}^2 = 22,56$

L'écart-type de x (σ_x) sera égal à :

$$\sigma_x = \sqrt{\frac{\Sigma x^2}{N} - \bar{x}^2} = \sqrt{\frac{145,41}{6} - 22,85} = \sqrt{1,4} \approx 1,2$$

et celui de y (σ_y) :

$$\sigma_y = \sqrt{\frac{\Sigma y^2}{N} - \bar{y}^2} = \sqrt{\frac{139,15}{6} - 22,56} = \sqrt{0,63} \approx 0,8$$

Le coefficient de corrélation nous sera donné par la formule :

$$r = \frac{\frac{\Sigma xy}{N} - \bar{x}\bar{y}}{\sigma_x \cdot \sigma_y} = \frac{23,53 - 22,70}{0,96} = \frac{0,83}{0,96} = 0,86$$

En consultant la table de Student — Fischer des valeurs de « r » pour $P = 0,05$ et $n = N - 2$, on voit que si $n = 4$, la corrélation est significative lorsque « r » égale ou dépasse $\pm 0,81$ (ce qui est le cas pour tous les graphiques présentés ici. Graphique 1 : $r = +0,86$; graphique 2 : $r = -0,93$; graphique 3 : $r = +0,94$; graphique 4 : $r = -0,85$).

Pour ces quatre graphiques les corrélations sont donc toutes nettement significatives au seuil de 5 %, c'est-à-dire que dans l'échantillon des 6 ethnies considérées, il y a moins de 5 pour cent de chance pour que la relation existant entre les variables observées soit due au hasard.

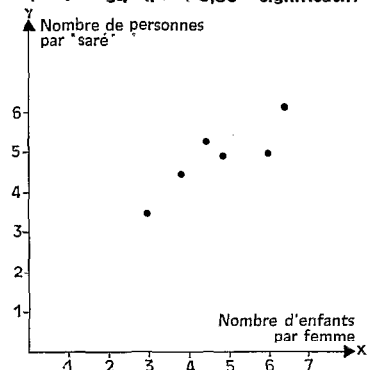
Ces relations sont à retenir pour la raison suivante : il est extrêmement facile, dans n'importe quelle ethnie de connaître, sans grand risque d'erreur, le nombre d'habitants par « saré ». Les relations qui semblent exister entre ce caractère, la fécondité, les remariages féminins et la polygamie « relative », permettraient de situer approximativement ces dernières données dans les ethnies où elles ne sont pas connues.

Il serait évidemment intéressant de savoir si ces relations subsistent dans d'autres régions de la zone soudano-sahélienne où des populations islamisées avoisinent des populations « païennes ».

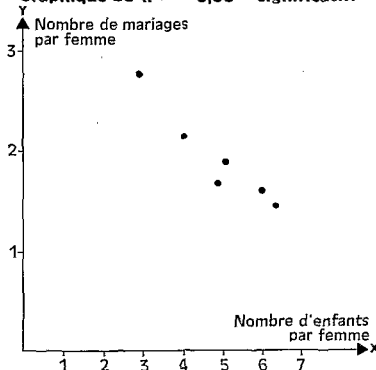
Dans l'affirmative, ne serait-il pas précieux de pouvoir déduire du nombre moyen d'habitants par unité d'habitation, à peu de frais et par simple lecture :

- le nombre moyen de remariages des épouses
- le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme
- et le nombre moyen d'épouses simultanées et successives d'un mari au cours de toute son existence (indice de polygamie « relative ») ?

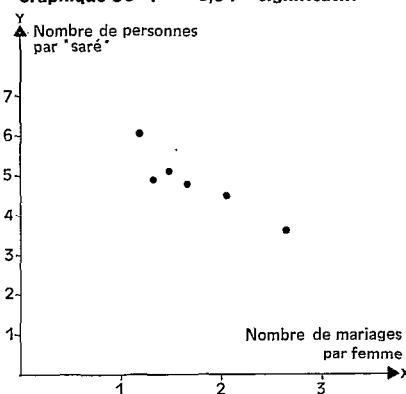
Graphique 34 ($r = + 0,86$ - significatif)



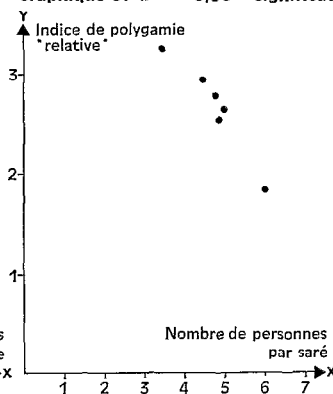
Graphique 35 ($r = - 0,93$ - significatif)



Graphique 36 ($r = - 0,94$ - significatif)



Graphique 37 ($r = - 0,85$ - significatif)



B — EVOLUTION

Il nous semble d'autre part que le tableau 53 précédent dans lequel figurent des ethnies représentant les différents modes de vie du Nord-Cameroun, nous montre la pente de leur évolution démographique.

Qu'une évolution existe et qu'elle soit comme orientée par la civilisation peule, qui insensiblement déteint sur les modes de vie, semble ressortir des observations suivantes :

1. les Mandara sont entrés dans l'Islam Noir il y a un siècle et demi environ et se trouvent de la sorte à mi-chemin des « païens » et des Foulbé (voir 1^{re} Partie, le chapitre sur les Mandara).

Or dans le tableau 53 que nous avons présenté, ils occupent précisément une *position charnière*, entre les « païens » et les Foulbé, *pour les caractères suivants* :

- nombre d'habitants par « saré »
- pourcentage de jeunes (0-14 ans)
- nombre de remariages des femmes
- polygamie « relative »
- nombre d'enfants mis au monde par femme
- indice de stérilité relative

La direction de leur évolution future ne semble donc faire aucun doute, et si nous regardons à nouveau le tableau 53 nous pourrions supposer que tous ces indices auront tendance dans l'avenir à se rapprocher de ceux observés chez les Foulbé.

2. Les populations « païennes » de plaine, au contact immédiat des populations foulbé (Moundang, Guidar), présentent des *indices intermédiaires entre ceux observés chez les paléonigritiques* (de montagne) et chez les « islamisés récents » (Mandara).

Dans ces groupes tous les chefs et de nombreux notables sont islamisés et si dans notre échantillon moundang 13 % de la population est chrétienne, une proportion de 10 % déclare avoir opté pour la religion musulmane (voir tableau 68).

3. Les populations paléonigritiques de montagne (Mofou, Mafa) qui sont les moins touchées par la civilisation à caractère rayonnant des Foulbé, présentent les indices les plus éloignés des indices Foulbé.

4. Dans toutes les ethnies où nous avons pu faire une étude sur la « fécondité totale » ou « passée » (nombre total d'enfants mis au monde par les femmes de l'échantillon) et comparer ces résultats avec ceux obtenus d'après les naissances survenues dans les 12 derniers mois (fécondité « actuelle »), nous obtenons *toujours* des résultats plus élevés avec le procédé de la fécondité « totale ». Or le grand reproche fait à ce procédé est le risque d'oubli d'événements qui peuvent être lointains, ce qui prouve encore plus que les résultats obtenus par la voie de la fécondité « totale » ou « passée » sont plus élevés que ceux obtenus par l'autre voie. Ces résultats « fécondité totale » indiquent la fécondité d'il y a une génération environ, ce qui montre bien que le sens de l'évolution est orienté vers la baisse, le sens conditionné par l'effet rayonnant de la civilisation des Foulbé. Voici le résultat des calculs pour les ethnies figurant sur le tableau 53.

NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

	<i>d'après fécondité « totale »</i>		<i>d'après fécondité « actuelle »</i>
Foulbé	3,2	contre.....	2,9
Mandara	3,97	contre.....	3,96
Moundang	6,35	contre.....	4,65
Guidar	6,06	contre.....	4,89
Daba	6,41	contre.....	6
Mofou (à 42,5 ans)	6,52	contre (à 50 ans)	6,32

Pour la *mortalité*, si nous utilisons ces deux méthodes, nous obtenons au contraire des résultats inférieurs avec le procédé de la fécondité « totale » (survivants actuels d'après le nombre total d'enfants mis au monde). C'est-à-dire que la mortalité actuelle aurait sans doute diminué par rapport à celle de la génération précédente (comme l'on pouvait s'y attendre).

Ceci pour montrer qu'il n'y a pas à craindre, a priori, de biais *systématique* en utilisant ces recouplements, puisque dans un cas les résultats obtenus grâce à la fécondité « totale » sont supérieurs (natalité) et dans l'autre inférieure (mortalité) à ceux obtenus par la voie classique.

POUR 1 000 ENFANTS NÉS VIVANTS NOMBRE DE SURVIVANTS A DIFFÉRENTS AGES

d'après mortalité dans les 12 derniers mois			* d'après fécondité « totale »		
Foulbé	5 ans	790	4 ans 3 mois.....	710	
	20 ans	695	18 ans 11 mois.....	637	
Mandara	5 ans	637	7 ans 4 mois.....	616	
	25 ans	447	29 ans	452	
Moundang	5 ans	751	6 ans 5 mois.....	692	
	10 ans	713	9 ans 6 mois.....	667	
Guidar	20 ans	683	19 ans 2 mois.....	559	
Daba	5 ans	685	6 ans	582	
Mofou	15 ans	500	13 ans 9 mois.....	500	

(notons toutefois que pour la mortalité, les résultats obtenus en faisant la proportion des survivants d'après la fécondité « totale », sont parfois aberrants. Ceci s'explique par le fait qu'il faut que la femme interrogée réponde dans ce cas à deux séries d'événements « passés » : les enfants qu'elle a mis au monde, dont elle doit soustraire ceux qui seraient décédés depuis, pour donner les survivants actuels. Il y a donc plus de risques d'erreurs que pour la détermination de la fécondité « totale » uniquement, où la femme interrogée n'a qu'à indiquer le nombre total d'enfants qu'elle a mis au monde).

C — SENS DE L'ÉVOLUTION

Il semble donc bien que l'évolution pour tous les groupes s'effectue dans un *sens unique* pour la *fécondité* et le *régime matrimonial* (bien que la vitesse de l'évolution des différents indices dans les différents groupes ne puisse être déterminée).

Ce sens semble être donné par les effets démographiques de la civilisation des foulbé, qui provoque en cette matière la pente générale de l'évolution.

Cette attirance, parfois involontaire, vers les modes de vie islamisée est plus ou moins accentuée selon le degré de proximité du groupe « païen » avec les représentants de la civilisation des Foulbé, ou selon leur degré de pénétration dans le groupe « païen » considéré, et selon également l'état de conservation des structures traditionnelles « païennes » locales.

Il semble que ce sens général soit celui :

— d'une baisse de la fécondité consécutive à une élévation du nombre des remariages féminins, à une baisse de l'âge au premier mariage de la femme, et à une augmentation des indices de stérilité,

— d'une baisse du nombre moyen d'habitants par unité d'habitation qui résulte plus de la modification des structures sociales (tendance à l'individualisation au détriment des familles traditionnelles de type patriarcal) que la baisse de la fécondité, car la mortalité diminue également (mais de façon plus inégale et plus difficilement décelable.)

Présentation des planches comparatives commentées

Nous allons analyser dans les différentes planches qui vont suivre les divers indices démographiques étudiés.

Pour chaque caractère observé nous précisons ainsi la situation d'une ethnie donnée par rapport aux autres ; nous pouvons de la sorte, semble-t-il, augurer du sens de l'évolution future de ce caractère dans une ethnie considérée, si l'on retient ce qui vient d'être dit sur le sens de l'évolution.

C'est ainsi que sur le graphique 38 le groupe Mofou aura, dans l'avenir, tendance à passer de la courbe 1 à la courbe 2 (jetons de suite un coup d'œil à la page 166).

C'est ainsi que sur le graphique 42 les courbes des « païens » auront de plus en plus tendance à rejoindre celles des « islamisés » (voir page 172).

C'est ainsi que sur le graphique 43 la courbe 1 du groupe Mafa aura tendance à se rapprocher insensiblement dans l'avenir de la courbe 2.

Nous présenterons successivement les planches suivantes :

Tout d'abord un rappel de la localisation géographique des principaux groupes ethniques figurant dans cette étude (reprise de la carte 2) Carte 12 page 165.

<i>Répartition du nombre de personnes par « saré »</i>	Graphique 38	page 166
	Tableau 54	page 167

<i>Migrations internes</i>	Tableau 55	page 168
----------------------------------	------------	----------

Régime matrimonial (pour 7 ethnies)

— Age au 1 ^{er} mariage (sexes masculin)	Graphique 39	page 169
— Age au 1 ^{er} mariage (sexes féminin)	Graphique 40	page 170
— Nombre d'épouses par mari	Tableau 56	page 170
— Variation du nombre d'épouses selon l'âge du mari	Graphique 41	page 171
— Nombre de mariages des femmes	Tableau 57	page 171
— Variation du nombre de mariages selon l'âge de la femme	Graphique 42	page 172
— Indice de polygamie « relative »	Tableau 58	page 173

Natalité — Fécondité

— Taux de natalité	Tableau 59	page 173
— Taux de fécondité par âge	Graphique 43	page 174
— Nombre moyen d'enfants mis au monde par femme	Carte 13	page 175
— Age moyen des maternités	Tableau 60	page 174

Mortalité

— Taux de mortalité générale	Tableau 61	page 176
— Tableaux comparatifs pour les autres continents	Tableau 62	page 176
	Tableau 63	page 177
— Courbe de survie par ethnie	Graphique 44	page 178
— Génération réduite de moitié à l'âge de	Carte 14	page 180
— Tableaux comparatifs pour les autres continents	Tableau 64	page 179

Accroissement

— Différents taux d'accroissement probables, par ethnies	Carte 15	page 181
--	----------	----------

Caractéristiques sociologiques diverses
(pour 7 ethnies et à titre d'information)

— scolarisation	Tableau 65	page 182
— Langues parlées.....	{ Tableau 66	page 183
	{ Tableau 67	page 183
— Religion déclarée	Tableau 68	page 183
— Endogamie	Tableau 69	page 183

Etude de la Dot pour 10 ethnies

— variation des principaux éléments de la dot	Tableau 70	page 184
— Variation de la période de versement de la dot	Tableau 71	page 185
— Provenance des ressources pour le règlement de la dot	Tableau 72	page 186

**Ethnies islamisées figurant
dans cette étude**

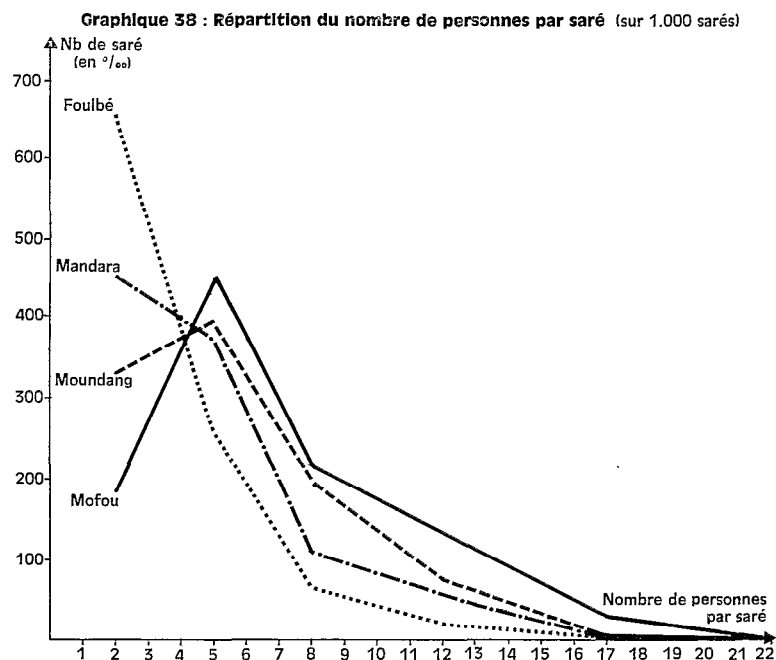
-  Foulbé
 1 Mandara
 2 Kotoko
 3 Arabes Choa

Lacunes

- a) Bornouans
 (épars et originaires de Nigeria)



Ce graphique, basé sur un élément simple et peu sujet à erreur, est révélateur du sens de l'évolution des populations du Nord-Cameroun (voir détails au Tableau 54, page suivante).



Quatre phases principales sont à distinguer :

Phase I : Type paléonigritique : ex. Mofou — Nombre moyen d'habitants par « saré » = 6. Les sarés de 4 à 6 personnes (centré sur 5) sont les plus nombreux. Mais les sarés de 8 personnes (7 à 9) sont aussi nombreux que les sarés de 2 personnes (1 à 3). Plus de 13 % des sarés groupent de 10 à 14 personnes (centré sur 12).

Phase II : Type « païens au contact d'autres civilisations » : ex. Moundang. Nombre moyen d'habitants par saré = 5. Le sommet de la courbe se situe toujours dans le groupe 4 à 6 (centré sur 5), mais les petits sarés (1 à 3) l'emportent désormais sur les sarés de 7 à 9 personnes. Tendance à l'individualisation ; effritement de la famille étendue groupée dans le même enclos.

Phase III : Type islamisés « récents » (100 à 150 ans) — ex. : Mandara. Le nombre moyen d'habitants par saré est désormais inférieur à 5. Les sarés de 1 à 3 personnes (centré sur 2) sont désormais les plus nombreux. Fécondité altérée.

Phase IV : Type Islam Noir : ex. Foulbé. Les petits sarés (de 1 à 3 personnes) représentent 65 % de l'ensemble. Le décalage avec le groupe suivant (4 à 6 personnes, centré sur 6) est très grand. Régularité de la courbe. Fécondité très basse (3 enfants). Individualisation marquée corrigée par une société structurée.

TABLEAU 54

Par ethnie : Nombre de résidents par saré
(pour 1 000 sarés)

Nombre de résidents	FOULBÉ	MANDARA	DABA	GUIDAR	MOUNDANG	HINA	MOFOU
1	133	59	122	141	57	56	20
2	327	215	178	153	142	129	34
3	189	168	150	107	134	124	127
4	112	178	115	158	182	118	190
5	95	125	108	110	120	118	131
6	51	74	76	95	97	83	127
7	30	40	70	75	90	103	84
8	25	37	38	42	63	56	74
9	12	34	31	47	34	52	48
10	12	18	33	19	21	31	66
11	3	13	18	12	19	25	13
12	3	15	16	17	26	35	27
13	3	10	9	12	1	20	10
14	—	2	13	2	8	5	17
15	3	—	3	2	—	10	13
16	2	2	3	2	3	—	10
17	—	2	7	2	1	10	6
18	—	—	3	2	—	—	—
19	—	4	1	2	—	10	—
20	—	—	5	—	—	5	3
21	—	—	1	—	—	5	—
22	—	—	—	—	1	5	—
23	—	—	—	—	—	—	—
24	—	2	—	—	1	—	—
25 et +	—	2	—	—	—	—	—
Total	1 000	1 000	1 000	1 000	1 000	1 000	1 000
Nombre moyen de personnes par saré	3,4	4,5	4,8	4,7	5	6	6,1

MIGRATIONS INTERNES

TABLEAU 55

Résidents nés hors du village de résidence (en %)

Ethnie	Population totale	Population masculine	Hommes de + de 15 ans	Population féminine
Foulbé	46	40	51 +	52
Mandara	45	41	56 +	49
Fali	45	35	50 +	55
Goudé.....	43	33	39	53
Arabes	42	35	47 +	49
Toupouri	40	23	33	56
Cuiziga	37	25	37	49
Kapsiki	33	20	26	45
Hina	33	25	39	41
Daba.....	31	24	35	38
Mafa	31	12	18 —	51
Mofou	25	10	15 —	40
Guidar	25	18	28	32
Kotoko	24	16	21	32
Moundang	19	11	19 —	27

Si nous considérons la population active représentée par les « hommes de 15 ans et + », nous observons :

— que les ethnies les plus mobiles sont :

les Mandara (islamisés)

les Foulbé (islamisés)

les Fali

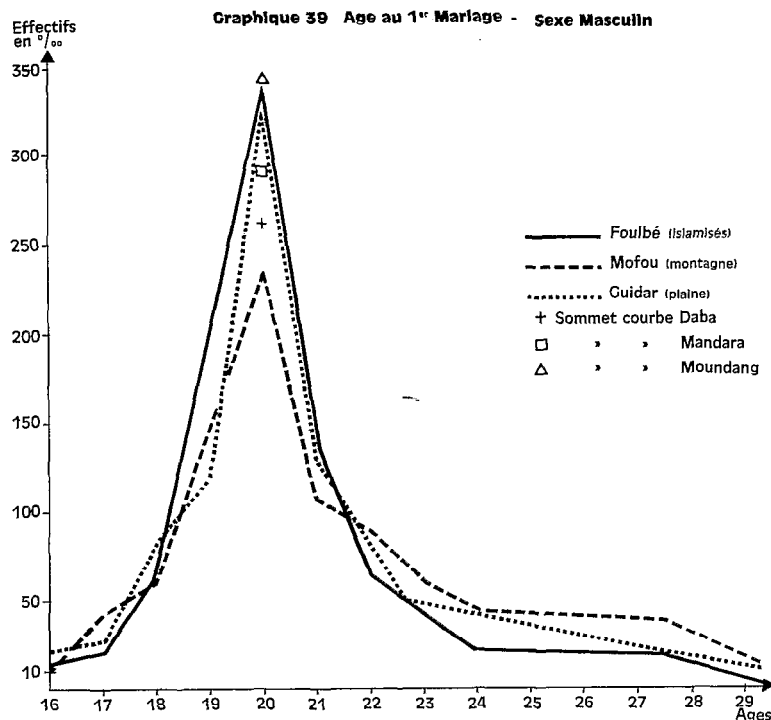
les Arabes Choa (islamisés ; migrations suivant les troupeaux au rythme des saisons)

— que les ethnies paraissant les plus casanières sont :

les Mofou (paléonigritiques)

les Mafa (paléonigritiques)

les Moundang (de nombreux Moundang émigrent vers d'autres régions, mais il ne s'agit ici que des migrations *internes*).



Nous n'avons reproduit sur ce graphique que trois courbes afin de ne pas le surcharger.

Elles semblent néanmoins résumer le sens d'une évolution dont les deux extrêmes seraient :

Phase I : La courbe Mofou (type « païens de montagne »), centrée sur 20 ans, assez évasée au-delà de cet âge, avec indication d'un certain retard au mariage, dû sans doute à la dot.

Phase II : La courbe Foulbé (type « islamisés ») moins évasée que la première. Davantage centrée sur 20 ans, et plus symétrique au-delà de cet âge avec disparition presque complète du retard au mariage.

Tous les autres groupes s'encastrent entre ces deux phases :

— sur ce graphique, en pointillé, les Guidar (« païens de plaine »).

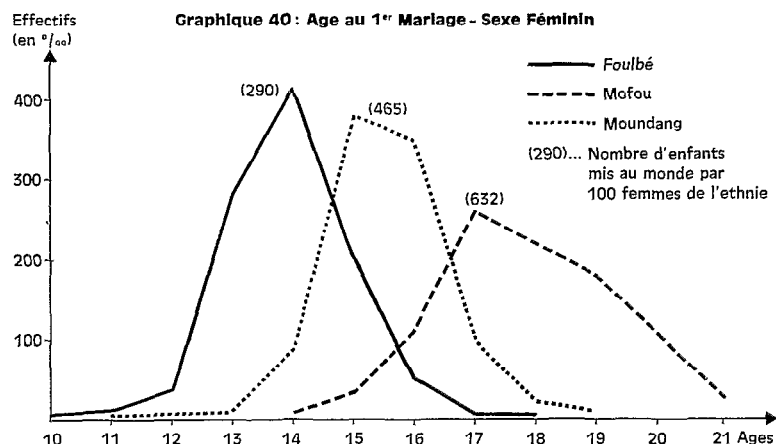
— nous avons indiqué d'une croix le sommet de la courbe Daba (idem Hina), d'un carré, celui de la courbe Mandara (islamisés récents) et d'un triangle, celui de la courbe Moundang (idem Foulbé).

Nous retrouvons également pour l'âge au premier mariage des femmes, 3 types de courbes qui paraissent indiquer le sens d'une évolution :

Phase I : courbe Mofou (type « païens de montagne »). Très évasée et montrant que l'âge au mariage chez les jeunes filles se situe principalement entre 17 et 18 ans ; *fécondité élevée* (plus de 6 enfants par femme).

Phase II : courbe Moundang (type « païens de plaine » au contact de civilisations différentes). Moins évasée que la première et centrée sur 15 et 16 ans. *Fécondité moyenne* (de 4 à 5 enfants par femme).

Phase III : courbe Foulbé (type « islamisés »). La plus groupée de toutes. L'âge au mariage y est nettement le plus bas. Centrée sur 14 ans. *Fécondité faible* (3 enfants par femme).



Ce graphique montre bien que l'une des voies qui contribuerait à redresser la fécondité des Foulbé serait l'interdiction des mariages avant l'âge de 15 ans (voir le chapitre : Foulbé).

RÉGIME MATRIMONIAL (hommes)

TABLEAU 56

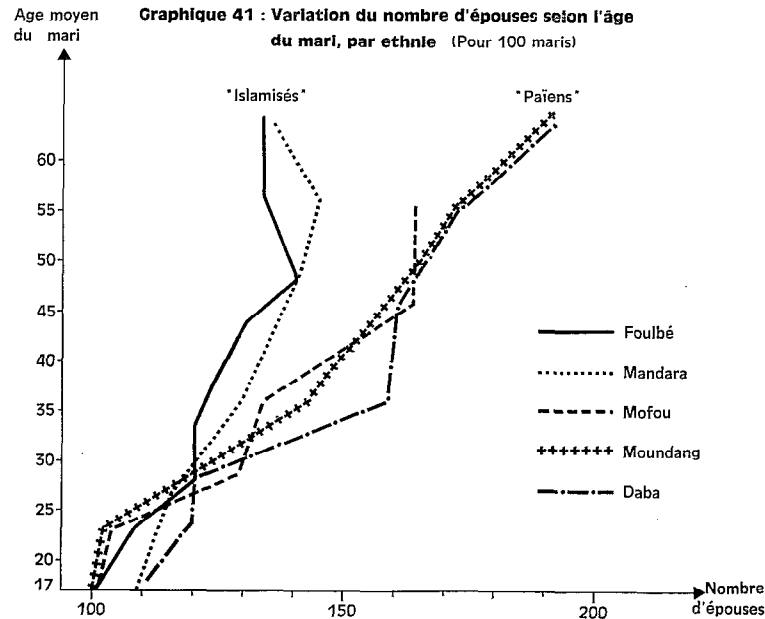
Répartition du nombre de maris ayant 1, 2, 3 ou 4 épouses
Par ethnie et en %

	1 épouse	2 épouses	3 épouses	4 épouses et +	Nombre d'épouses pour 100 maris
Foulbé.....	77	18	4	1	127
Mandara	75	21	3	1	130
Mofou	69	26	4	1	138
Guidar	70	20	8	2	142
Moundang	64	28	5	3	149
Daba	64	22	8	6	159
Hina	55	29	8	8	172

Ce tableau indique clairement que la polygamie (stricto-sensu) est moins élevée chez les Islamisés (Foulbé-Mandara) que chez les païens.

Ce graphique nous montre que la différentiation des courbes s'effectue après l'âge de 30 ans. Alors que le nombre d'épouses des islamisés s'accroît lentement au-delà de cet âge, celui des « païens » demeure continuellement croissant jusqu'aux âges les plus avancés. Sont illustrées ici les deux orientations principales.

Toutefois les planches suivantes nous montreront que si les « islamisés » ont moins d'épouses à la fois, ils en ont plus *successivement* (polygamie « relative »).



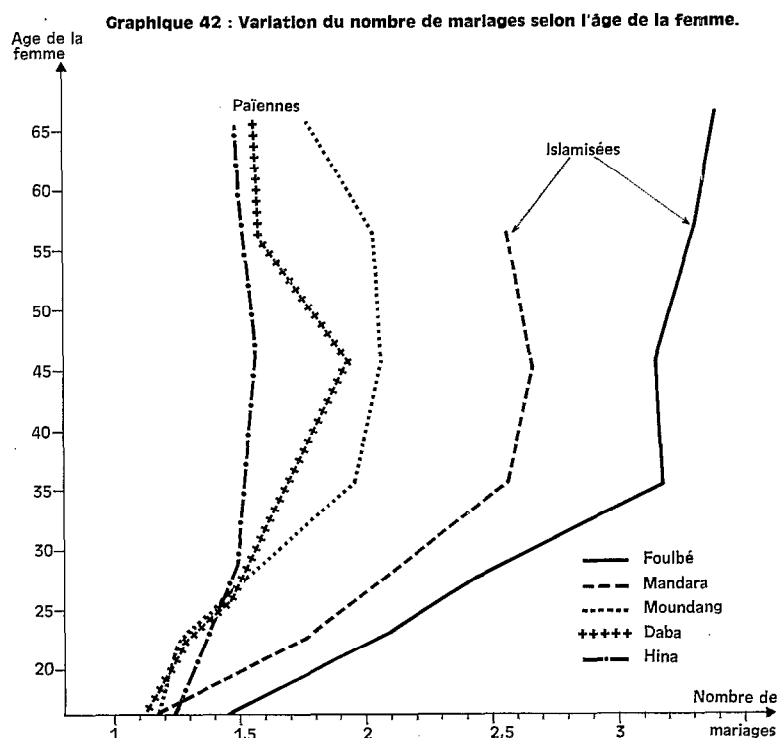
RÉGIME MATRIMONIAL (femmes)

TABLEAU 57

Nombre de mariages des femmes mariées de chaque ethnie (en %)

	1 mariage	2 mariages	3 mariages	4 mariages	5 mariages et +	Nombre total de mariages pour 100 femmes mariées
Foulbé	30	22	23	13	12	273
Mandara	44	26	15	6	9	218
Guidar	50	30	11	6	3	184
Moundang	61	22	11	3	3	167
Daba	61	30	7	1	1	153
Hina	68	24	6	1	1	142
Mofou	79	18	2	1	—	124

Le tiers seulement des femmes « islamisées » est demeuré fidèle au 1^{er} Mariage. Phénomène très marqué. Evolution inverse des colonnes 1 et 3, 4, 5. Indépendance de la colonne 2.



Notons les trois grandes tendances :

- « païens »
- « islamisés récents » (Mandara)
- Foulbé.

La différenciation se fait de 14 à 35 ans. A 22 ans environ les femmes Foulbé ont déjà été mariées, en moyenne 2 fois ; à 35 ans 3 fois.

Ampleur du phénomène (voir Chapitre Foulbé).

RÉGIME MATRIMONIAL (fin)

Indice de polygamie « relative »

Les tableaux et graphiques précédents sur le nombre d'épouses des maris et sur le nombre de remariages des femmes, peuvent se résumer de la façon suivante :

- 1) les « islamisés » ont moins d'épouses mais ces dernières se remarient fréquemment,
- 2) les « païens » ont plus d'épouses mais ces dernières demeurent plus souvent fidèles à leur mariage initial.

Il semble possible de chiffrer cette double tendance pour en avoir une idée plus précise.

En effet en faisant, par ethnie, le produit de la dernière colonne des Tableaux 56 et 57, on peut estimer le nombre moyen d'épouses légitimes *successives* que 100 hommes ont eues au cours de l'ensemble de leur existence.

Cet indice pourrait être nommé de « polygamie relative » (épouses *successives*) en opposition à la polygamie proprement dite (épouses multiples *simultanées*).

TABLEAU 58

Ethnie	Nombre d'épouses pour 100 maris	×	Nombre de mariages par femme	Nombre d'épouses que 100 maris ont eues successivement au cours de leur existence.
	(a)	×	(b)	(c) « polygamie relative »
Foulbé	127	×	2,73	347 } islamisés
Mandara	130	×	2,18	283 }
Guidar	142	×	1,84	261 } « Païens »
Moundang	149	×	1,67	249 } plaine
Daba	159	×	1,53	243 } « Païens »
Hina	172	×	1,42	244 } montagne
Mofou	138	×	1,24	171 } (paléonigritique)

On retrouve dans ce tableau, qui résume la question, un reflet des principaux modes de vie de la zone soudano-sahélienne.

NATALITÉ — FÉCONDITÉ

TABLEAU 59

Taux de natalité par ethnie (en pour mille)

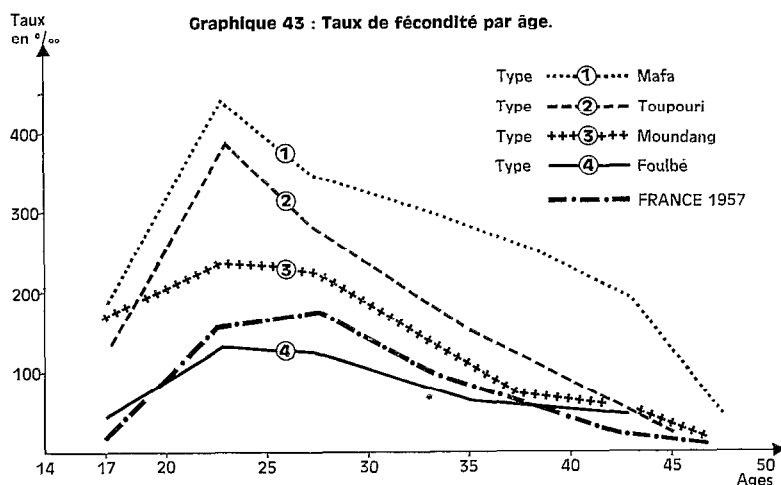
inférieur à 25	de 25 à 34	de 35 à 44	de 45 à 54	plus de 55
Foulbé	Kotoko Guidar	Moundang Mandara Fali Goudé Massa Arabes	Toupouri Mousseye Guiseye Daba Hina	Matakam Kapsiki Mofou Guiziga

Ces taux bruts ne tiennent pas compte de la structure par âge des populations, aussi est-il préférable d'examiner les *taux de fécondité aux différents âges* (graphique 43) puis leur résumé qui exprime le *nombre moyen d'enfants mis au monde par femme* dans les différentes ethnies (carte 13).

Pour l'ensemble des ethnies étudiées on distingue 4 types principaux de courbes :

Type I — Courbe Mafa : très forte fécondité jusqu'à la fin de la période de procréation ; sommet de la courbe bien marqué entre 20 et 24 ans.

(Intermédiaire : Kapsiki, Mofou).



Type II — Courbe Toupouri : (idem Mousseye et Guiseye) : forte fécondité ; sommet de la courbe toujours bien marqué de 20 à 24 ans ; abaissement de la fécondité après 30 ans plus rapide que dans le type précédent.

(Intermédiaire : Daba)

Type III — Courbe Moundang : (les courbes Goudé, Hina, Massa + Arabes sont voisines) : tendance à l'étalement de la courbe de 14 à 30 ans ; faible fécondité après 30 ans (comparez avec la France 1957) ; il semble que les ethnies présentant des courbes de ce type soient entrées dans une phase de fécondité régressive.

(Intermédiaire : Kotoko, Mandara, Fali).

Type IV — Courbe Foulbé : très faible fécondité pour l'Afrique Noire (inférieure à la France 1957) ; le sens de l'évolution va du type I au type IV.

TABLEAU 60

Age moyen des maternités dans les différents échantillons

Kotoko	25 ans
Mandara	25 ans 9 mois
Moundang	26 ans
Foulbé	26 ans 3 mois
Fali	26 ans 3 mois
Toupouri.....	26 ans 6 mois
Guiziga	26 ans 7 mois
Arabes	27 ans
Goudé	27 ans 3 mois
Mofou	27 ans 7 mois
Kapsiki	27 ans 11 mois
Mafa	28 ans
Hina	29 ans
Daba	29 ans 4 mois
Guidar.....	29 ans 8 mois
Ensemble	27 ans 2 mois

Il ne faut évidemment pas accorder une signification très précise à ces données, mais retenir toutefois que pour l'ensemble des échantillons les âges semblent avoir été correctement enregistrés puisqu'ils n'oscillent que de 2 ans de part et d'autre de l'âge moyen de 28 ans habituel. (Tableau précédent).

Cette amplitude est conforme à celle enregistrée dans l'annuaire démographique de l'O.N.U. (année 1958) pour les populations des différents continents :

<i>Afrique</i> : Egypte (1954)	: 29 a. 2 m.	<i>Europe</i> : France (1931-35)	: 28 a. 2 m.
Union Sud Africaine		Bulgarie (1932-35)	: 27 a. 9 m.
1956 (pop. de couleur)	: 27 a. 2 m.	Autriche (1931-34)	: 28 a. 10 m.
Réunion (1956)	: 29 a. 3 m.	Suède (1931-35)	: 30 a.
Guinée (1956)	: 26 a. 7 m.	<i>Asie</i> : Japon (1930)	: 29 a. 1 m.
		<i>Amérique</i> : Mexique (1931-35)	: 27 a. 11 m.

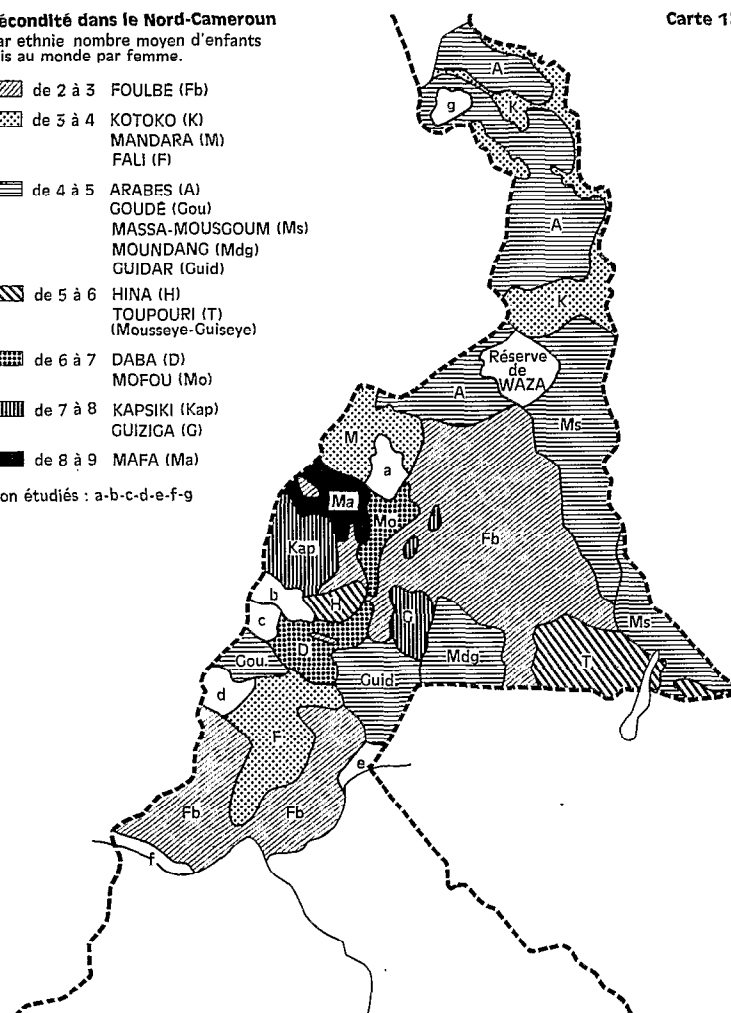
Fécondité dans le Nord-Cameroun

Par ethnie nombre moyen d'enfants
mis au monde par femme.

-  de 2 à 3 FOULBE (Fb)
-  de 3 à 4 KOTOKO (K)
MANDARA (M)
FALI (F)
-  de 4 à 5 ARABES (A)
GOUDE (Gou)
MASSA-MOUGOUM (Ms)
MOUNDANG (Mdg)
GUIDAR (Guid)
-  de 5 à 6 HINA (H)
TOUPOURI (T)
(Mousseye-Guiseye)
-  de 6 à 7 DABA (D)
MOFOU (Mo)
-  de 7 à 8 KAPSIKI (Kap)
GUIZIGA (G)
-  de 8 à 9 MAFA (Ma)

Non étudiés : a-b-c-d-e-f-g

Carte 15



MORTALITÉ

TABLEAU 61

Taux de mortalité générale par ethnie
(en pour mille)

Entre 20 et 25	de 25 à 29	de 30 à 34	de 35 à 39	de 40 à 49	50 et +
Foulbé Kotoko Arabes Toupouri Massa	Mandara Moundang Guidar	Daba Guiziga	Fali Mofou	Hina Mafa Goude	Kapsiki

Les taux de mortalité infantile (de 0 à 1 an) s'échelonnent selon les ethnies de 150 à 200 pour mille, les deux extrêmes (Foulbé, Kapsiki) étant toutefois au-delà de ces limites.

Pour donner une idée de ce que ces taux représentent et de leur évolution dans le temps, nous avons fait figurer sur les deux pages suivantes les taux de mortalités calculés ou observés dans divers pays à des périodes différentes.

TAUX DE MORTALITÉ INFANTILE (0 à 1 an)
(en pour mille)

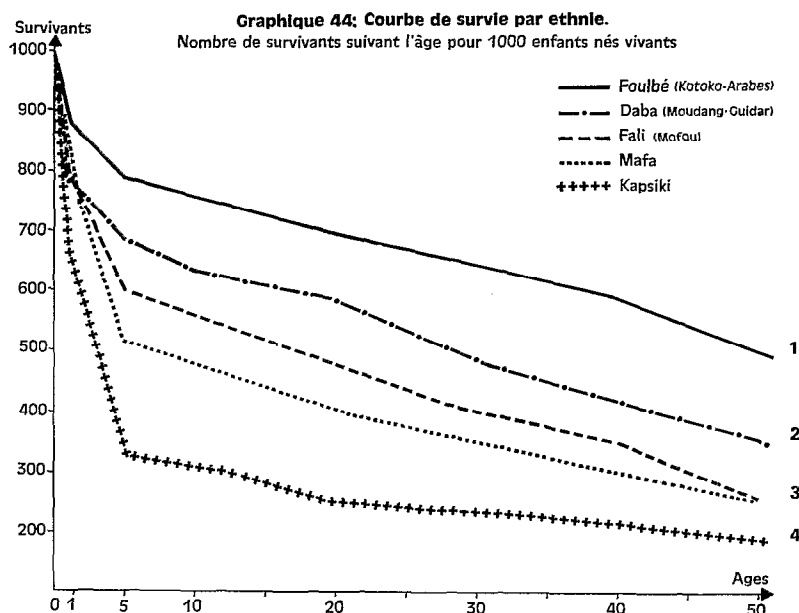
TABLEAU COMPARATIF 62

<i>France</i>		<i>Italie</i>		<i>Angleterre</i>	
XVII ^e	250	(Venise début XVII ^e)	274	1851	156
1810	187	1925	119	1925	75
1865	179	1935	101	1933	57
1885	167	1939	97	1939	54
1913	126	1951	67	1946	43
1925	89	1959	45	1951	31
1935	66			1958	23
1946-1950	59				
1951	46				
1957	29				
<i>Espagne</i>		<i>Allemagne</i>		<i>Russie</i>	
1900-1904	175	(Prusse 1830-1850)	185-190	1870	269
1939	140	1925	105	1912	253
1946	92	1935	68	1940	184
1951	68			1950	81
1959	47			1958	49
Canada fin XVIII ^e : 245		Indes 1959 : environ 200			

TAUX DE MORTALITÉ GÉNÉRALE
(en pour mille)

TABEAU COMPARATIF 63

I. EUROPE					
France		Italie		Angleterre	
1806-1815	27	Venise début XVII ^e	33	Comté de Worcester début XVIII ^e	30
1841-1845	22,5	Venise fin XVII ^e	30	Comté de Worcester fin XVIII ^e	24
1906-1913	19	Pavie fin XVII ^e	28 à 30	Vale of Trent début XVIII ^e	28
1925	17	1870-1880	30	début XIX ^e	18
1935	16	1901-1910	22	1800	23
1946	14	1925	19	1845	21
1958	11	1935	14	1870-1872	22
		1946	12	1890-1892	20
		1959	9	1900-1902	17
				1910-1912	14
				1935	12
Russie		Finlande			
fin XIX ^e	34	1810	32		
1940	18	1870-1880	20		
1950	10	1912	16		
1958	8				
Espagne		Pologne		Hongrie	
1871-1890	30	fin XIX ^e	23	Bohème-Moravie fin XVII ^e	30 à 35
1913	22	1925-1929	17	fin XVIII ^e	32
1931-1935	16	1935-1939	14	fin XIX ^e	24
1946	13	1951-1955	11	1925-1929	17
1959	9	1958	8	1935-1939	14
				1951-1955	11
				1959	10
II. AMÉRIQUE					
Canada		U.S.A.		Brésil	
fin XVIII ^e	34 à 40	1917	15	2 ^e moitié XIX ^e	31 à 32
Pr. de Québec		1930-1940	11	début XX ^e	24 à 25
1850	30			1959	18 à 20
1926	11				
III. OCÉANIE		IV. ASIE			
Australie		Indes		Japon	
1860	19	1881	41	1875	19
1880	15	1912-1931	37	1900	20
1900	12	1931-1941	32	1915	20
1910	11	1951	31	1930	18
1939	10	1956	26	1935	17
				1947	15
				1950	11
				1953	9



COMMENTAIRE DES COURBES DE SURVIE

Le graphique précédent nous indique le rythme auquel, selon les ethnies, la génération s'amenuise. Nous avons fait figurer les 5 allures principales :

Courbe 1 : Foulbé (idem Kotoko et Arabes)

Intermédiaire : Toupouri, Massa.

Courbe 2 : Daba (idem Moundang, Guidar)

Intermédiaire : Mandara, Guiziga.

Courbe 3 : Fali (idem Goudé)

Intermédiaire : Mofou

Courbe 4 : Mafa (idem Hina)

Courbe 5 : Kapsiki

Ce qui est remarquable ici est le *parallélisme des courbes après l'âge de 5 ans* ; il signifie que passé cet âge, les ethnies de toutes religions (islamisées ou païennes) et de toutes régions (de montagne, de plaine, ou riveraines de fleuves) connaissent approximativement une mortalité voisine.

Le décalage des courbes s'opère uniquement de 0 à 5 ans, c'est-à-dire que les mortalités infantiles (0 à 1 an) et « post-infantiles » (1 à 4 ans) sont principalement responsables des différents cycles de vie observés. Notons particulièrement la pente de plus en plus forte des courbes de 1 à 4 ans.

Le calcul des « *espérances de vie* » à la naissance (E_0) et à 5 ans (E_5) exprime bien que l'inégalité devant la mort, accentuée à la naissance, s'est fortement estompée à 5 ans.

C'est ainsi, qu'à sa naissance :

un Foulbé a une espérance de vie de 42 ans		
un Daba	—	31 ans
un Fali	—	25 ans
un Mafa	—	24 ans
un Kapsiki	—	17 ans

alors qu'une fois arrivé à l'âge de 5 ans (les gros risques de mortalité passés),

un Foulbé a encore l'espoir de vivre	45 ans
un Daba	— — 39 ans
un Fali	— — 36 ans
un Mafa	— — 40 ans
un Kapsiki	— — 41 ans

(voir Tableau comparatif 64 des (E_0)).

Les courbes de survie indiquent également l'âge auquel la génération sera réduite de moitié (c'est-à-dire le nombre d'années après lesquelles, pour 1 000 enfants nés vivants, il n'en subsistera que 500). Nous avons exprimé ce dernier indice, qui résume l'allure générale de la mortalité, sur une carte à la page suivante.

MORTALITÉ (fin)

TABLEAU COMPARATIF 64

1. Espérance de la vie à la naissance			
<i>Egypte</i> — époque pharaonique — 24 ans		<i>Hongrie</i> XI ^e siècle 27 ans	
<i>France</i>		<i>Russie</i>	
(Beauvaisis XVII ^e)	30 ans	1890-1900	31 ans
Fin XVIII ^e	29 à 30 ans	1930	42 ans
1860	40 ans	1953-1954	66 ans
1913	50 ans		
1930	54 ans		
1952-1956	68 ans		
		<i>Suède</i>	
		1751-1790	34 ans
		1932-1935	63 ans
<i>Indes</i>		<i>Canada</i>	
1911-1921	20 ans	1940-1942	64 ans
1921-1931	27 ans		
1931-1941	32 ans		
1951	32 ans	<i>Japon</i>	
		1910	44 ans
<i>Algérie</i> 1954 : 45 ans			
2. Génération réduite de moitié à ... (vie médiane)			
<i>France</i>		<i>Italie</i>	
2 ^e moitié XVIII ^e	20 ans	(Venise début XVIII ^e)	20 ans
1840-1859	40 à 45 ans	1899-1902	50 ans
1908-1913	60 ans		
1960	73 ans		
<i>Guinée</i>			
Guinée entière 1954 : 19 ans			
Guinée forestière 1954 : 15 ans			

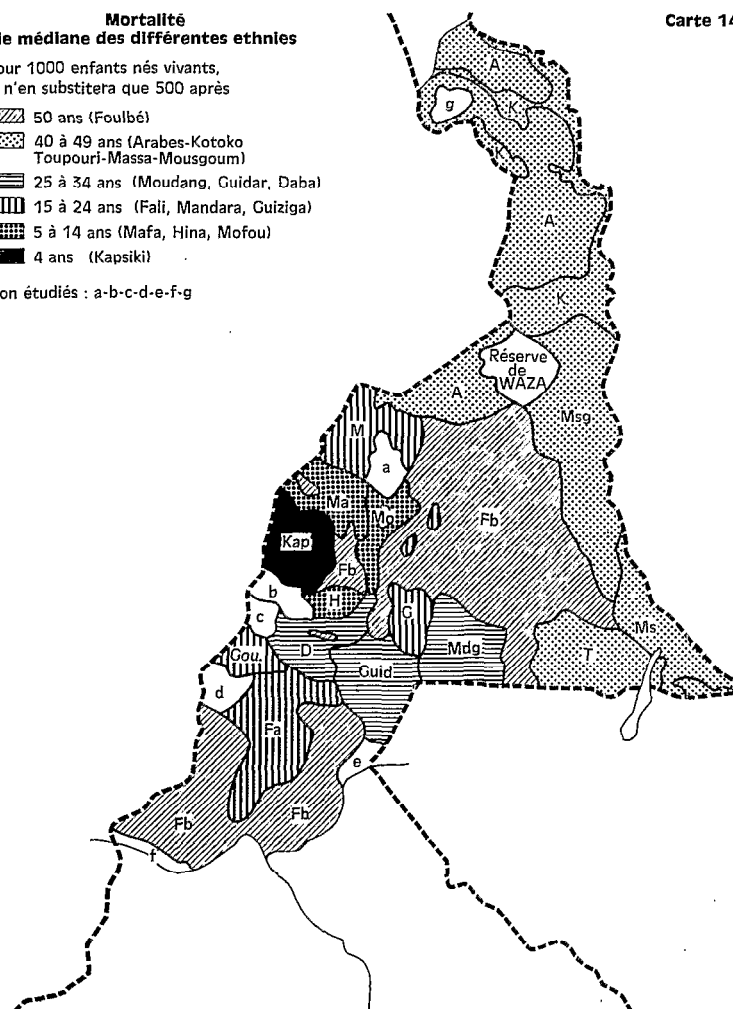
Mortalité
Vie médiane des différentes ethnies

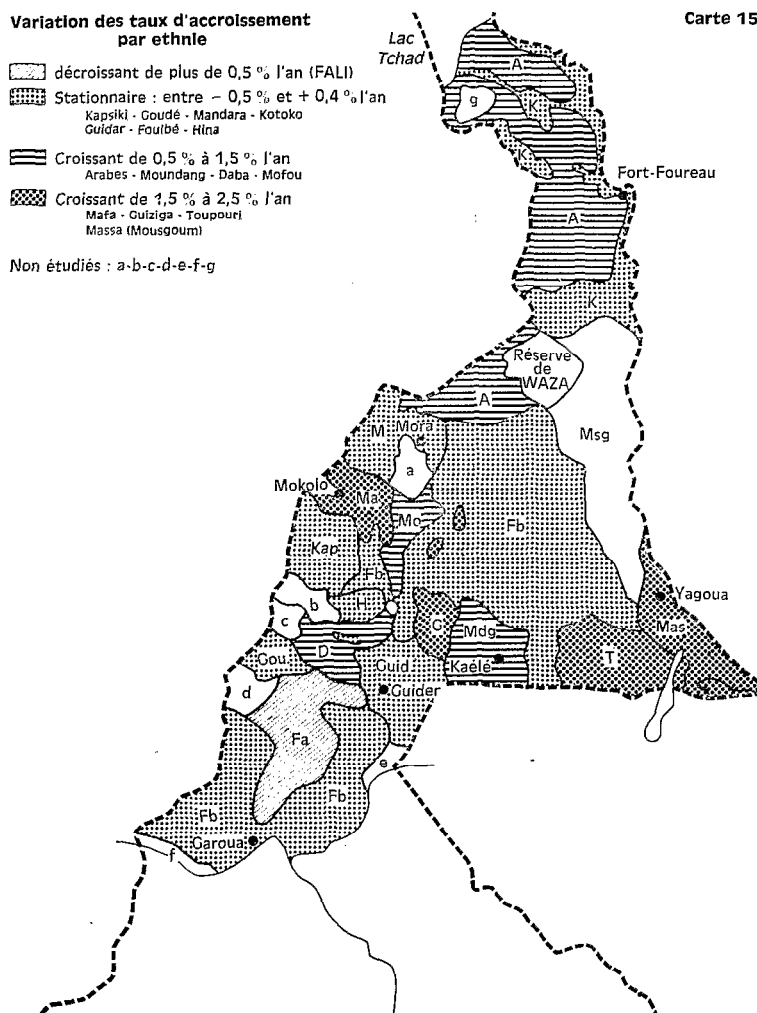
Pour 1000 enfants nés vivants,
il n'en substitera que 500 après

-  50 ans (Foulbé)
-  40 à 49 ans (Arabes-Kotoko
Toupouri-Massa-Mousgoum)
-  25 à 34 ans (Moudang, Guidar, Dabal)
-  15 à 24 ans (Fali, Mandara, Guiziga)
-  5 à 14 ans (Mafa, Hina, Mofou)
-  4 ans (Kapsiki)

Non étudiés : a-b-c-d-e-f-g

Carte 14





COMMENTAIRE DE LA CARTE DES TAUX D'ACCROISSEMENT

La motié des ethnies sont, soit (encore) stationnaires, soit décroissantes.

Remarquons que dans les groupes croissants ne figure qu'un seul groupe islamisé : les Arabes, qui n'appartiennent pas à l'Islam Noir.

De nombreux groupes de montagne ne sont pas croissants : Fali, Kapsiki, Hina, Goudé.

Presque tous les groupes de plaine sont croissants (groupes « païens »).

Les groupes paraissant promis à un avenir numérique brillant sont :

— les Mafa ou Matakam, — les Guiziga —, et dans une moindre mesure les Toupouri ; enfin les « riverains du Logone ». (Massa, Mousseye, Guiseye).

L'état stationnaire ou décroissant est *principalement* causé par une faible fécondité (Foulbé, Kotoko, Mandara, Fali, Goudé).

Mais il peut également être l'effet d'une très forte mortalité aux jeunes âges (Kapsiki).

Il peut également être la résultante des deux causes conjuguées (Guidar, Hina).

L'état croissant de « plus de 1,50 % l'an » est provoqué :

- soit par une fécondité plus importante qu'une mortalité également forte (Mafa, Guiziga),
- soit par la conjugaison de fécondités moyennes (4 à 6 enfants) et de basses mortalités (20 à 25 pour mille) - Toupouri, Massa.

Avec ces taux d'accroissement les deux ethnies les plus nombreuses du Nord-Cameroun seront toujours, à la fin du siècle, les Mafa (plus de 200 000) et les Foulbé (au maximum 200 000).

Les zones de dépeuplement se situent entre le pays Kapsiki et la Bénoué, à l'exception du pays Daba.

Les excédents de population mafa et daba peuvent donc en théorie se déverser *naturellement* dans les terroirs avoisinants.

CARACTÉRISTIQUES SOCIOLOGIQUES DIVERSES

(à titre d'information)

Scolarisation

TABLEAU 65

Enfants ayant déclaré fréquenter l'école par rapport aux effectifs scolarisables
(6 à 14 ans ; estimés d'après nos échantillons) (en %)

<i>Moundang</i>	<i>Foulbé</i>	<i>Mandara</i>	<i>Guidar</i>	<i>Hina</i>	<i>Daba</i>	<i>Mofou</i>
46	32	25	16	7	5	3

Notons la très faible scolarisation des groupes représentant les « païens de montagne » (Mofou, Daba, Hina) ; les enfants sont retenus par de nombreuses activités familiales (garde des troupeaux, fourrage, garde des champs de mil contre les oiseaux, les singes, etc.) ; ils ne paraissent pas remplaçables dans leurs activités, tout au moins dans l'immédiat, durant 6 ou 7 heures par jour.

Notons également la forte venue des islamisés (Foulbé, Mandara) qui paraît relativement récente.

L'importante scolarisation des Moundang est un des phénomènes connus du Nord-Cameroun.

Langue parlée

TABLEAU 66

Pourcentage de sarés dont tous les habitants ne parlent que la langue de l'ethnie considérée

<i>Foulbé</i>	<i>Mandara</i>	<i>Daba</i>	<i>Guidar</i>	<i>Hina</i>	<i>Mofou</i>	<i>Moundang</i>
95	40	40	32	18	16	9

Notons que de nombreux jeunes gens mofou descendent en plaine pour travailler quelques semaines de l'année dans les champs des Foulbé, de telle sorte qu'une personne au moins parle le fulfuldé dans la plupart des sarés mofou.

TABLEAU 67

Langues parlées par rapport à l'ensemble des habitants (en %)

	<i>Foulbé</i>	<i>Moundang</i>	<i>Guidar</i>	<i>Mofou</i>	<i>Hina</i>	<i>Mandara</i>	<i>Daba</i>
Langue locale seule	95	40	69	75	77	80	84
Fulfuldé	95	46	26	24	22	16	15
Français	5	14	5	1	1	4	1

Notons que le fulfuldé devient la langue véhiculaire du Nord.

Religion déclarée (en % par rapport à la population totale de nos échantillons).

TABLEAU 68

	FOULBÉ	MANDARA	MOUNDANG	GUIDAR	HINA	DABA	MOFOU
Culte des ancêtres	—	—	77	94	96	99,8	99,9
Musulmans	100	100	10	1	4	0,2	—
Chrétiens	—	—	13	5	—	—	0,1

Endogamie : Nombre d'épouses d'ethnies différentes par rapport au nombre total d'épouses (par ethnie et en %).

TABLEAU 69

HINA	MOFOU	MOUNDANG	FOULBÉ	MANDARA	DABA	GUIDAR
7	5	4	4	2	2	1

Ces faibles proportions d'épouses d'ethnies « étrangères » au groupe considéré montrent à quel point l'endogamie est importante à l'intérieur d'une ethnie, que cette dernière soit islamisée ou « païenne » de plaine ou de montagne.

— Les 7 % observés chez les Hina, comprennent 4 % d'épouses de l'ethnie Daba voisine.

— Les 5 % observés chez les Mofou, comprennent 4 % d'épouses des ethnies mafa et Guiziga mitoyennes.

Il conviendrait encore de dire, pour être plus complet, que même à l'intérieur des ethnies de montagne, il existe un cloisonnement absolu entre les forgerons et les « non-forgerons ».

TABLEAU 70

Variation des principaux éléments de la dot dans le temps pour 10 ethnies du Nord

(moyenne sur 150 à 300 dots par ethnie)

	Argent			Bovins			Caprins			Vêtements			Mil			Houes			Kola			Valeur totale actuelle
	Av. 1939	1940-1951	1952-1963	39	51	63	39	51	63	39	51	63	39	51	63	39	51	63	39	51	63	
Toupouri	284	956	1 362	9,9	10,3	10	4,5	5,2	4,8	0,1	0,2	0,4	25	18	12	1	1	1	—	—	—	75 000
Moundang	118	1 030	2 730	4	4	4	23	26	18	1	3	10	36	55	60	15	16	14	1	14	56	50 000
Foulbé	1 400	7 570	7 986	0,3	0,2	—	2	1	1	6	12	15	—	—	—	—	—	—	31	210	208	20 000
Guidar	590	4 071	6 182	0,5	0,6	0,5	19,1	15,8	10,9	0,6	0,4	0,3	26	38	20	10	6	6	—	—	—	15 000
Guiziga	351	1 180	2 188	1,4	1,5	1,7	17,9	16,5	9	1	0,5	1,9	26	49	30	11	8	5	—	—	—	20 000
Hina	322	748	1 790	0,1	0,2	—	27	23,4	19,8	1,1	1,3	1,9	12	9	7	0,6	0,4	0,3	0,6	1,8	13,3	13 000
Daba	82	287	882	0,1	0,2	0,1	20,3	15,6	12,8	3,5	5,2	4,6	7	5	4	0,4	0,2	0,2	—	—	—	11 000
Fali	793	4 110	4 552	—	—	—	8	6,5	5,7	2	2	1,4	12	3	4	41	30	4	—	—	2	10 000
Mandara			3 560			0,1			0,1			3			—			—			130	8 000
Mofou	—	326	1 244	—	—	—	10,7	11,9	11,1	1	1	1	3,2	5,8	11,6	—	—	—	—	—	—	8 000

Nous n'avons pas fait figurer, dans ce tableau, les offrandes traditionnelles, qui sont toutes en régression (tabac, bière de mil, culture pour les beaux-parents, ...).

Tendances générales

— Importance croissante du numéraire qui, dans certains groupes, représente près de la moitié de la valeur de la dot (Foulbé, Mandara, Guidar, Fali)

— Régression générale des caprins et des houes (monnaie de fer).

— Maintien des bovins dans les groupes où ils représentent l'essentiel de la dot (Moundang-Toupouri)

— Maintien ou accroissement des offrandes de mil dans les ethnies où la culture du coton est devenue dominante (Moundang-Guiziga-Guidar-Mofou Sud.)

— Accroissement général de l'habillement.

— Valeur relativement modeste des dots, à l'exception de celles où les bœufs représentent l'essentiel de la dot (ici : Toupouri, Moundang, + Massa, Mousgoum).

TABLEAU 71

*Variation de la période du versement de la dot dans le temps pour 10 ethnies du Nord
(moyenne sur 150 à 300 dots par ethnie)*

Versements après le mariage										
	Rien (tout est versé AVANT)			Toute la dot (tout est versé APRÈS)			Divers (versements partiels APRÈS)			Total par période
	Av. 1939	1940/51	1952/63	39	51	63	39	51	63	
Toupouri.....	58	62	36 ↘	26	18	14 ↘	16	20	50	100
Moundang	66	40	28 ↘	10	15	22 ↗	24	45	50	100
Foulbé			44			0			56	100
Guidar.....	52	40	30 ↘	20	30	26 ↗	28	30	44	100
Guiziga	78	52	26 ↘	5	18	30 ↗	17	30	44	100
Hina	42	34	38	8	4	16 ↗	50	62	46	100
Daba	43	47	38 ↘	10	12	31 ↗	47	41	31	100
Fali	25	46	34	17	26	48 ↗	57	28	18	100
Mandara	52	68	66	0	0	0	48	32	34	100
Mofou	22	14	21	11	16	15 ↗	67	70	64	100
Ensemble	49	45	36 ↘	12	15	20 ↗	39	40	44 ↗	100

Tendance à ne plus régler l'essentiel de la dot avant le mariage et, par conséquent, à accroître la quantité des versements effectués après la célébration du mariage.

TABLEAU 72

*Provenance des ressources pour le règlement de la dot dans 10 ethnies du Nord
(période 1952-1963)*

(moyenne établie sur 100 dots par ethnie)

Provenance Ressources Ethnies	Aide familiale	Economies époux	Emprunts	Total pour la période
Toupouri	49	51	—	100
Moundang	55,5	44	0,5	100
Foulbé	46	53	1	100
Guidar	18,5	81	0,5	100
Guiziga	26	74	—	100
Hina	37	61	2	100
Daba	18,5	80,5	1	100
Fali	19	80	1	100
Mandara	13	84	3	100
Mofou	22	76	2	100

Aide familiale plus importante (environ la moitié)

- dans les groupes où les bovins constituent l'essentiel de la dot (Toupouri, Moundang),
- Chez les Foulbé où l'étude n'a porté que sur les dots versées à l'occasion du 1^{er} mariage de la femme.

Ressources personnelles de l'époux plus importantes (environ 4/5)

- Dans les groupes de montagne,
- Chez les Mandara, car il s'agit ici, presque toujours d'une dot versée à l'occasion d'un nième remariage de la femme.

Apparition modeste du recours à l'emprunt.

Il n'a pas paru utile de reproduire ici les variations selon les périodes, car elles n'offrent que peu d'enseignements.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de cette étude nous pouvons dégager les principales tendances démographiques des différentes populations du Nord-Cameroun.

Le sens général de l'évolution s'oriente, pour tous les groupes, vers :

- une diminution du nombre moyen de personnes par habitation (individualisation),
- un abaissement de l'âge au premier mariage des femmes,
- une tendance très marquée à la multiplication des remariages féminins (effet rayonnant de la civilisation de l'Islam),
- une chute des taux de fécondité, principalement aux âges situés au-delà de 30 ans,
- un abaissement de la mortalité, presque exclusivement par la voie de la diminution des taux durant les cinq premières années de la vie.

Malgré la faible importance numérique des échantillons retenus, il nous semble que les phénomènes évolutifs ont été suffisamment mis en lumière, surtout grâce aux résultats obtenus auprès des populations islamisées récemment ou ayant vécu au contact de l'Islam Noir, résultats *toujours* situés à mi-chemin des autres et indiquant le sens de l'évolution et ce qui la détermine.

Des échantillons plus importants auraient sans doute donné des résultats plus significatifs lors de l'exploitation (statistiquement parlant), mais la qualité des chiffres obtenus aurait été beaucoup plus contestable (erreurs de mesure à la base).

Une connaissance insuffisante des mœurs locales n'aurait pas permis, d'autre part, de commenter les résultats obtenus qui ne se seraient traduits alors que par des tableaux de chiffres peu digestes.

Enfin des ensembles hybrides, dépassant la dimension de l'ethnie, n'auraient guère fait ressortir l'évolution en cours, surtout pour la fécondité.

Cette façon de procéder nous a également permis de mettre en lumière le rôle prédominant de l'ethnie qui, avec son endogamie, sa langue et ses traditions ancestrales particulières, demeure encore — et sans doute pour longtemps — la *seule véritable unité vivante* de ces régions.

APPENDICE

Provenance des sources

Pour l'élaboration de l'ensemble de ce travail, les sources utilisées proviennent :

1. — d'échantillons que j'ai personnellement constitués pour les ethnies suivantes :

Foulbé
Mandara
Daba
Hina
Guidar
Moundang

et Mofou (cantons de Mokong et de Mofou sud)

Du fait de la multiplicité des données recueillies auprès de ces sept groupes (dot, régime matrimonial, diverses données sociologiques telles que la religion, la langue parlée, etc.) il a été possible de consacrer à chacun de ces ethnies une étude plus approfondie.

2. — d'échantillons MISOENCAM (Mission Socio-Economique du Nord-Cameroun), à laquelle nous avons participé en 1960, pour :

les Arabes Choa
les Kotoko
les Guiziga
les Mofou (arrondissement de Méri)
et les Fali

3. — Reprise, en condensé, de nos études rédigées en 1961-1962, à la suite de notre participation à la MISOENCAM, pour les
Matakam ou Mafa
Kapsiki
Goudé
et Riverains du Logone

4. — Toutes les données sociologiques (dot, liste des clans, données historiques, ...) ont été recueillies par nos soins, sur le terrain.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

A — Démographie

- ANONYME, 1955. — Etude démographique par sondage de la Guinée, 1 et 2. Service statistique Ministère de la F.O.M.
- ANONYME, 1958. — *Annuaire démographique* de l'O.N.U.
- ANONYME, 1946 à 1963. — « *Population* », revue trimestrielle de l'I.N.E.D.
- BLANC R., 1957. — Manuel de recherche démographique en pays sous-développé, Paris, Service des statistiques des territoires d'Outre-Mer.
- FROMONT, 1947. — La démographie économique, Payot, Paris.
- HALBWACHS, SAUVY, ULMER, 1936. — Le point de vue du nombre, *Encyclopédie Française* (3^e partie).
- HENRY L., 1958-59. — Analyse des conjonctures en démographie. Cours professé à l'Institut de Démographie de l'Université de Paris.
- LANDRY A., 1949. — Traité de démographie, Payot, Paris.
- LOTKA A., 1934-1939. — Théorie analytique des associations biologiques, 1 et 2, Hermann et Cie-Paris.
- PRESSAT R., 1961. — L'analyse démographique, P.U.F.-Paris.
- RAOULT Dr., 1958-59. — Les endémies tropicales, Cours professé à l'Institut de démographie de l'Université de Paris.
- REINHARD et ARMENCAUD, 1961. — Histoire générale de la population mondiale, Montchrétien-Paris.
- SAUVY A., 1956-1959. — Théorie Générale de la population, P.U.F., 1 et 2, Paris.

B. — Nord-Cameroun

- ANONYME. — *Bulletin Soc. Et. Cam.*
 — *Recherches et Etudes Camerounaises*
 — *Abbia*, revue trimestrielle, Yaoundé.
- BAUMANN et WESTERMANN, 1957. — Les peuples et les civilisations de l'Afrique, Payot, Paris.
- CARBOU, 1912. — La région du Tchad et du Ouadaï, Leroux-Paris.
- COUTY, 1962. — Le commerce du poisson dans le Nord-Cameroun I.R.CAM.-Yaoundé.
- DENHAM Major, 1826. — Voyages et découverte de l'Afrique, Arthus Bertrand, Paris.
- DIZIAIN et CABOT, 1955. — Population du Moyen Logone, *L'Homme d'Outre-Mer*, N° 1, Paris.
- FRECHOU H., 1963. — L'élevage et le commerce du bétail dans le Nord-Cameroun, I.R.CAM.-Yaoundé.
- FROELICH, 1956. — Le commandement et l'organisation sociale chez les Fali, *Bull. Soc. Et. Cam.* N° 53-54.
- LAMBEZAT B., 1962. — Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua, P.U.F.-Paris.
- LAVERGNE G., 1944. — Les pays et la population Matakam, *Bull. Soc. Et. Cam.* N° 7.
- LEBEUF J.-P., 1938. — Rites Funéraires chez les Fali, *Journ. Soc. Afr.*, VIII.
- LEBEUF A., 1959. — Les populations du Tchad, P.U.F.-Paris.
- LEMOINE Cap., 1918. — Les pays conquis du Nord-Cameroun, *Afrique Française* t. XXVIII.
- MOUCHET J., 1953. — Vocabulaires comparatifs de sept parlers du Nord-Cameroun, *Bull. Soc. Et. Cam.* N° 41-42.
- N'GOMA A. — Chapitre « L'Islam Noir » dans « Le Monde Noir », *Présence Africaine*, N° 8-9.
- PODLEWSKI A., 1961. — Etude démographique de trois ethnies païennes du Nord-Cameroun, *Rech. et Et. Cam.*, N° 1.
 1961-62. — Enquête sur l'émigration des Mafa hors du pays Matakam, *Rech. et Et. Cam.*, N° 5.
 1962. — Démographie des populations riveraines du Logone : Massa, Mousgoum, Mousseye, Guiseye ; I.R.CAM.-Yaoundé.
- Service Statistique Cameroun-MISOENCAM, 1960. — Enquête démographique par sondage Nord-Cameroun (résultats provisoires), Yaoundé.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CARTES

N°	Pages
1 Le Nord-Cameroun	
et Unités administratives du Nord-Cameroun	11
2 Localisation des principaux groupes ethniques du Nord-Cameroun	12
3 Localisation des ethnies islamisée du Nord-Cameroun	24
4 Villages d'origine des 50 chefs de « saré » Foulbé du village de Mayo Laddé	17
5 Localisation des « païens » de plaine figurant dans cette étude	48
6 Localisation du terroir Guiziga	59
7 Localisation des ethnies figurant au chapitre « riverains du Logone ».	77
8 Localisation des « païens » de montagne figurant dans cette étude	88
9 Densité de population dans les différentes parties du pays Mafa	100
10 Localisation des villages « tirés » de l'échantillon Daba	110
11 Localisation des villages « tirés » de l'échantillon Kapsiki	152
12 Localisation des principaux groupes ethniques du Nord-Cameroun (rappel)	165
13 Nombre moyen d'enfants mis au monde par femme selon l'ethnie	175
14 Sur 1 000 enfants nés vivants, il en subsiste 500 après « X » années (vie médiane)	180
15 Taux d'accroissement selon les ethnies	181

GRAPHIQUES

N°	Pages
1 Pyramide des âges des Foulbé (côté masculin)	15
2 Age au 1 ^{er} remariage des femmes Foulbé divorcées	20
3 Pyramide des âges Mandara	27
4 Age au 1 ^{er} mariage chez les Mandara (les 2 sexes)	29
5 Fécondité « totale » et « actuelle » par âge chez les Mandara	32
6 Survie « actuelle » et survie d'après fécondité « totale » chez les Mandara	34
7 Pyramide des âges Kotoko	37
8 Survie « actuelle » et survie d'après fécondité « totale » chez les Kotoko	39
9 Pyramide des âges des Arabes Choa.....	43
10 Pyramide des âges Moundang	50
11 Age au 1 ^{er} mariage chez les Moundang (les 2 sexes)	53
12 Nombre d'enfants mis au monde selon l'âge de la femme Moundang	56
13 Pyramide des âges des Guiziga	61
14 Pyramide des âges des Guidar	69
15 Nombre d'enfants mis au monde selon l'âge de la femme Guidar	73
16 Pyramide des âges des « riverains du Logone »	78
17 Comparaison de la survie Massa et Matakam	84
18 Espérance de vie aux différents âges chez les Massa	85
19 Pyramide des âges Mofou	90
20 Pyramide des âges Mafa ou Matakam	101
21 Comparaison des taux de fécondité par âge	103
22 Comparaison d'espérances de vie aux différents âges (Mafa, Indes, Congo)	107
23 Pyramide des âges Daba	112
24 Nombre d'enfants mis au monde par femme Daba et selon son âge	117
25 Pyramide des âges Hina	122
26 Age au 1 ^{er} mariage chez les Hina	125
27 Nombre moyen d'enfants mis au monde par femme Hina selon son âge	127
28 Courbes de survie Hina	129
29 Pyramide des âges Goudé.....	133
30 Pyramide des âges Fali	141
31 Taux de fécondité par âge (Fali et Mandara)	144
32 Pyramide des âges Kapsiki	152
33 Comparaison des taux de fécondité aux différents âges (Mafa et Kapsiki)	154
34 Corrélation entre le « nombre de personnes par saré » et le « nombre d'enfants par femme »	161
35 Corrélation entre le « nombre de mariages par femme » et le « nombre d'enfants par femme »	161
36 Corrélation entre le « nombre de personnes par saré » et le « nombre de mariages par femme »	161
37 Corrélation entre l'indice de « polygamie relative » et le « nombre de personnes par saré »	161
38 Répartition du nombre de personnes par saré pour différentes ethnies	166
39 Age au 1 ^{er} mariage selon les ethnies (hommes)	169
40 Age au 1 ^{er} mariage selon les ethnies (femmes)	170
41 Variation du nombre d'épouses selon l'âge du mari et son ethnie	171
42 Nombre de mariages selon l'âge de la femme et son ethnie	172
43 Taux de fécondité par âge selon les ethnies	174
44 Courbes de survie pour différences ethnies	178

TABLEAUX

N°	Pages
1 Grands groupes d'âges des Foulbé, Mandara et Mafa	15
2 Origine « païenne » ou islamisée des ascendants des conjoints Foulbé.....	17
3 Nombre moyen d'enfants mis au monde par femme chez les islamisés	22
4 Table de survie Foulbé	23
5 Nombre d'enfants mis au monde selon le nombre de mariages chez les femmes Mandara	31
6 Taux de fécondité par groupe d'âge chez les Mandara	31
7 Table de survie Mandara	33
8 Table de survie Kotoko	39
9 Taux de fécondité par âge chez les Arabes Choa	44
10 Table de survie des Arabes Choa	45
11 Nombre d'épouses selon l'âge du mari chez les Moundang	54
12 Taux de fécondité par âge chez les Moundang	55
13 Table de survie Moundang.....	57
14 Variation dans le temps des éléments constitutifs de la dot Guiziga	62
15 Provenance des ressources pour le paiement de la dot Guiziga	63
16 Taux de fécondité par âge chez les Guiziga	64
17 Table de survie Guiziga	65
18 Période de versement de la dot chez les Guidar	70
19 Variation dans le temps des éléments constitutifs de la dot Guidar	71
20 Nombre d'épouses selon l'âge du mari (Guidar)	72
21 Nombre de mariages selon l'âge de la femme (Guidar)	72
22 Table de survie Guidar	74
23 Evolution de la dot Toupouri dans le temps	80
24 Taux de fécondité par âge chez les « riverains du Logone »	81
25 Table de survie Massa.....	83
26 Nombre d'épouses selon l'âge du mari chez les Mofou	93
27 Nombre de mariages de femmes d'ethnies différentes	94
28 Nombre de mariages suivant l'âge des femmes Mofou	94
29 Taux de fécondité par âge chez les Mofou	95
30 Table de survie Mofou	96
31 Taux comparés de fécondité par âge (Mafa, Guinée, France)	103
32 Table de survie Mafa	106
33 Comparaison d'espérances de vie aux différents âges	107
34 Evolution de la dot Daba dans le temps	114
35 Périodes de versement de la dot Daba	115
36 Provenance des ressources pour le paiement de la dot Daba	115
37 Nombre d'épouses selon l'âge du mari chez les Daba.....	116
38 Nombre de mariages selon l'âge de la femme chez les Daba	116

N°	Pages
39 Taux de fécondité par âge chez les Daba.....	117
40 Table de survie Daba	118
41 Nombre d'épouses selon l'âge du mari chez les Hina	125
42 Nombre de mariages selon l'âge de la femme chez les Hina	126
43 Taux de fécondité par âge chez les Hina	127
44 Table de survie Hina	128
45 Comparaison du nombre d'enfants par femme (Goudé et autres).....	135
46 Table de survie Goudé	137
47 Evolution de la dot Fali dans le temps	142
48 Taux de fécondité par âge (Fali et Mandara)	144
49 Table de survie Fali	145
50 Taux de fécondité par âge chez les Kapsiki.....	154
51 Table de survie Kapsiki	156
52 Espérances de vie aux différents âges (Kapsiki, Mafa, Guinée)	156
53 Résultats comparés pour des ethnies représentant différents cycles de civilisation	159
54 Nombre de résidents par « saré » pour 7 ethnies	167
55 Résidents nés hors du village de résidence pour 15 ethnies	168
56 Nombre d'épouses du mari selon l'ethnie	170
57 Nombre de mariages de la femme selon l'ethnie	171
58 Détermination de « l'indice de polygamie relative »	173
59 Taux bruts de natalité générale par ethnie.....	173
60 Age moyen des maternités dans les différents échantillons	174
61 Taux bruts de mortalité générale par ethnie	176
62 Taux de mortalité infantile en divers pays	176
63 Taux bruts de mortalité générale en divers pays.....	177
64 Espérance de vie à la naissance et vie médiane en divers pays	179
65 Scolarisation pour sept ethnies	182
66 et 67 Langues parlées pour sept ethnies	182 et 183
68 Religion déclarée pour sept ethnies.....	183
69 Mesure de l'endogamie pour sept ethnies	183
70 Variation de la composition de la dot dans le temps (10 ethnies)	184
71 Variation de la période de versement de la dot dans le temps pour 10 ethnies	185
72 Provenance des ressources pour le règlement de la dot pour 10 ethnies	186